UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01792883 9

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lafontaineetlaco00nicouoft

PRÉFACE

Nous allons nous faire une fête d'étudier les *Fables* de La Fontaine. Nous l'appellerons toujours le *Fabuliste*. Il a eu raison de créer ce nom ; il n'a point inventé la Fable, néanmoins on peut soutenir qu'il l'a créée, car il l'a élevée à une telle hauteur de génie qu'il a rendu le second rang impossible, soit pour les écrivains qui l'ont précédé, soit pour ceux qui auraient la témérité d'aborder un genre qu'il résume et dont il est la personnification éblouissante.

Les *Fables* sont plus ou moins longues. Il y en a quatorze de 31 vers. Neuf Fables ont chacune ou 14, ou 28, ou 32, ou 36 vers. Huit sont de 40 vers. Sept ont 20 vers. Six ont chacune soit 12, soit 18, soit 19, soit 24, soit 33, soit 35, soit 37, soit 38, soit 48 vers. Cinq sont chacune ou de 26, ou de 30, ou de 39, ou de 44 vers. Quatre ont chacune soit 22, soit 25, soit 29, soit 41, soit 55 vers. Trois sont chacune ou de 10, ou de 16, ou de 17,

ou de 21, ou de 27, ou de 43, ou de 47, ou de 52 vers. Deux ont successivement soit 34, soit 42, soit 45, soit 46, soit 49, soit 53, soit 56, soit 58, soit 60, soit 63, soit 64, soit 68, soit 69, soit 70, soit 92 vers. Enfin il n'y a qu'une Fable qui renferme successivement ou 8 , ou 15, ou 23, ou 50, ou 57, ou 61, ou 62, ou 65, ou 67, ou 72, ou 75, ou 77, ou 80, ou 81, ou 83, ou 84, ou 87, ou 90, ou 94, ou 114, ou 120, ou 144, ou 236 vers. Ainsi le nombre des vers d'une Fable varie depuis 8 jusqu'à 236.

Les *Fables* sont divisées en *Douze Livres*, comme plusieurs Épopées. Le Premier Livre renferme vingt-deux Fables et 623 vers. Le Deuxième Livre comprend vingt Fables et 682 vers. Le Troisième Livre contient dix-huit Fables et 574 vers. Le Quatrième Livre se compose de vingt-deux Fables et de 843 vers. Pour le Cinquième Livre il y a vingt et une Fables et 522 vers. Le Sixième Livre est de vingt et une Fables et de 587 vers. On compte dans le Septième Livre dix-huit Fables et 852 vers. Le Huitième Livre s'élève à vingt-sept Fables et à 1227 vers. Le Neuvième Livre s'abaisse à dix-neuf Fables et à 752 vers. Le Dixième Livre remonte jusqu'à 939 vers pour seize Fables. Le Onzième Livre ne présente que neuf Fables et 500 vers. C'est le Douzième et dernier Livre qui offre le plus de Fables ; elles vont jusqu'à vingt-huit et donnent 1380 vers. Le Total des Vers des *Douze*

Livres de *Fables* est de 9,481. On pourrait y ajouter 96 vers pour les deux *Dédicaces* et les deux *Épilogues*. L'addition définitive de l'Œuvre serait donc de 9,577 vers.

Les *Fables* sont ce qu'il y a de plus populaire dans toutes les classes de la société. Les ignorants les connaissent ; les gens instruits les récitent. L'enfance en a fait ses délices ; à mesure qu'on avance en âge et qu'on apprécie mieux les mérites du style, on y revient sans cesse avec ravissement, comme à ce qu'il y a de plus parfait dans notre Langue.

Pour expliquer cette attraction perpétuelle de tous les esprits pour un Livre, il faut prouver que les *Fables*, qui forment un ensemble de Deux cent quarante et un sujets différents, sont la véritable *Comédie humaine*. L'analyse et la synthèse sont indispensables pour en saisir tous les détails et en admirer l'immense horizon.

Nous commencerons par signaler les *Splendeurs de la Scène*, qui résultent, soit du nombre, soit de la variété des rôles et des personnages. Nous suspendrons notre admiration pour examiner les *Imperfections de Style* qui échappent à l'oreille, mais que l'œil aperçoit facilement. Cette réserve faite, nous passons aux *Splendeurs de Styles*, qui éclatent dans le mot, comme dans la proposition, dans le caractère comme dans l'action des sujets. Puis, de l'analyse, nous nous élèverons à la synthèse ; elle nous permettra de prendre et

d'utiliser tous les détails de l'analyse, de les classer, de les grouper, suivant les âges et les conditions, et de laisser, en définitive, pour sujet de méditation tout le tableau de la *Comédie humaine*. Nous finirons par rechercher si tant de splendeurs universelles de sentiments et d'idées ne seraient pas des *Reflets bibliques*. Alors nous pourrons nous flatter de connaître tout ce qu'il y a d'originalité, de philosophie, de morale, et d'infini, tout ce qu'il y a de caché sous la simplicité des *Fables* de La Fontaine.

Le *Langage des Animaux* servira d'épilogue à cette étonnante épopée du Fablier.

LA FONTAINE

ET

LA COMÉDIE HUMAINE

CHAPITRE PREMIER

SPLENDEURS DE LA SCÈNE

I

Nous voilà en face de deux cent quarante et une Fables qui semblent sortir de la *Besace* pour notre instruction et notre agrément. Quel parti faut-il en tirer ? Heureusement le *Soleil* et le *Cierge* viennent nous éclairer et nous conduire vers le *Pouvoir des Fables* et l'*Avantage de la Science*, de sorte qu'à *Ceux qui ont le goût trop difficile*, il sera temps de dire : *Rien de trop*.

Non seulement la Fable comporte le merveilleux, mais encore elle ne saurait s'en passer. On reste fidèle à l'ancien adage, en commençant par Jupiter. De là *Jupiter et les Tonnerres*, — *Jupiter et le Passager*, — *Jupiter et le Métayer*. Autour de Jupiter se rangent les *Dieux voulant instruire un*

Fils de Jupiter. Les demi-dieux sont représentés par *Phébus et Borée*, les *Souhaits*, la *Discorde*, le *Satyre et le Passant*. *Simonide préservé par les Dieux*, l'*Homme et son Idole*, l'*Oracle et l'Impie* apprennent le sort de quiconque honore ou méprise le culte.

Les Fables ont pour espace toute la nature. Aussi donnent-elles pour tableaux la *Montagne qui accouche d'une souris*, — le *Torrent et la Rivière*, — le *Chêne et le Roseau*, —le *Gland et la Citrouille*,—le *Pot de terre et le Pot de fer*.

Les Fables sont faites pour l'homme. Sera-t-il simple spectateur ? Non. Il paraît à tous les âges et dans toutes les positions.

D'abord l'*Homme et son Image*, — l'*Homme et la Puce*, — l'*Homme et la Couleuvre*. Son insatiable curiosité est attestée par l'*Astrologue*, — l'*Horoscope*, — les *Devineresses*, — le *Charlatan*. Son orgueil reçoit des leçons de la Destinée, à laquelle se rattachent la *Fortune et le Jeune Enfant*, — l'*Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit*, — *Ingratitude et Injustice des Hommes envers la Fortune*, — les *Deux Hommes et le Trésor*, — l'*Avare qui a perdu son trésor*, — l'*Enfouisseur et son Compère*, — *le Dépositaire infidèle*, — *le Thésauriseur et le Singe*.

L'Amour joue un grand rôle dans la destinée de l'homme. *Tircis et Amarante* sont un exemple de parfait amour ; — le revers de la médaille c'est l'*Amour et la Folie*. L'*Homme entre deux âges et ses Deux Maîtresses* est un argument pour le célibat. Dans *Daphnis et Alcidamure*, l'amour finit par le suicide ; la *Fille*, longtemps indécise, opine pour l'union la plus mal assortie. La *Jeune Veuve* et la *Femme noyée* consacrent le bonheur du mariage. Le *Mal Marié* renvoie sa femme ; dans l'*Ivrogne et sa Femme*, c'est l'épouse qui trouve le moyen de se débarrasser du mari. Le *Mari*, *la*

Femme et le Voleur sont une leçon de raccommodement pour les ménages où l'amour n'est plus qu'un devoir; dans les *Femmes et le Secret*, on démontre aux maris que la femme ne doit pas tout savoir. Tous les inconvénients du mariage et du célibat étant mis en parallèle avec les avantages qu'ils peuvent procurer, il résulte, heureusement pour la société, que l'*Amour et l'Hyménée* feront les délices de ceux qui épouseront les derniers conseils de l'*Auteur*. Alors se multiplieront les tableaux de famille, comme le *Laboureur et ses Enfants*, — le *Loup, la Mère et l'Enfant*. La vie patriarcale permettra d'imiter le *Rieur et les Poissons*.

Le *Curé et le Mort* sont la preuve qu'on ne peut pas se passer de prêtre, car c'est la seule fois qu'il paraît. La royauté est aussi nécessaire : de là les *Deux Perroquets*, le *Roi et son Fils*, puis le *Milan, le Roi et le Chasseur*. Les *Voleurs et l'Ane*, — l'*Huître et les Plaideurs* exigent le *Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire*. L'*Éducation* n'est pas oubliée, comme le démontrent l'*Enfant et le Maître d'école*, — l'*Ecolier, le Pédant et le Maître d'un jardin*. La philosophie est professée par le *Philosophe scythe*, par *Démocrite et les Abdéritains*. Avec les *Paroles de Socrate*, il est facile de distinguer un *Fou et un Sage*. Il faut tirer parti de tout, même d'un *Fou qui vend la sagesse*. Alors on arrivera à l'amour du prochain, et l'on sera cité comme les *Deux Amis*, — les *Deux Aventuriers et le Talisman*, — et les *Compagnons d'Ulysse*.

Le superflu ne doit venir qu'après le nécessaire. Le *Cuisinier* a sa place; de même le *Savetier et le Financier*. Après peut venir le *Statuaire et la Statue de Jupiter*.

L'*Œil du maître*, l'*Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ*, — et l'*Ane et ses Maîtres* donnent le secret de tout ménage.

Le *Villageois et le Serpent,* — et le *Paysan du Danube* appellent l'attention sur la vie patriarcale. Là trônent le *Fermier, le Chien et le Renard.* A la Ferme appartiennent le *Berger et le Roi,* — le *Berger et son Troupeau,* — le *Berger qui joue de la flûte et les Poissons,* — le *Pâtre et le Lion,* — le *Berger et la Mer,* — et les *Bergers et le Loup.* La campagne revendique le *Laboureur et ses Enfants,* — le *Jardinier et son Seigneur,* de même que l'*Ours et l'Amateur des jardins,* — le *Meunier, son Fils et l'Ane,* — la *Laitière et le Pot au lait,* — le *Charretier embourbé,* ainsi que le *Coche et la Mouche.* Elle réclame encore le *Bûcheron et Mercure* avec la *Forêt et le Bûcheron,* — le *Lion et le Chasseur,* comme le *Loup et le Chasseur,* — puis l'*Oiseleur, l'Autour et l'Alouette.* Il faut lui céder le *Petit Poisson et le Pêcheur.*

Le commerce est représenté par le *Bassa et le Marchand* et par le *Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils de roi.*

La vieillesse arrive à pas lents pour les deux sexes; d'un côté, la *Vieillesse et les Deux Servantes,* et de l'autre, *le Vieillard et ses Enfants,* — le *Vieillard et les Trois Jeunes Hommes,* — et le *Vieillard et l'Ane.* Les *Membres et l'Estomac* sont une bonne leçon d'hygiène. Mais on a beau faire, les maladies sont inévitables, comme l'insinue la *Goutte;* les *Médecins* ne sont pas aptes à tout guérir. Un jour ou l'autre, le moment fatal arrive à l'improviste. On a une idée de la mort dans le *Songe d'un habitant du Mogol.* Personne ne se résigne à quitter la vie. De là trois tableaux : la *Mort et le Bûcheron,* — la *Mort et le Malheureux,* enfin la *Mort et le Mourant.* Après le *Curé et le Mort* survient le testament, le *Testament expliqué par Ésope.*

La part faite à l'Humanité dans les Fables est considérable. Le titre de chaque Fable remplace l'affiche de la

comédie. Or, dans vingt-six Fables, l'Homme paraît sur la scène avec les animaux; il n'y en a qu'une où la Femme figure avec un animal. Cinquante-huit Fables sont exclusivement réservées à l'Homme, et seulement sept à la Femme. Le nombre des Fables où l'Animal joue tous les rôles et fait le personnage principal de la pièce est de cent trente-six : l'Animal remplit donc cent soixante-trois tableaux et l'Homme cent dix. Le nombre des acteurs s'élève par conséquent à plus de deux cent soixante-treize. De là une variété qui intéresse toujours et ne fatigue jamais. Comme dans Shakspeare, la Comédie rivalise avec la Tragédie. Le Dialogue alterne avec le Monologue; le Récit succède au Discours. Parfois la Vie privée se retire dans les coulisses ou passe au vestiaire pour changer de costume; le Geai revient paré des plumes du Paon, le Loup habillé en Berger, le Berger décoré comme un roi.

Pendant ce temps-là, la Vie publique se déroule sur l'amphithéâtre : Hommes et Animaux se multiplient et se massent pour composer une espèce de Chœur. Survient la surprise du Merveilleux, qui tient lieu d'intermède.

Le charme de la Musique et le prestige du Ballet ne sont pas négligés. Les Animaux forment un orchestre qui ne laisse rien à désirer pour tous les tons; on entend le chant de la Cigale, l'Ane qui brait, le Moineau qui pépie, le Rossignol qui ravit, le Chien qui aboie. En fait de pas, de sauts, de figures, jamais on ne verra rien de pareil, car on épuise tous les comparatifs et tous les superlatifs : pas de Tortue comme pas d'Éléphant; sauts de Moucheron comme sauts de Singe; figures de Hibou comme figures de Lion; on va ainsi du Serpent qui ronge la lime à l'Aigle qui dépose ses œux sur les genoux de Jupiter.

Un mot maintenant sur tous ces animaux vivants, par-

lants, chantants, sautants, volants, gesticulants, si intéressants, si savants, quoiqu'ils n'aient rien appris et qu'ils n'aient d'autre maître que leur Instinct.

II

Il y a deux cent quarante et une Fables. Si elles sont réellement

Une ample comédie à cent actes divers,

il est important de chercher dans le titre de chacune de ces Fables le nom des Animaux qui doivent jouer quelque rôle.

Voici le dénombrement des Acteurs qui ne font que paraître et disparaître, comme dans un défilé : l'Autour, l'Agneau, le Bouc, le Chameau, le Chapon, le Chat-Huant, la Chauve-Souris, la Cigale, le Cochon, la Colombe, le Cormoran, la Couleuvre, le Cygne, le Dauphin, le Dragon, l'Écrevisse, l'Escargot, le Faucon, le Frêlon, la Gazelle, le Geai, la Génisse, le Héron, le Hérisson, le Hibou, la Laie, le Léopard, le Moineau, la Mouche à miel, le Moucheron, le Mouton, le Paon, le Perroquet, la Pie, la Poule, le Poulet d'Inde, la Puce, le Taureau, le Vautour.

Reparaissent une seconde fois l'Araignée, l'Alouette, la Brebis, le Canard, la Cigogne, l'Éléphant, l'Huître, le Lapin, le Milan, le Mulet, la Perdrix, le Pigeon, le Rossignol. — On voit trois fois le Corbeau, l'Hirondelle, la Mouche, l'Ours, le Serpent, la Tortue. — L'Aigle, la Belette, le Cerf, le Cheval, la Chèvre, la Fourmi, le Lièvre et le Poisson ont quatre occasions d'exercer leur talent. — Le Coq compose une pièce en cinq actes. — La Grenouille

s'agite sept fois pour mériter d'être classée parmi les êtres que réclame le nombre mystérieux de Sept. — Le Singe vient neuf fois captiver l'attention. — Le Chien joue jusqu'à onze rôles. — Le Chat ou la Chatte figure dans une douzaine de scènes.— L'Ane ose se présenter jusqu'à treize fois pour obtenir justice. — Le Loup s'avance jusqu'à seize fois. — Le Lion ou la Lionne se montre dix-sept fois et toujours avec honneur. — L'activité du Rat ou de la Souris remplit dix-huit tableaux. — Enfin Capitaine Renard justifie son titre par les vingt circonstances où son caractère se déploie.

Ces soixante-huit diverses espèces de créatures représentent toutes les qualités bonnes ou mauvaises de l'Instinct, et sont un échantillon suffisant du règne animal. Ce dernier mot est justifié par les vers :

> Un Anier, son sceptre à la main,
> Menoit, en Empereur romain,
> Deux coursiers à longues oreilles.

Ce sceptre qui régit les Animaux domestiques et les bêtes fauves a mérité d'avoir un nom spécial, qu'on trouve déjà dans les *Nouvelles* de Bonaventure des Périers : c'est *Martin-Bâton,* dont l'autorité est redoutée des bipèdes et des quadrupèdes de la basse-cour et de l'univers entier.

Tout a commencé par la famille : Jean Lapin se croit le fils de Simon, lequel était fils de Pierre. Dans la famille, les qualités physiques ou morales distinguent les individus et font une ligne de démarcation parmi les races. Voilà un Mulet qui se pique de noblesse, et voici un Lion qui est de haut parentage.

La Fable intitulée *Conseil tenu par des Rats* aborde la question du mystère de la Génération avec une pudeur

qu'on ne s'attendait pas à voir en cette affaire, à propos de chat et de rats :

> Rodilard passait, chez la gent misérable,
> Non pour un chat, mais pour un diable.
> Or, un jour au haut et au loin
> Le Galant alla chercher femme.
> Pendant tout le sabbat qu'il fit avec sa dame
> Le demeurant des Rats tint chapitre en un coin.

Si les *Deux Chèvres* oublient la réserve de leur sexe pour chercher fortune, elles en seront quittes pour l'épithète d'*Aventurières*.

Tous les degrés de parentage sont représentés. On voit Père Ane, Père Lion, Père Perroquet, Père Rat et Mère Lionne, Mère Écrevisse, Mère Jument et Mère Souris.

De père et mère sortent Fils Cheval, Fils Lion, Fils Perroquet, Fils Souriceau et Fille Écrevisse.

Puis viennent Frère Chien, Frère Coq, Frère Loup, Frère Pigeon, Frère Ours, Frère Rat, les Frères Bœufs et Sœur Brebis, Sœur Grenouille et Sœur Philomèle.

Au tour de Cousin Dauphin, de Cousin Éléphant et de Cousin Singe.

Le Cousinage amène au Voisinage. Alors apparaissent Voisin Grillon, Voisin Lapin, Voisin Léopard, Voisin Lionceau, Voisin Loup, Voisin Rat, Voisin Renard et la Voisine Laie. La Table confirme ces rapports, témoin : Hôtesse Cigogne et Commensal Cygne.

A son tour le Voisinage produit le Compérage et le Compagnonnage. Voici Compère Bouc, Compère Brochet, Compère Lapin, Compère Loup, Compère Renard et Commère Lionne, Commère Carpe, Commère Cigogne, Commère Écrevisse, Commère Grenouille et Commère Tortue. Il y a aussi Confrère Ane, Confrère Lion, Con-

frère Renard, les Confrères Chiens et les Confrères Follets. Enfin voilà Compagnon Bouc, Compagnon Moineau, Compagnon Renard et Compagne Gazelle, Compagne Laie, que suivent les compagnons de voyages et différentes sociétés, notamment la Société Génisse, Chèvre, Brebis et Lion, et la Société Chauve-Souris, Buisson et Canard.

De ces rapports d'intérêt et de sympathie découle la Camaraderie. Salut, Camarade Cerf, Camarade Loup, Camarade Mulet, Camarade Rat! La Camaraderie finit par l'Amitié. Salut aussi, Ami Ane, Ami Bouc, Ami Chien, Ami Hérisson, Ami Hibou, Ami Loup, Ami Moineau, Ami Rat, Ami Renard!

Tous ces sentiments recourent aux compliments les plus flatteurs et les plus tendres. On entend un *Bon Monsieur* du Corbeau, un *Beau Sire* Loup, un *Cher Ami* de Rat, un *Cher Compagnon* d'Ane, la *Mignonne* de Fourmi, *Ma Mie* la Pie, la *Bonne Amie* de Laie et la *Bonne Amie* de Souris. Enfin, pour prouver la beauté qu'on lui conteste, un Ours s'écrie :

Je me rapporte aux yeux d'une ourse mes amours.

Le Renard offre au Coq le *baiser d'amour fraternelle*, et le Coq répond : *Nous pourrons nous entrebaiser tous*. Ainsi les caresses viennent innocemment confirmer les plus doucereuses paroles. Mêmes égards dans les disputes, les rixes, les récriminations; on se bat, on se tue, on se mange, mais toujours poliment et sans blesser les convenances malgré, l'exemple donné par les Epopées. Jamais de ces gros mots qui fourmillent dans Shakspeare, et qui gâtent bien des dialogues de Molière. Saint François de Sales, Bossuet, Fénelon n'ont pas poussé plus loin la pudeur de la Langue. Si l'on compare les *Fables* de La

Fontaine avec les *Mémoires* de Saint-Simon, on conclura que c'est le Fabuliste qui mérite le titre de Duc.

La supériorité, soit dans les genres, soit dans les espèces, exige une distinction qui classe le degré des qualités morales. D'abord figurent Cormoran, le bon apôtre, et le chat Grippeminaud, autre bon apôtre. Après viennent Maître Baudet, Maître Chat, Maître Corbeau, Maître Lapin, Maître Loup, Maître Rat, Maître Renard, Renard *passé Maître en fait de tromperie*, enfin Castor, *Maître d'œuvre*. Le Singe, d'abord *quelque peu clerc*, obtient le grade de *docteur* et mérite d'être acclamé

Maître ès arts chez la gent animale.

La hiérarchie de toute famille et de toute société une fois établie, il est tout naturel que le Fabuliste épuise tous les termes de politesse, s'empare de tous les titres de déférence et de respect, et forme la plus belle école de civilité puérile et honnête. Il restera certain que nul Auteur ne fut aussi poli ni aussi bien élevé.

Il ne faut pas oublier que Rabelais avait déjà parlé de *Monsieur de l'Ours*, de *Monsieur le Cheval*, de *Monsieur le Roussin* comme de Monsieur du Pape, de Monsieur du Roi, de Monsieur Notre Père (le religieux), de Monsieur Notre Maître (le docteur), et même de Monsieur le Diable et de Monsieur le Quelqu'un (le mari outragé). De là tout ce qui va suivre dans les *Fables*.

On conserve Monsieur le Curé ; on reconnaît pour Curé Messire Jean Chouart. On salue Messieurs les Bergers comme Messieurs les Courtisans, Messieurs les Pèlerins comme Messieurs les Passants, Messieurs de Cour et Messieurs de la Foire comme Messieurs les Gens de finance. On donne du Seigneur à un Aventurier de même qu'un

Perroquet appelle Sire Roi un souverain légitime. Le respect pour les vivants s'étend jusqu'aux morts : de là un Monsieur le Mort.

Il est facile d'augurer des égards qu'obtiendra l'Instinct du règne animal après la Raison de l'Homme, par cette apostrophe : *O Mesdames les Eaux!*

En première ligne se présentent Messieurs les Cerfs, Messieurs les Chats, Messieurs les Chevaux, Messieurs les Chiens, Messieurs les Louvats, Messieurs les Paons, Messieurs les Rats. Il y a Messieurs et Messieurs. Les Loups sont de Gros Messieurs. Puis marchent Messer Lion, Messer Loup, sur le même rang que Messire Loup et Messire Rat. Puis s'avancent gravement Seigneur Ane, Seigneur Cheval, Seigneur Cormoran, Seigneur Loup, Seigneur Ours, Seigneurs Rats. Monseigneur le Lion est entouré de Nos Seigneurs les Chevaux et de Nos Seigneurs les Ours.

La particule suit le Monsieur et le Monseigneur. Monseigneur *du* Lion n'a rien à envier à Monsieur *du* Corbeau.

Tout finit par le Sire. C'est comme un congrès de Sires : Sire Corbeau, Sire Lion, Sire Loup, Sire Rat, Sire Renard, Sire Singe.

Le beau Sexe n'est pas oublié. Damoiselle Belette précède Dame Baleine, Dame Belette, Dame Fourmi, Dame Mouche, Dame Perdrix, Dame Souris et ces Dames de Chèvres. Il y a de plus Madame la Belette, Madame la Chatte, Madame la Génisse.

Surviennent Dom Coursier, Dom Pourceau et Dom Bertrand,

Singe du pape, en son vivant.

Le Lion, Prince de la contrée, est près de l'Aigle, Princesse des Oiseaux et de Tortue, l'Infante.

D'un saut l'Éléphant a passé de la Grandeur à l'Excellence. Au dessus brille Sa Majesté Lionne avec sa Majesté le Lion, Sa Majesté le Loup, Sa Majesté le Singe et Sa Majesté Fourrée le Chat Raminagrobis. A peu de distance se tient le Sultan Léopard, accompagné de son Vizir Renard.

On ne voit que rois sur rois; roi de l'air, roi de l'onde, roi de la terre. L'Aigle est la Reine des Oiseaux avec le Roi Aigle; les Grenouilles sont les Reines des étangs, quoi qu'en dise la république aquatique ou le peuple aquatique des Grenouilles. Le Lion est le Roi des Animaux, en général, et le Roi des Lions en particulier; c'est le Grand Roi, c'est même un trop Bon Roi. On cite un Ours qui est le Roi des Ours, et un Ratapon qui est le roi des Rats; il y a encore une Tortue qui est la Reine des Tortues. Il y a jusqu'au *Roi pour rire*, le Singe élu *roi* à la mort du Lion, et qui ne sera qu'un Roi provisoire.

Il faut une capitale à un roi. Heureusement on trouve Éléphantine, la cité des Éléphants, Rhinocère, la ville des Rhinocéros, et Ratapolis, la capitale des Rats.

Ces noms de villes sont heureusement trouvés. Il en est de semblables, soit pour les hommes, soit pour les animaux.

On peut oublier le Berger qui a nom Pierrot, mais on croit vivre avec le Berger qui s'écrie :

> C'est moi qui suis Guillot, berger de ce troupeau.

Le Fabuliste excelle à créer ou à appliquer des noms qui peignent l'individualité.

C'est Robin Mouton, qui remonte à Rabelais, l'Ane Mar-

tin, Hélène la Poule, Margot la Pie, Thiébault l'Agnelet, Jean et Jeannot Lapin, Renard, le Second Ajax, l'Ours, le nouveau Bellérophon.

C'est Maître Aliboron et Capitaine Renard.

C'est Singe Fagotin, Singe Bertrand et Singe Gille, cousin et gendre de ce Bertrand.

C'est le jeune dogue Mouflar, le Chien Brifaut, le Chien Laridon, le Chien Mirault, le Chien Rustan, enfin le Chien César.

A Ratapolis il faut Ratapon, le roi des Rats, Rongemaille et Artapax, le voleur de miettes, Psicarpax, le voleur de morceaux, Méridarpax, le voleur de pain, trois héros dont l'origine remonte jusqu'à la *Batrachomyomachie* d'Homère.

Parmi les Chats brillent du plus vif éclat le Chat Mitis, le Chat Raton, le Chat Grippeminaud, le Chat Rodilardus ou Rodilard Ier, auquel succède un Second Rodilard, le général des Chats,

L'Alexandre des Chats
L'Attila, le fléau des Rats.

Les Rodilards, ces ronge-lard, ne peuvent être surpassés que par Raminagrobis,

Le Chat le plus diable des Chats.

III

L'originalité de la matière et la variété des sujets ouvraient un vaste champ au Néologisme. Le Fabuliste n'a créé que quelques mots nouveaux, comme *croqueur*, *épongier*, *machineux*, *volereau ;* il a forgé un fort petit nombre

d'expressions, comme la *rateuse seigneurie*, la *race escarbote*, le *peuple souriquois*. Le plus qu'il se permette, c'est d'étendre le sens des mots, comme la *moutonnière créature*, la *dindonnière gent*. C'est qu'il abhorre le pédantisme qui blesse au lieu de plaire, parce qu'il confond la profondeur de la science avec le vain étalage des mots. Aussi se contente-t-il du plus mince dictionnaire de poche. Comme tous les Génies de son Siècle, comme tous les Grands Écrivains, il n'a pour Lexique que la Langue courante. Ils écrivent pour tout le monde ; la langue de tout le monde leur suffit. Le pédantisme de Rabelais et des gens de la Renaissance leur a fait sentir le défaut de ne pouvoir pas être lu ni compris sans le secours des commentaires, des notes, des dictionnaires.

CHAPITRE DEUXIÈME

IMPERFECTIONS DE STYLE

Le Fabuliste a l'instinct de l'expression propre, qui peint, qu'on voit et qu'on sent; ses mots, comme ses animaux, sont des êtres vivants et parlants. Il a le génie de la Langue ; il la prend comme il la trouve ; il profite de toutes ses perfections que la postérité n'a pas surpassées, mais il en conserve aussi des redondances stériles et des ellipses latines qui donnent plus d'obscurité que de concision à la pensée ; aussi ces licences sont-elles maintenant regardées comme du suranné.

Il ne sent point la cacophonie du choc de mots qu'on ne trouve guère que dans les refrains de chanson ou dans le *Virgile travesti*, de Scarron, et *Francion*, de Sorel. Dans l'*Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit*, voici *allons-là*, tandis que *allons-y* aurait aussi bien fait l'affaire.

Dans le *Loup plaidant contre le Renard*, on débute par ce vers :

Un Loup disait que *l'on l'avait* volé.

La *Belette entrée dans un grenier* reçoit cette instruction d'un Rat :

> Ce que je vous dis *là, l'on le* dit à bien d'autres.

Le *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre* fournit cet incident :

> Le Singe en fut chargé : *l'on lui* mit par écrit
> Ce que l'on vouloit qui fût dit.

Dans *Tircis et Amarante* se trouve cette observation :

> Car, afin que *l'on le* sache.

Cette description est apportée par le *Loup et le Chasseur :*

> La corde de cet arc, il faut que *l'on l'ait* faite
> De vrai boyau, l'odeur me le témoigne assez.

Le *Dépositaire infidèle* contient cette maxime :

> Quand l'absurde est outré, *l'on lui* fait trop d'honneur
> De vouloir, par raison, combattre son erreur.

Dans l'*Homme et la Couleuvre*, il y a un « *l'on l'*appelle » qui tient compagnie à

> L'homme trouvant mauvais que *l'on l'eût* convaincu.

Le Fabuliste a conservé plusieurs fois un *dès lors que* et un *cependant que* qui forment pléonasme, car *dès* et *lors*, puis *ce* et *que*, demandent un divorce. Il confond *dessous* avec *sous*, témoin ce vers dans le *Jardinier et son Seigneur :*

> Le Lièvre était gîté *dessous* un maître chou.

De même, *dessus* est pris pour *sur*, dans l'*Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel :*

Comme un mouton qui va *dessus* la foi d'autrui.

La *Fille* fournit un nouvel exemple :

Les Précieuses
Font *dessus* tout les dédaigneuses.

Il conserve aussi *avant que* pour *avant de*, dans le *Pâtre et le Lion :*

Avant que partir de ces lieux.

Il préfère *devant* à *avant*, plusieurs fois, notamment dans l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un puits :*

Les convertir en maux *devant qu'*ils soient venus.

Puis, dans l'*Ane et le Cheval :*

Autrement il mourrait *avant qu'*être à la ville.

Puis, dans le *Berger et son Troupeau :*

Cependant, *devant qu'*il fût nuit.

Enfin, dans la *Mouche et la Fourmi :*

Si l'on t'immole un bœuf, j'en goûte *devant* toi.

Le Fabuliste se surpasse à propos de *dedans* pour *dans*. D'abord dans le *Conseil tenu par les Rats :*

Tant il en avoit mis *dedans* la sépulture.

Dans l'*Aigle, la Laie et la Chatte :*

Pour secourir les siens *dedans* l'occasion.

Dans les *Devineresses :*

L'oracle étoit logé *dedans* un galetas.

Rien de Trop contient cette remarque :

De tous les animaux, l'homme a le plus de pente
A se porter *dedans* l'excès.

Dans *Jupiter et le Passager*, il est dit d'un trésor :

On l'avait enterré *dedans* telle bourgade.

Encore un exemple dans les *Deux Aventuriers et le Talisman :*

On nous veut attraper *dedans* cette écriture.

Enfin, dans le *Lion*, l'habitude de l'impropriété d'expression est confirmée :

Le sultan dormoit lors, et *dedans* son domaine
Chacun dormoit aussi.

II

Même licence à propos de *comme* pour *comment*. D'abord dans *Simonide préservé par les Dieux :*

Voyons *comme* les Dieux l'ont quelquefois payée.

Puis, dans le *Testament expliqué par Ésope :*

Le peuple s'étonna *comme* il se pouvoit faire.

Puis, dans l'*Alouette et ses Petits avec le Maître d'un champ :*

Voici *comme* Ésope le mit
En crédit.

Puis, dans le *Pâtre et le Lion :*

Voici *comme*, à peu près, Ésope le raconte.

Puis, dans le *Cochet, le Chat et le Souriceau :*

Voici *comme* il conta l'aventure à sa mère.

Puis, dans le *Lion malade et le Renard :*

Je vois fort bien *comme* l'on entre,
Et ne vois pas *comme* on en sort.

Puis, dans le *Charretier embourbé :*

Tu vois *comme*
Tes chevaux aisément se sont tirés de là.

Puis, dans l'*Ours et l'Amateur des jardins :*

Je l'attraperai bien, dit-il, et voici *comme*.

Puis, dans l'*Ane et le Chien :*

Et ne sais *comme* il manqua.

Puis, dans le *Berger et le Roi :*

Mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.

Enfin, dans le *Loup et le Renard :*

Ils vont et le loup dit : voici *comme* il faut faire.

III

Le Fabuliste oublie le régime de *parmi* dans l'*Ours e l'Amateur des jardins :*

Ces deux emplois sont beaux, mais je voudrais *parmi*
Quelque doux et discret ami.

Il répare cette omission en donnant toujours un régime à *à l'entour,* qui n'en veut point, comme dans le *Lion et le Moucheron :*

> Le malheureux lion se déchire lui-même,
> Fait résonner sa queue *à l'entour* de ses flancs.

Puis, dans le *Corbeau voulant imiter l'Aigle :*

> Il tourne *à l'entour* du troupeau.

Puis, dans le *Paon se plaignant à Junon :*

> Toi que l'on voit porter *à l'entour* de ton col.

Puis, dans l'*Ivrogne et sa Femme :*

> A son réveil, il trouve
> L'attirail de la mort *à l'entour* de son corps.

Puis, dans le *Villageois et le Serpent :*

> Se promenant
> *A l'entour* de son héritage.

Puis, dans le *Chat et le Rat :*

> Tant y furent qu'un soir *à l'entour* de ce pin
> L'homme tendit ses rêts.

Enfin, dans les *Lapins :*

> Le moins de gens qu'on peut *à l'entour* du gâteau.

IV

C'est avec le pronom *qui* que le Fabuliste s'est le plus émancipé. En l'appliquant aux choses, il l'a employé dans tous les sens possibles, car il le prend pour lequel,

lesquels, laquelle, lesquelles, duquel, desquelles, auquel, à laquelle, auxquels. D'abord, dans les *Grenouilles qui demandent un Roi :*

C'étoit un soliveau
De qui la gravité fit peur à la première.

Et dans le *Cheval s'étant voulu venger du Cerf :*

L'acheter d'un bien
Sans *qui* les autres ne sont rien.

Et dans le *Bûcheron et Mercure :*

Deux pivots sur *qui* roule aujourd'hui notre vie.

Et dans l'*Ane portant des reliques :*

C'est l'idole
A qui cet honneur se rend.

Et dans le *Cerf se voyant dans l'eau :*

Office que lui rendent
Ses pieds *de qui* ses jours dépendent.

Et dans *Tircis et Amarante :*

Des peines près *de qui* le plaisir des monarque
Est ennuyeux.

Et dans l'*Horoscope :*

Une précaution sur *qui* rouloit la vie.

Et dans le *Bassa et le Marchand :*

Un dogue *de qui* l'ordinaire
Étoit d'un pain entier.

Et dans le *Loup et le Chasseur :*

Fureur d'accumuler, monstre *de qui* les yeux.

Et dans les *Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter :*

Cet art
Par *qui* maints héros ont eu part.

Et dans le *Fermier, le Chien et le Renard :*

L'Injustice
Par *qui* l'autre emporta le prix.

Et dans le *Songe d'un Habitant du Mogol :*

Ces clartés errantes
Par *qui* sont nos destins et nos mœurs différentes.

Et dans les *Deux Chèvres :*

La chèvre Amalthée
Par *qui* fut nourri Jupiter.

Et dans le *Roi, le Milan et le Chasseur :*

Pour témoins j'en prends les merveilles
Par *qui* le ciel...

Et dans le *Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat :*

Ses agrémens à *qui* tout rend hommage.

Enfin, dans le *Singe :*

Il est un singe dans Paris
A *qui* l'on avoit donné femme.

V

Ces diverses méprises sur l'affinité des mots, qui échappent à La Fontaine comme à Bossuet, à Fénelon, à Massillon, à tous ses contemporains et aux plus grands Écrivains

dans toute Langue, et dont les gens d'un goût exquis peuvent seuls s'apercevoir, rappellent les imperfections dont les Saints ne sont pas exempts. Malheureusement les inadvertances grammaticales entraînent des licences d'ellipse et de pléonasme, qui entravent la phrase et obscurcissent la clarté, la première qualité de notre langue. Tous les hommes du métier sont en état de relever ces vices de construction aussi facilement que la famille et le voisinage remarquent les fautes d'omission et de commission de tout chef de maison.

Le Fabuliste prête donc à la critique. Il oublie assez souvent de répéter les prépositions *à, de, en ;* il est des cas où cette faute saute aux yeux. Dans l'*Enfouisseur et son Complice*, il est dit de l'avare :

> Il retint tout chez lui, résolut de jouir,
> Plus n'entasser, plus n'enfouir.

Ce dernier vers se serait bien accommodé d'une préposition, puisqu'il offre un nouveau tableau et marque une seconde scène, différente de la première.

Au contraire, le Fabuliste abuse beaucoup du *que*. Le *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre* en donne cet exemple :

> Obligez-moi de me faire la grâce
> *Que* d'en porter chacun un quart.

Ce *que* n'a aucune raison d'être ; le vers serait irréprochable, si on avait mis *d'en emporter*. Voici encore un *que* inutile, et qui rend obscur ce vers, dans le *Pot de terre et le Pot de fer :*

> Disant qu'il ferait *que* sage
> De garder le coin du feu.

Dans l'*Ane portant des reliques*, on trouve un autre *que* qui remplace à laquelle :

> Ce n'est pas vous, c'est l'Idole
> A qui cet honneur se rend,
> Et *que* la gloire en est due.

L'*Ane et le Petit Chien* supprime un *que* et ce qui s'ensuit, de manière à rendre la pensée d'un grisâtre de crépuscule :

> C'est un point qu'il leur faut laisser,
> Et ne pas ressembler à l'âne de la fable.

Dans le *Gland et la Citrouille*, brille une inversion peu élégante :

> Sans en chercher la preuve
> En tout cet univers, et *l'aller parcourant.*

Ce *l'aller parcourant* appelle quelque chose de plus fort.

Voici deux vers fournis par l'*Aigle, la Laie et la Chatte :*

> Notre mort
> (Au moins de nos enfants, car c'est *tout un* aux mères),
> Ne tardera guère.

Il faut reconnaître qu'un pronom manque comme avant-garde de nos enfants; quant au *tout un*, il sort de la basoche. Jamais il ne sera digne des honneurs du Parnasse, quoiqu'il reparaisse dans le *Roi, le Milan et le Chasseur :*

> Il n'avoit donc alors ni sceptre, ni couronne?
> Quand il en auroit eu, ç'auroit été *tout un.*

En changeant de genre, il n'a pas meilleure grâce :

témoin, dans les *Poissons et le Cormoran*, cette fanfaronnade de stoïcien :

> Qu'importe qui vous mange, homme ou loup ? *toute panse*
> Me paroit *une* à cet égard.

VI

Malheureusement le Fabuliste finit par s'exposer au blâme du commun des lecteurs, en violant les règles les plus nécessaires de la Syntaxe.

Mettons-le aux prises avec le *Substantif*. Il n'ignore pas la quantité de la *patte;* trois fois il la trouve trop longue et lui coupe un *t ;* de même, il retranche le *t* à *respect* dans la *Perdrix et les Coqs*, afin de faire rimer res*pec* avec *bec*. Il supprime la voyelle aussi vite que la consonne. C'est pourquoi dans *le Chat et le Renard* on trouve deux Tartu*fs*. Au besoin il ajoute, comme il raccourcit. Il a consacré trois fables à *la Fourmi;* dans la *Colombe et la Fourmi,* il se permet trois fois de surcharger d'*s* la pauvre *Fourmi*.

L'*s*, qui est une marque de pluriel, il l'omet sans façon, de sorte qu'on trouve au singulier des substantifs qu'on est forcé de mettre au pluriel. Dans le *Vieillard et l'Ane* paraît l'entrefai*te*, substantif essentiellement du pluriel ; dans le *Lion, le Singe et les deux Anes* se tient caché un *Entre autre chose*, singulier impardonnable. Par compensation le pluriel prend la place du singulier et donne *leurs parties* au lieu de *leur partie* qu'il faudrait dans cet arrêt rendu pour les *Frelons et les Mouches à miel :*

> La Guêpe adjugea le miel à *leurs* PAR*ties*.

Il y a encore un *pauvre animal* pour de *pauvres animaux* dans le *Soleil et les Grenouilles :*

> Pour un *pauvre animal,*
> *Grenouilles* à mon sens ne raisonnoient pas mal.

Marot, Ronsard et même Rabelais ont varié sur le genre des substantifs et se sont souvent contredits. De la Renaissance à Louis XV, une multitude de mots ont passé du masculin au féminin, ou du féminin au masculin.

Le Fabuliste change le genre comme le nombre des substantifs. Il conserve chanvre au féminin, genre qui n'a pas prévalu. Dans le *Fou qui vend la sagesse,* il parle d'*un des dupes,* comme si *dupe* n'était pas féminin de naissance. Au contraire, dans l'*Oiseleur, l'Autour et l'Alouette,* il présente une *Ongle maline,* féminin inconnu. De même il lui arrive plusieurs fois de mettre *Idole* au masculin, quoique ce substantif ait toujours été classé au féminin; changement de genre que ne motive pas l'*Homme et l'Idole de bois.* Bien plus, il va même jusqu'à donner les deux sexes au même animal, comme il appert de l'*Aigle et de l Escarbot.* Il présente l'*Aigle,* il désigne son genre, car *elle* gémit ; il justifie son genre, puisque, pendant deux printemps, *elle* fait des œufs ; les derniers œufs cassés, l'Aigle paraît avoir changé de sexe, comme l'indique ce vers :

> On fit entendre à l'Aigle enfin qu'*Il* avoit tort.

VII

Le Fabuliste traite cavalièrement l'*Adjectif.* Dans les *Deux Perroquets, le Roi et son Fils,* il supprime un *t* à

passereau peu circons*pec*. Il met *contraire* au singulier, tandis que le sens exige le pluriel, dans la *Querelle des Chiens et des Chats et celle des Chats et des Souris :*

Ils seront appointés contrai*re*.

Il fait accorder l'adjectif *différentes* avec le substantif *mœurs,* préférablement au substantif *destins,* dans le *Songe d'un Habitant du Mogol*, et donne ainsi au féminin le pas sur le masculin, contre tous les usages :

Ces clartés errantes
Par qui sont nos destins et nos mœurs différen*tes*.

Il lui arrive trois fois de confondre l'adjectif *pire* avec le substantif *pis*, d'abord dans l'*Homme et la Couleuvre*, puis dans le *Berger et le Roi*, enfin dans le *Cerf malade*.

Il confond pareillement le *Participe passé* avec l'*Adjectif*. D'abord, dans le *Conseil tenu par les Rats :*

J'ai maints chapitres v*us*.

Puis, dans le *Cheval et le Loup :*

Dans la saison
Que les tièdes zéphirs ont l'herbe rajeun*ie*.

Puis, dans la *Lionne et l'Ours :*

Qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompu*es*.

Enfin, dans les *Lapins :*

Sur le portail, j'aurois ces mots écri*ts*.

Le bon sens devine facilement qu'on a *vu* des chapitres, qu'on a *écrit* des mots, que les zéphirs *ont rajeuni* l'herbe, et que c'est un des morts qui *aurait rompu* des têtes.

Le *Participe présent* confondu avec l'*Adjectif verbal*

l'emporte sur le *Participe passe* employé improprement pour un adjectif. Premier exemple présenté par le *Loup et l'Agneau :*

Donner la chasse aux gens
Port*ants* bâton et mendi*ants*.

Deuxièmement, dans la *Chauve-Souris et les Deux Belettes :*

Plusieurs se sont trouvés, qui d'écharpe change*ants*.

Troisièmement, dans le *Testament expliqué par Ésope :*

Une rente
Dès le décès du mort cour*ante*.

Quatrièmement, dans la *Femme noyée :*

Des gens se promenoient, ignor*ants* l'accident.

Cinquièmement, dans l'*Homme et l'Idole de bois :*

Ces dieux qui sont sourds, bien qu'a*yants* des oreilles.

Sixièmement, dans l'*Alouette et ses Petits avec le Maître d'un Champ :*

Les petits en même temps
Volet*ans*, se culbut*ans*.

Septièmement, dans le *Lièvre et la Perdrix :*

Il se trahit lui-même
Par les esprits sort*ants* de son corps échauffé.

Huitièmement, dans le *Chat, la Belette et le Petit Lapin :*

Les petits souverains se rapport*ans* au roi.

Neuvièmement, dans le *Rat et l'Huître :*

N'étant pas de ces rats qui les livres ronge*ants*,

Dixièmement, dans le *Loup et les Bergers :*

Il vit des bergers, pour leur rôt,
Mange*ants* un agneau cuit en broche.

Onzièmement, dans les *Deux Perroquets, le Roi et son Fils :*

Ces deux rivaux, un jour, ensemble se jou*ants*.

Douzièmement, dans le *Lion :*

Ce monde d'alliés viv*ants* sur notre bien.

Treizièmement, dans les *Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter :*

Monstres empoisonneurs
Comme hydres renaiss*ants* sans cesse dans les cœurs.

Enfin, dans les *Compagnons d'Ulysse :*

Ils croyoient s'affranchir suiv*ants* leurs passions.

L'*Adjectif déterminatif* subit aussi des métamorphoses. Dans l'*Homme entre deux âges et ses Deux Maîtresses*, il y a un *toutes* qui est pris pour un substantif, car il ne se rapporte à aucun sujet. Très souvent *aucuns* est employé pour *quelques-uns,* comme l'usage le tolérait. Ailleurs il conserve son pluriel, quoiqu'il soit pris pour *nul;* il exige par conséquent le singulier. Ainsi, dans le *Lion devenu Vieux*, on lit :

Il attend son destin sans faire *aucunes* plaintes.

Dans le *Mal Marié*, nouvel exemple d'*aucuns* pour *aucun :*

J'ai vu beaucoup d'hymens, *aucuns* d'eux ne me tentent.

L'*Adjectif déterminatif* « *nul* » est aussi condamné injustement au pluriel. D'abord, dans les *Animaux malades de la peste :*

> *Nuls* mets n'excitoit leur envie.

Puis, dans les *Vautours et les Pigeons :*

> Les deux troupes, éprises
> D'ardent courroux, n'épargnoient *nuls* moyens.

Enfin, dans l'*Homme et la Couleuvre :*

> Il n'a, sans mes bienfaits, passé *nulles* journées.

VIII

Le *Pronom* est laissé assez tranquille. A la vérité, voilà *chacune sœur* pour *chaque sœur* dans le *Testament expliqué par Esope*. Dans les *Deux Rats, le Renard et le Bœuf*, le vingt-huitième vers présente *ils disent;* or, ce pronom personnel ne tient la place d'aucun nom. Dans l'*Ane et le Chien*, le pronom personnel *je* se trouve oublié, à moins qu'on ne suppose que *et* le remplace, chose difficile à admettre, puisque le premier vers est à la troisième personne, et que le second ne peut être que de la première :

> L'âne un jour pourtant s'en moqua :
> *Et* ne *sais* comme il manqua.

IX

Le *Verbe* va payer pour le pronom. Le sacrifice d'une longue à la brève commence la procession. Dans la *Goutte et l'Araignée*, voilà ce qui rime avec un pauvre *homme :*

Je ne crois pas qu'en ce poste je *chomme*.

Il est vrai qu'on trouve ce *chomme* dans Marot, dans Rabelais et dans Amyot.

Heureusement on voit ailleurs un *chômons* et *il* faut *chômer,* pour rétablir la qualité.

Les divers modes du verbe n'ont pas été ménagés. Le *Cerf et la Vigne* offre l'exemple d'un singulier infinitif à propos du *Cerf* qui vient d'expirer :

Il tombe en ce moment.
La meute en fait curée : il lui fut inutile
De *pleurer* aux veneurs à sa mort arrivés.

On a lieu de s'étonner de ne pas trouver au subjonctif le second verbe dans les vers qui vont suivre. D'abord dans la *Chatte métamorphosée en Femme :*

Fait tant qu'il obtient du destin
Que sa chatte, en un beau matin,
Devient femme.

Puis, dans le *Gland et la Citrouille :*

C'est dommage, Garo, que tu *n'es* point entré
Au conseil de celui que prêche ton curé.

Puis, dans l'*Enfant et le Maître d'école :*

Le ciel permit qu'un saule se trouva.

Enfin, dans l'*Hirondelle et les Petits Oiseaux*, on s'attend à voir au présent plutôt qu'au futur les différents verbes de la proposition subordonnée qui suit le futur *verrez* :

> Dès que vous *verrez* que la terre
> *Sera* couverte, et qu'à leurs blés
> Les gens n'étant plus occupés,
> *Feront* aux oisillons la guerre :
> Quand reginblettes et réseaux
> *Attraperont* petits oiseaux.

Abordons le *Sujet*. Il est inutilement répété dans le *Cierge* :

> *Un d'eux* voyant la terre en brique au feu durcie
> Vaincre l'effort des ans, *il* eut la même envie.

Autre répétition du sujet dans le *Roi*, *le Milan et le Chasseur* :

> Ce *milan* et *celui* qui m'a cru régaler,
> *Ils* se sont acquittés tous deux de leur office.

Si le sujet est du pluriel, le verbe doit rappeler le pluriel. *Mets* a été mis sans raison au pluriel avec *nuls;* on est étonné de lui trouver un verbe au singulier. Même faute dans le *Lion, le Loup et le Renard* :

> Médecins au lion viennent de toutes parts ;
> De tous côtés lui *vient* des donneurs de recettes.

Répétition dans les *Compagnons d'Ulysse* :

> *C'étoit* leurs délices suprêmes.

Un et un font deux. Donc tout sujet composé de plusieurs substantifs exige un verbe au pluriel. Dans les *Souhaits* on trouve « *dirent-ils, l'un et l'autre.* » Malheureusement voici une série de l'*un et l'autre* en insurrec-

tion contre la syntaxe des verbes. D'abord, dans l'*Aigle, la Laie et la Chatte:*

A demeurer chez soi l'une et l'autre s'obsti*ne*.

Puis, dans la *Goutte et l'Araignée :*

L'une et l'autre trouv*a* de la sorte son compte,
Et *fit* très sagement de changer de logis.

Puis, dans le *Chat, la Belette et le Petit Lapin :*

L'un et l'autre appro*cha*, ne craignant nulle chose.

Puis, dans l'*Avantage de la Science :*

L'un et l'autre qui*tta* sa ville.

Puis, dans *Démocrite et les Abdéritains ;*

Tout ce que l'un et l'autre *dit*.

Enfin, dans le *Dépositaire infidèle :*

L'un et l'autre *a* fait un livre.

Deux substantifs valent au moins deux pronoms. Leur couple ne trouve pas toujours grâce. Voici, dans le *Lion et le Moucheron :*

Il n'est griffe ni dent en la bête irritée
Qui de la mettre en sang ne *fasse* son devoir.

Puis, dans l'*Ivrogne et sa Femme :*

Honte ni peur n'y remédi*e*.

Puis, dans la *Femme noyée :*

Quelle que *soit* la pente et l'inclination.

Puis, dans la *Mouche et la Fourmi :*

Ni mon grenier, ni mon armoire
Ne se rempl*it* à babiller.

Puis, dans le *Jardinier et son Seigneur :*

Là croiss*oit* à plaisir l'oseille et la laitue.

Puis, dans l'*Homme et l'Idole de bois :*

Ce n'*étoit* que vœux et qu'offrandes.

Puis, dans la *Laitière et le Pot au lait :*

Qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont *il est*, une vache et son veau ?

Puis, dans les *Deux Rats, le Renard et l'Œuf :*

Quand aux bois
Le bruit des cors, celui des voix,
N'*a* donné nul relâche à la fuyante proie.

Puis, dans le *Lion :*

Avant que la griffe et la dent
Lui *soit crue.*

Enfin, dans l'*Écrevisse :*

Ce qu'il n'entreprend pas et ce qu'il entreprend,
N'*est* d'abord qu'un secret, puis *devient* des conquêtes.

Les substantifs passent à trois et augmentent; il faut qu'ils passent dans le lit de Procuste du verbe au singulier. Le *Combat des Rats et des Belettes* fournit deux exemples :

Quoi que *pût* faire Artapax,
Psicarpax, Meridarpax,
Trou, ni fente, ni crevasse
Ne *fut* assez large pour eux.

Voici, dans le *Cheval s'étant voulu venger du Cerf :*

Ane, cheval et mule aux forêts habito*it*.

Puis, dans l'*Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune :*

Gouffre, banc, ni rocher n'exige*a* de péage.

Puis, dans le *Jardinier et son Seigneur :*

Il déjeune très bien : aussi *fait* sa famille,
Chiens, chevaux et valets, tous gens bien endentés.

Puis, dans l'*Hirondelle et les Petits Oiseaux :*

De là naîtront engins à vous envelopper,
Et lacets pour vous attraper,
Enfin mainte et mainte machine
Qui causera dans la saison.

Par le *Thésauriseur et le Singe*, il est évident que *mainte et mainte machine* sont dans le même cas que *maint et maint financier*, qui sont suivis du verbe *font*.

Finissons par le *Roi, le Milan et le Chasseur :*

Malgré son noir souci,
Jupiter et le peuple immortel *rit* aussi.

X

Nous pouvons rire aussi, quand il survient trois propositions dont le sujet se permet le pluriel du verbe à cause d'une proposition conjonctive qui n'a pas la valeur de la conjonction de rigueur. Voici, dans le *Singe et le Chat :*

Bertrand *avec* Raton, l'un Singe et l'autre Chat,
Commensaux d'un logis, *avoient* un commun maître.

Nouvel exemple dans le *Singe et le Léopard :*

Le Singe *avec* le Léopard
Gagn*oient* de l'argent à la foire.

Troisième exemple dans l'*Aigle et la Pie :*

L'Aigle, reine des airs, *avec* Margot la Pie,
Différentes d'humeur, de langage et d'esprit,
Et d'habit,
Traver*soient* un bout de prairie.

Ainsi que réclame le même privilège qu'*avec*. De là dans le *Berger et le Roi :*

La candeur du juge, *ainsi que* son mérite,
Furent suspect*s* au prince.

Quiconque passe *avec* doit passer *ainsi que*. Il n'y a plus de raison pour ne pas donner la liberté à *comme*, à *de même que* et à d'autres exceptions de la Syntaxe.

XI

La *Conjonction* présente une véritable révolution du positif ou du négatif. Voici *ni* pour *ou* dans l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un puits :*

On auroit tort
De l'appeler hasard, ni fortune, ni sort.

Voici, au contraire, *ou* pour *ni* dans la *Cigale et la Fourmi :*

Pas un seul petit morceau
De mouche *ou* de vermisseau.

Au tour de *ni* pour *et*. Premier exemple, dans le *Lion et le Moucheron :*

Penses-tu, lui dit-il, que ton titre de roi
Me fasse peur *ni* me soucie?

Deuxième exemple, dans le *Lion et le Rat:*

Patience et longueur de temps
Font plus que force *ni* que rage.

Troisième exemple, dans le *Corbeau, la Gazelle, la Tortue et le Rat :*

Lui demander quand, pourquoi *ni* comment
Ce malheur est tombé sur elle.

Et réclame aussi la place de *ni*. D'abord dans l'*Hirondelle et les Petits Oiseaux :*

Vous n'êtes pas en état
De passer, comme nous, les déserts *et* les ondes.

Puis, dans la *Mort et le Bûcheron:*

Enfin, n'en pouvant plus d'effort *et* de douleur.

Puis, dans le *Bûcheron et Mercure:*

Enfin, si dans ces vers je ne plais *et* n'instruis.

Puis, dans le *Laboureur et ses Enfants :*

Où la main ne passe *et* repasse.

Puis, dans le *Berger et le Roi :*

Doux trésors, se dit-il, chers gages qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie *et* le mensonge.

Enfin, dans la *Lionne et l'Ours :*

La nuit, ni son obscurité,
Son silence *et* ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes.

On se figure que *ne* et *pas* sont bons compagnons. Voici comment *ne* laisse faire à *pas* le pied de grue dans le *Renard et les Raisins :*

Fit-il pas mieux que de se plaindre ?

Et dans la *Mouche et la Fourmi :*

Nomme-t-on pas mouches les parasites ?

Et dans le *Pouvoir des Fables :*

Seront-ils point traités par nous de téméraires ?

Et dans les *Deux Amis :*

Vous ennuyez-vous point
De coucher toujours seul ?

Et dans le *Faucon et le Chapon :*

Le vois-tu pas à la fenêtre ?

Et dans le *Lion, le Singe et les Deux Anes :*

Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait ?

Enfin, il manque plusieurs *ne* dans les *Deux Rats, le Renard et l'Œuf :*

Ceux-ci pensent-ils pas dès leurs plus jeunes ans ?
Si le bois fait la flamme,
La flamme, en s'épurant, peut-elle pas de l'âme
Nous donner quelque idée ? Et sort-il pas de l'or
Des entrailles du plomb ?

Dans l'*Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit*, il manque un *ne* dans un vers qui forme une phrase affirmative :

Le Japon ne fut pas plus heureux à cet homme
Que le Mogol l'avoit été.

A son tour, *pas* abandonne *ne*, pour faire l'école buissonnière. Il y a plus de vingt occasions où Notre Dame Syntaxe l'appelle sans le trouver. Il est inutile de citer les vers où l'absence de *pas* se fait sentir.

XII

Le Fabuliste ignore-t-il la Syntaxe? Assurément non, car il fournit des modèles pour toutes les règles. Ses plus belles Fables sont irréprochables, de même que les plus admirables passages de tous les Grands Écrivains. On les étudie pour leur perfection, malgré leurs fautes, et non à cause de ces négligences. Le Fabuliste et les Génies de son siècle sacrifiaient sans façon quelques règles de la Syntaxe à l'impétuosité des idées et des sentiments ; les modernes respectent mieux les règles, mais ils leur immolent le fond même de tout sujet, au point que le style ne représente que la construction grammaticale de mots qui ne partent ni du cœur ni de l'esprit, et qu'il semble une gageure de combinaisons de quantité.

Les nombreuses négligences du Fabuliste sont d'autant plus étonnantes qu'il est très facile de les corriger ; presque tous les gens du métier sont aptes à faire ce travail; il y en a même beaucoup que la plupart des lecteurs sont en état de raturer au moyen d'un simple changement de mot, de nombre, de genre.

Il est inutile d'excuser le Fabuliste, en justifiant ses inadvertances par les négligences de Molière ou de ses contemporains. Voltaire, Montesquieu, Buffon et même Delille ont commis à peu près autant de fautes. L'école romantique n'en est pas exempte; les incorrections

abondent dans nos romans comme dans les ouvrages des Membres de l'Institut. Les Académiciens qui composent la Commission du Dictionnaire commettent autant de solécismes que les journalistes qui sont obligés d'improviser un article sans avoir le temps de le relire.

Il y a une Morale universelle pour l'humanité. Chacun la sacrifie plus ou moins à ses passions et à ses intérêts ; mais, dès qu'il s'agit de juger le crime ou le délit, la vertu ou le vice, la qualité ou le défaut d'autrui, la conscience se réveille. De là les distinctions de rang et d'honneur pour tout mérite, n'importe dans quelle nation. De là aussi partout une législation qui est d'autant plus sévère que la civilisation a moins fait de progrès. De cette Morale universelle dérive une morale particulière à l'âge et au rang de tout homme.

Il y a de même une Syntaxe universelle des Langues, puisque toutes reposent sur la trinité du Sujet, du Verbe et de l'Attribut, modifiés par le genre et le nombre ; elle est attestée par une multitude de mots qui ont bravé tous les siècles et qu'on retrouve partout ; elle est aussi confirmée par la facilité avec laquelle certains savants apprennent les Langues des contrées les plus éloignées. De cette Syntaxe universelle des Langues découle une syntaxe particulière à chaque Langue ; elle reste la même toujours et partout chez une nation ; elle est immuable sur son trône, au pied duquel défilent perpétuellement les mots qui tombent de vétusté, les mots qui ont perdu leur propriété, les mots nouveaux qui veulent remplacer les mots anciens, le génie et la multitude de tous ceux qui oublient ou transgressent ses lois. Les Grammairiens écrivent les règles, mais ils ne les font jamais. L'homme ne peut pas plus créer la Syntaxe que la Morale.

CHAPITRE TROISIÈME

SPLENDEURS DE STYLES

I

Si le Fabuliste a violé toutes les règles de la Syntaxe, il les a aussi toutes observées.

Le Fabuliste n'invente pas de mot; néanmoins il semble créer une Langue diaphane, car sa parole fait lumière. Dès qu'il inspire un Mot, ce Mot, qui ne serait partout ailleurs qu'à l'état de limon, surgit comme un être vivant et parlant, et, nouvel Adam, domine sur tout ce qui l'entoure. Il rend palpable tout ce qu'il y a de plus insaisissable. On voit et on sent tout ce qu'il dit. On applaudit à la chute de l'orgueilleux Chêne, et l'on est tenté de courir mettre un échalas au Roseau pour le préserver des fureurs du vent. On prend fait et cause pour tous les rôles ; on s'identifie avec tous les caractères, on se passionne pour toutes les actions : les Hommes et les Animaux paraissent, et immédiatement on les reconnaît ; ils restent des personnages éternels qui viennent se graver dans la mémoire, et tiennent compagnie à toutes les créations des Poètes. On vit avec toutes ces personnifica-

tions des Fables comme avec les Héros de Plutarque et les Personnes de Sophocle, d'Euripide, d'Eschyle, de Shakspeare, de Corneille, de Racine, de Molière.

Le Fabuliste n'a besoin que d'un mot pour un trait de pinceau : Attention ! Certain Renard *vivoit chichement*, mais

Les Loups mangent gloutonnement.

Encore attention quand

Il laisse la Tortue
Aller son train de sénateur.

Quand ce mot termine et résume une Fable, il fait l'effet d'un grand coup d'orchestre, comme ce dernier vers de la *Cigale et la Fourmi :*

Eh bien ! dansez maintenant.

Dans le *Loup et le Chien*, le dernier vers produit une surprise aussi étonnante d'ironie :

Maître Loup s'enfuit et court encor.

Il fait merveille avec les mots composés : c'est la Pie Caquet-bon-bec, — le Rat Ronge-maille, — le Chat Grippe-fromage, — le Coq Réveille-matin, — la Tortue Porte-maison, — la Gent Trotte-menu des Rats.

D'un adjectif, il fait tout un caractère : c'est Sage Raton, Gaillard Corbeau, Pétulant Pierrot, Ménagère Fourmi, Hibou le triste oiseau, la Chèvre, cet animal grimpant, Dame Belette au long corsage, la Cigogne au long bec, les Anes, ces coursiers aux longues oreilles, et ce

... Parasite ailé
Que nous avons Mouche appelé,

S'il recourt à deux épithètes, il se surpasse. Témoin :

Le peuple-Vautour
Au bec retors, à la tranchante serre.

Puis :

Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.

Cette répétition de *long* rappelle l'habile multiplicité des temps de verbe. Dans le *Vieillard et l'Ane*, on lit :

Le grison se rue
Au travers de l'herbe menue,
Se vautrant, grattant et frottant,
Gambadant, chantant et broutant,
Et faisant mainte place nette.

Le *Participe passé* n'est pas employé avec moins d'effet, dans le *Geai paré des plumes du Paon :*

Quelqu'un le reconnut : il se vit bafoué,
Berné, sifflé, moqué, joué,
Et par messieurs les Paons plumé d'étrange sorte.

L'*Infinitif* a son tour comme les participes, et fait une cascade de mots du plus doux murmure que viennent augmenter des jets de participe présent, dans le *Thésauriseur et le Singe :*

Il passoit les nuits et les jours
A compter, calculer, supputer sans relâche :
Calculant, supputant, comptant comme à la tâche.

Il ne faut qu'un vers pour classer le Rossignol, qui

Est lui seul l'honneur du printemps.

et pour peindre la Belette, qui a dévasté un grenier :

La voilà, pour conclusion,
Grasse, mafflue et rebondie.

Un vers compte toutes les ressources de la puissance avec laquelle le Lion peut écraser un monde d'alliés :

Son courage, sa force avec sa vigilance.

Un vers suffit pour peindre un philosophe comme *Démocrite:*

Il connoit l'univers, et ne se connoit pas.

Dans un vers aussi se résume l'*Avare qui a perdu son trésor :*

Ce malheureux attendoit,
Pour jouir de son bien, une seconde vie ;
Ne possédoit pas l'or, mais l'or le possédoit.

Ce vers pourrait servir d'épigramme à l'*Avare*, de Molière ; l'*Enfouisseur et son Compère* fournira cet épilogue qui montre le second côté de l'Avarice :

... Quoi ! jouir, c'est se voler soi-même.

Deux vers ont aussi leur prix. Voyons dans l'*Aigle et le Hibou*, ce portrait de petits Hiboux :

De petits monstres fort hideux,
Rechignés, un air triste, une voix de mégère.

Les Frelons servent de pendant, dans les *Frelons et les Mouches à miel :*

Des animaux ailés, bourdonnans, un peu longs,
De couleur fort tannée et tels que les abeilles.

S'il y a trois vers, l'effet augmente : ainsi paraît ce portrait de Chat, dans le *Cochet, le Chat et le Souriceau :*

Il est velouté comme nous,
Marqueté, longue queue, une humble contenance,
Un modeste regard, et pourtant l'œil luisant.

Puis, ce portrait de Léopard, dans le *Singe et le Léopard :*

Un manchon de ma peau : tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée
Et vergetée et mouchetée.

Il ne faut pas davantage pour une description. Ainsi dans le *Coche et la Mouche :*

Six forts chevaux tiroient un coche.
Femmes, moines, vieillards, tout étoit descendu :
L'attelage suoit, souffloit, étoit rendu.

Voici quatre vers; ils vont peut-être paraître trop courts. On signale ainsi le Chat Raminagrobis, dans le *Chat, la Belette et le Petit Lapin :*

C'étoit un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite,
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras,
Arbitre expert sur tous les cas.

Nouvel exemple, dans le *Rat et l'Huître*, de quatre vers consacrés à l'Huître :

Une s'étoit ouverte et bâillant au soleil,
Par un doux zéphir réjouie,
Humoit l'air, respiroit, étoit épanouie,
Blanche, grasse, et d'un goût à la voir non pareil.

Si l'on passe à cinq ou six vers, on ne se lasse pas. Le *Chat et le Renard* n'exigent guère moins :

Le Chat et le Renard, comme beaux petits saints,
S'en alloient en pèlerinage.
C'étoient deux vrais Tartufs, deux archipatelains,
Deux francs patte-pelus, qui, des frais du voyage
Croquant mainte volaille, escroquant maint fromage,
S'indemnisoient à qui mieux mieux.

Comme contraste de couleurs, il faut montrer le *Paysan du Danube :*

Voici
Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissoit une barbe touffue :
Toute sa personne velue
Représentoit un ours, mais un ours mal léché ;
Sous un sourcil épais il avoit l'œil caché,
Le regard de travers, nez tordu, grosse lèvre,
Portoit sayon de poil de chèvre,
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube.

Les courtisans de Versailles ont dû rire de ce portrait de paysan ; les *Obsèques de la Lionne* vengent le *Paysan du Danube.*

Je définis la cour un pays où les gens
Tristes, gais, prêts à tout, à tout indifférens,
Sont ce qu'il plaît au prince, ou, s'ils ne peuvent l'être,
Tâchent au moins de le paraître :
Peuple caméléon, peuple singe du maître ;
On diroit qu'un esprit anime mille corps :
C'est bien là que les gens sont de simples ressorts.

Si les flatteurs du peuple admirent cette satire, voici *Démocrite et les Abdéritains* pour leur ôter bien des illusions :

Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui.

II

On regrette le peu d'espace donné au pittoresque dans les *Fables*. Le peu qui s'y trouve ne manque pas de couleur, témoin l'*Hirondelle et les Petits Oiseaux :*

Celle-ci prévoyoit jusqu'aux moindres orages,
Et devant qu'ils fussent éclos.

Dans *Phébus et Borée*, voici le vent qui ne laisse rien à désirer :

Notre souffleur à gage
Se gorge de vapeurs, s'enfle comme un ballon,
Fait un vacarme de démon,
Siffle, souffle, tempête et laisse en son passage
Maint toit qui n'en peut mais, fait périr maint bateau.

Le vent nous a valu deux beaux vers dans le *Chêne et le Roseau*. Si le Chêne dit avec orgueil :

Tout vous est aquilon, tout me semble zéphir,

le Roseau répond avec modestie :

Je plie et ne romps pas.

Si l'harmonie imitative ne cesse de plaire à l'oreille comme à l'œil, il arrive souvent de rencontrer des Fables qui sont rafraîchies par les plus tendres sentiments.

Dans l'*Aigle et l'Escarbot*, quelle désolation de cette Aigle, quand c'est la seconde fois qu'elle voit casser ses œufs :

Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance !
Ce second deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.

Le caractère de la maternité est aussi pathétique dans la *Lionne et l'Ourse :*

Mère Lionne avoit perdu son faon :
Un chasseur l'avoit pris. La pauvre infortunée
Poussoit un tel rugissement,
Que toute la forêt étoit importunée.
La nuit ni son obscurité,
Son silence et ses autres charmes,
De la reine des bois n'arrêtoient les vacarmes :
Nul animal n'étoit du sommeil visité.

L'Ourse a beau lui représenter la résignation des mères que sa cruauté a laissées sans enfants, elle refuse toute consolation et reste mère désespérée :

Ah ! j'ai perdu mon fils ! il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse.

Ne croirait-on pas entendre les sanglots de Jacob, quand on lui apprend la mort de Joseph ?

Dans le *Berger et son Troupeau*, il faut verser des larmes de sympathie sur le regret qu'inspire au Berger la mort de notre pauvre Robin :

Robin Mouton, qui par la ville
Me suivoit pour un peu de pain
Et qui m'auroit suivi jusques au bout du monde !
Hélas ! de ma musette, il entendoit le son ;
Il me sentoit venir à cent pas à la ronde.
Ah ! le pauvre Robin Mouton !

Les *Deux Amis* donnent envie de mériter une amitié si délicate et si prévenante. Dans les *Deux Pigeons* se trouvent creusés profondément les torrents de soucis, l'amertume du vide que l'absence occasionne. Quels adieux entend le Pigeon qui veut voyager !

Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux:
Non pas pour vous, cruel! Au moins que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.
Encor si la saison s'avançoit davantage!
Attendez les zéphirs: qui vous presse? un Corbeau
Tout à l'heure annonçoit malheur à quelque oiseau.
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon soupé, bon gîte, et le reste?

On croirait lire une scène de l'*Andromaque* de Racine. Le *Lion devenu vieux* pourrait servir de pendant à la mort de César, percé de coups multipliés, et se voilant la face quand il aperçoit Brutus au milieu de ses assassins. *Tu quoque, Brute!*

Le Cheval, s'approchant, lui donne un coup de pied;
Le Loup, un coup de dent; le Bœuf, un coup de corne.
Le malheureux Lion, languissant, triste et morne,
Peut à peine rugir, par l'âge estropié.
Il attend son destin, sans faire aucunes plaintes;
Quand voyant l'Ane même à son antre accourir:
Ah! c'est trop, lui dit-il, je voulois bien mourir;
Mais c'est mourir deux fois que souffrir tes atteintes!

Pour le coup, c'est du sublime de Corneille!

Ce Lion expie l'injustice que fit le Lion à la Société *Génisse, Chèvre et Brebis*, au moment où il y avait un Cerf à partager entre quatre :

Le Lion par ses ongles compta
Et dit : Nous sommes quatre à partager la proie.
Puis en autant de parts le Cerf il dépeça;
Prit pour lui la première en qualité de sire.

Elle doit être à moi, dit-il : et la raison
C'est que je m'appelle Lion :
A cela l'on n'a rien à dire.
La seconde, par droit, me doit échoir encor :
Ce droit, vous le savez, c'est le droit du plus fort.
Comme le plus vaillant, je prétends la troisième.
Si quelqu'un de vous touche à la quatrième,
Je l'étranglerai tout d'abord.

III

Ce ton est rare. Les *Fables* donnent tous les genres de dialogue. Trissotin et Vadius ont un rival dans ce compliment de Maître Renard au Corbeau :

Hé ! bonjour, monsieur du Corbeau !
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois.

Dans le *Loup et l'Agneau*, on voit un modèle de déférence et de défense :

— Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère ;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant
Dans le courant,
Plus de vingt pas au-dessous d'elle ;
Et que, par conséquent, en aucune façon,
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles ! reprit cette bête cruelle ;
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurois-je fait, si je n'étois pas né ?
Reprit l'agneau ; je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère ?
— Je n'en ai point.

Même sentiment se trouve dans le *Petit Poisson et le Pêcheur*. Voici comment le Petit Poisson demande humblement sa grâce au Pêcheur :

Que ferez-vous de moi? je ne saurois fournir
Au plus qu'une demi-bouchée.
Laissez-moi Carpe devenir :
Je serai par vous repêchée ;
Quelque gros partisan m'achètera bien cher :
Au lieu qu'il vous en faut chercher
Peut-être encor cent de ma taille
Pour faire un plat : quel plat! croyez-moi, rien qui vaille.

Dans le *Vieux Chat et la Jeune Souris*, une demande de grâce devient très éloquente dans l'intérêt de la Souris :

Laissez-moi vivre : une Souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis?
Affamerois-je, à votre avis,
L'hôte et l'hôtesse, et tout le monde?
D'un grain de blé je me nourris,
Une noix me rend toute ronde.
A présent je suis maigre; attendez quelque temps:
Réservez ce repas à messieurs vos enfants.

La requête de l'*Escarbot à l'Aigle*, en faveur de Jean Lapin, serait digne d'un avocat fameux:

Princesse des oiseaux, il vous est fort facile
D'enlever malgré moi ce pauvre malheureux :
Mais ne me faites pas cet affront, je vous prie,
Et puisque Jean Lapin vous demande la vie,
Donnez-la-lui de grâce ou l'ôtez à tous deux :
C'est mon voisin, c'est mon compère.

Ni le Barreau, ni l'Histoire parlementaire n'offrent rien d'aussi court, d'aussi complet, d'aussi sublime que le discours du *Paysan du Danube;* on ne peut le comparer

qu'à l'improvisation de saint Vincent aux Dames de Charité en faveur des Enfants trouvés.

Si le *Renard ayant la queue coupée* recourt à d'habiles sophismes pour que sa race se détermine à passer par la même opération que lui, il se fera une telle huée contre ses raisons que le pauvre écourté ne sera pas entendu. Il aurait mieux fait de chercher une défaite comme le Renard qui trouva *trop verts les Raisins*, qu'il ne pouvait pas aveindre.

L'occasion permet de distinguer l'opportunité de la parole. Si elle remplace l'action, ou se trompe de moyens, c'est du pédantisme, comme il appert de l'*Enfant et le Maître d'école;* puis de l'*Écolier, le Pédant et le Maître d'un jardin*.

C'est le laconisme qui semble dominer dans les *Fables*.

Les Spartiates n'auraient pas été aussi brefs que la *Grenouille qui veut se faire aussi grosse que le Bœuf:*

> Regardez bien, ma sœur:
> Est-ce assez? dites-moi; n'y suis-je point encore?
> — Nenni. — M'y voici donc? — Point du tout. — M'y voilà?
> — Vous n'en approchez point. La chétive pécore
> S'enfla si bien qu'elle creva.

Si un mot peut suffire, il faut le lâcher, car il courra plus vite et se retiendra mieux. Exemple : le *Renard* devant le *Buste :*

> Belle tête, dit-il, mais de cervelle point.

Un mot de trop devient un proverbe de pédantisme et d'ignorance crasse, comme le prouvent la question du Dauphin et la réponse du Singe :

> Le Pirée a part aussi
> A l'honneur de votre présence?

Vous le voyez souvent, je pense?
Tous les jours : il est mon ami;
C'est une vieille connoissance.
Notre magot prit, pour ce coup,
Le nom d'un port pour un nom d'homme.

IV

Les *Fables* offrent aussi des modèles de tous les genres de narration. Dans le *Lion et le Moucheron*, une simple piqûre prend les symptômes d'une maladie grave :

Le quadrupède écume, et son œil étincelle;
Il rugit. On se cache, on tremble à l'environ;
Et cette alarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.
Un avorton de mouche en cent lieux le harcelle;
Tantôt pique l'échine, et tantôt le museau;
Tantôt entre au fond du naseau.
La rage alors se trouve à son faîte montée.
L'invisible ennemi triomphe, et rit de voir
Qu'il n'est griffe ni dent, en la bête irritée,
Qui de la mettre en sang ne fasse son devoir.
Le malheureux Lion se déchire lui-même,
Fait résonner sa queue à l'entour de ses flancs,
Bat l'air qui n'en peut mais; et sa fureur extrême
Le fatigue, l'abat : le voilà sur les dents.

Ne croirait-on pas voir et entendre Prométhée ou Philoctète ? Dans les *Animaux malades de la peste*, la narration devient du drame et s'élève au sublime.

La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisoit aux animaux la guerre.
Ils ne mouroient pas tous, mais tous étoient frappés :
On n'en voyoit point d'occupés

A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitoit leur envie;
Ni Loups ni Renards n'épioient
La douce et l'innocente proie:
Les Tourterelles se fuyoient:
Plus d'amour, partant plus de joie.

Le quatrième vers semble une belle traduction de la peste des Philistins d'après le *Premier Livre des Rois*, v. 12: « *Viri quoque, qui mortui non fuerant, percutiebantur in secretiori parte natium.* »

Le *Combat des Rats et des Belettes* est une bataille dans toutes les règles, depuis la cause de l'attaque jusqu'à la retraite. Il en est de même pour les *Vautours et les Pigeons*, avec cette différence que dans cette guerre civile il y a suspension d'hostilités, intervention d'alliés, trêve, puis violation de conventions.

Il plut du sang: je n'exagère point.
Si je voulois conter de point en point
Tout le détail, je manquerois d'haleine.
Maint chef périt, maint héros expira;
Et sur son roc Prométhée espéra
De voir bientôt une fin à sa peine.
C'étoit pitié de voir tomber les morts.
Valeur, adresse, et ruses et surprises,
Tout s'employa. Les deux troupes, éprises
D'ardent courroux, n'épargnoient nuls moyens
De peupler l'air que respirent les ombres.

V

Du grand de Corneille, on passe fréquemment aux nuances les plus délicates de Racine. *Tircis et Amarante*, c'est la pudeur de la première émotion d'amour; on dirait

une préface de *Paul et Virginie*. On touche aussi au Boileau, car le *Rat qui s'est retiré du monde* figurerait bien dans le *Lutrin*, de même que le *Singe et le Chat*.

Le Fabuliste est grand, et il est bon, parce qu'il est grand; aussi l'a-t-on surnommé le Bon; comme les Anglais ont l'habitude de donner à Shakspeare le titre de doux plutôt que celui de sublime. Comme il est bon, il est toujours gai sans fiel, sans malice. Aussi est-il maître de son style. Il n'a pas l'imagination inventive, mais il a l'imagination décorative, qui retient et transfigure le mot exact, le mot qui doit à son complément non seulement la valeur technique, mais encore le prisme de l'image. A la fois poète comme Racine et mathématicien comme Pascal, il passionne perpétuellement, et il ne blesse jamais le goût. Il s'élève et s'abaisse sans effort et sans fatigue; il se repose toujours à temps. Comme il est naturel, il semble n'avoir pas de style propre; mais il a tous les styles, parce qu'il pense à tout et sent tout, et qu'il devine tout ce qu'il ne sait pas, tout ce qu'il ne voit pas. Aussi peut-il se promener dans tout le monde littéraire et aller de l'Idylle à l'Epopée, de l'Ironie au Sublime. Quand il veut bien ne pas préoccuper, ni subjuguer, ni transporter le cœur, il s'empare de l'esprit et le laisse sous le charme par sa gaieté. La gaieté est le centre d'où partent et où se reflètent tous les rayons qui éclairent et échauffent l'immense horizon de son poème. Il est successivement ou simultanément sérieux et gai, comme l'avait été le doux Shakspeare, et comme le fut depuis O'Connell. Il est singulier que nos prédicateurs et nos orateurs aient négligé l'alliage de ces deux tons ; cette incurie rend très fatigante la lecture des chefs-d'œuvre de la Chaire et de la Tribune : aussi sentent-ils la contention de l'étude, le

joug de la Rhétorique, l'influence du stoïcisme ou du jansénisme. Dans leurs audiences, les Papes ont habilement employé les bons mots aussi souvent que les maximes ; les improvisations si variées de Pie IX sont un merveilleux exemple pour quiconque est appelé à parler en public ou désire dominer le cœur et l'esprit.

Le Fabuliste descend assurément de Rabelais ; il a imité ses perfections, mais il lui a laissé le pédantisme qui se perd dans l'obscurité, l'allusion qui dégénère en énigme, la licence qui n'enfante que le dégoût, le désordre qui ennuie. Rabelais n'a cessé, malgré son génie des mots et des choses, de perdre des lecteurs; il est devenu une étude même pour les savants. Au contraire, le Fabuliste est et restera le plus populaire des écrivains avec Molière, dont il est le frère plutôt que le rival.

VI

L'ensemble des Fables forme une Comédie. Le parterre siffle ou applaudit ; les loges écoutent en silence. C'est comme dans la vie ; le chant du travailleur fait l'envie de l'homme de cabinet.

> Un Savetier chantoit du matin jusqu'au soir :
> C'étoit merveille de le voir,
> Merveille de l'ouïr ; il faisoit des passages,
> Plus content qu'aucun des Sept Sages.
> Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or,
> Chantoit peu, dormoit moins encor ;
> C'étoit un homme de finance.

Voilà le point de départ du Fabuliste; ce fut le même pour Molière, qui a hanté toutes les classes du peuple et

qui a retiré de ce commerce une langue simple et pittoresque, parce qu'il a pris sur le fait cet esprit naturel qui se développe dans les nécessités de la vie; dans toutes ses pièces, le supérieur disserte ou pose, mais l'inférieur cause et agit, brouille ou démêle les intrigues, multiplie et anime les incidents, conçoit, développe et amène le dénouement.

La plupart des Fables renferment quelque scène de comédie, ou forment une comédie d'un ou de plusieurs actes. Comme les passions sont les mêmes dans la Fable que dans la Comédie, il n'est pas étonnant de rencontrer des rapprochements incontestables parmi les personnages des deux troupes.

Le Fabuliste a dédaigné le caractère du *Misanthrope*. C'est à peine si l'antipathie de l'*Aigle* pour le babil de la *Pie Caquet-bon-bec* pourrait rappeler l'aversion d'*Alceste* pour *Philinte*. Mais le Fabuliste n'a point manqué d'apercevoir le berceau de la mélancolie. Le *Lièvre* seul, puis le *Lièvre et les Grenouilles* sont le prologue de *Sosie*, lièvre douteux, inquiet, animal mélancolique, capable de prendre ses oreilles pour des cornes de licorne, par crainte et par prudence.

Le *Geai paré des plumes du Paon* rappelle le court bonheur et la confusion de *Mascarille*. Le *Loup*, se croyant quitte envers la *Cigogne*, qui lui a retiré un os du gosier, est un pendant de *Mascarille*, qui bat le porteur de sa chaise pour tout paiement de transport.

La *Perdrix*, qui finit par trouver naturels les coups de bec qu'elle reçoit des *Coqs*, est de la race de *Martine*, qui s'accoutume aux mauvais traitements de *Sganarelle*. L'*Ivrogne et sa Femme*, c'est comme une bonne vengeance de Martine, car le mari, déjà si accablé de coups, disparaît

avec sa raison. La *Laitière* a bien raisonné et calculé les gains du *Pot au lait*, mais elle fait un faux pas, adieu la fortune; *Frosine* a beau flatter tous les instincts d'*Harpagon*, elle n'obtiendra pas le secours qui déciderait de son sort. Dans le *Lion, le Singe et les deux Anes*, il y a, entre les deux Anes, un assaut de compliments qui ne le cède guère au concours de *Vadius* et de *Trissotin*. L'*Ane* essaye de rivaliser de caresses avec le *Petit Chien* pour capter la bienveillance de son maître; ses maladresses ne lui rapportent que des humiliations; ainsi la raisonnable *Henriette* n'éprouve que de l'ennui pour le galimatias de *Vadius* et refuse son baiser de grec. Par l'habileté de ses adulations le *Renard* triomphe du *Corbeau ;* de même *Don Juan* obtient ce qu'il veut de *M. Dimanche ;* avec la liberté et la grâce des paroles et des manières, il domine à la campagne comme à la ville, et paraît être chez lui, dans le *Jardinier et son Seigneur*. Les prétentions de *Cathos* et de *Madelon* ne réussissent pas mieux que l'orgueil des *Deux Chèvres*. Le *Renard* attire le *Bouc* dans un puits et l'y laisse : *Scapin* met *Géronte* dans un sac et lui rend ce séjour peu agréable. L'*Ane vêtu de la peau du Lion* ne tarde pas à se trahir par la longueur de ses oreilles : dès que M. *Jourdain* a payé, le *Gentilhomme* s'éclipse; s'il parle, c'est la voix de Stentor de l'*Ane* qui fait la battue pour le *Lion chassant*. Le repas du *Renard* et de la *Cigogne* aurait eu l'approbation d'*Harpagon :* la table du *Rat de ville et du Rat des champs* n'aurait point déplu à Amphytrion. *La Tête et la Queue du Serpent* justifie le dénouement des *Précieuses Ridicules*, qui remet les valets à leur place et laisse l'autorité au maître, malgré le mal que l'*Ane* pense de ses *Maîtres*. L'insatiable *Rat*, qui ne bouge pas du fromage dont il s'est fait une seconde Capoue,

est parent de cet incurable *Argan* qui s'est voué aux jouissances de la pharmacie. Le *Lion amoureux*, qui se laisse si patiemment limer les griffes et les dents, est le confrère d'*Alceste*, qui renonce sous les yeux de Célimène à son ton bourru et méprisant. Le contraste de la paresseuse *Cigale* et de la ménagère *Fourmi* est comme le miroir des avantages de la vie réglée et des inconvénients de la vie d'artiste dans la maison de *Chrysale* et de *Philaminte*. Le pas que le *Singe* s'arroge sur le *Léopard*, pour le bonheur de l'humanité, est fondé en principe comme les arguments du *Maître de philosophie* et du *Maître à danser* plaidant devant M. le *Bourgeois Gentilhomme*. Pour échapper au danger d'être croqué, le *Coq* renvoie à un autre jour le baiser d'amour fraternel que le *Renard* attend afin de cimenter la paix : de même dans le *Dépit amoureux*, *Marinette* a ses raisons pour esquiver le baiser de *Gros-René*. Le *Vieux Rat* n'est pas la dupe du *Chat*, qui se pend au plancher ou se roule dans la farine pour dépister les souris : ainsi l'élévation des sentiments et la contenance si humble de *Tartuffe* sont aussi devinés par le sagace *Cléante*.

Les *Fourberies de Scapin* sont surpassées par celles du Renard ; ici, il fascine, étourdit et emporte maints *Poulets d'Inde* ; là, il profite d'une nuit obscure pour faire la conquête d'un poulailler dont le maître a oublié de fermer la porte ; ailleurs le *Renard anglais* se livre à des exercices incroyables.

Le Médecin malgré lui, c'est la *Cigogne* qui soulage le *Loup* ; c'est le *Rat* qui mérite sa liberté en rongeant les rêts dont le *Lion* est le captif ; c'est le *Renard* qui échappe à une fin funeste en conseillant au *Lion* malade de s'envelopper, pour prolonger ses jours précieux, de la peau toute chaude du *Loup* présent.

Cette innocente *Agnès* qui doit si bien tromper le vigilant et rusé *Arnolphe*, c'est la *Grenouille* qui persuade au *Rat* de tenter un voyage dans l'eau; c'est le *Cormoran* qui attire dans un vivier un grand nombre de Poissons, afin de les avoir à sa disposition, quand il aura faim ; c'est l'*Escarbot* qui, deux fois, se venge de l'*Aigle* en lui cassant des œufs tout frais ; c'est la *Chatte* dont les fausses nouvelles font périr de faim la *Laie* et l'*Aigle ;* c'est encore le *Chat-Huant* qui se crée un parc de gibier avec les Souris dont il a brisé les pattes pour les empêcher de fuir.

On pourrait trouver aussi rusés que la petite *Louison;* d'abord la *Chauve-Souris* qui, au moyen de mots équivoques, échappe deux fois à la férocité de *Deux Belettes ;* puis, la *Fourmi* qui pique le chasseur au moment où il ajustait la *Colombe* dont elle était la très reconnaissante servante; enfin le *Chien maigre*, qui obtient un sursis de la part du *Loup*, auquel il promet de revenir quand il sera prochainement gros et gras.

Le *Mal Marié* semble être le pauvre *Chrysale* dont la maison est toujours en révolution. La *Fille*, si difficile, qui doit refuser les meilleurs partis et s'éprendre à la fin d'un malotru, n'est-ce point *Armande ?* Sa sœur *Henriette*, qui représente assez bien le goût de la *Jeune Veuve* pour les félicités du mariage, méritera un meilleur sort, car elle compte sur l'expérience de son père.

La troupe des *Fâcheux* est au complet. Il y a un troisième larron enlevant l'*Ane* aux *Deux Voleurs* qui se le disputaient. Puis, c'est le *Chat* dont l'apparition met fin au *Conseil des Rats*, qui se sauvent tous au moment où ils juraient de lui attacher le grelot au cou. Puis, c'est l'*Ours* qui se présente subitement, quand *Deux Compagnons* avaient vendu d'avance sa peau superbe. Puis, c'est le *Lion* dont

la seule vue frappe de terreur le *Pâtre* et le *Chasseur*, auparavant pleins de témérité. C'est enfin la *Ligue des Rats* qui ne savent où se fourrer, où s'ensevelir, dès qu'ils aperçoivent le *Chat* dont ils avaient voté à l'unanimité la mort urgente.

Tartuffe est capable d'absorber l'attention. Il a l'appétit du Loup. Le *Loup,* sur le conseil du *Renard* perfide, s'avance familièrement très près du *Cheval;* il en reçoit une ruade qui lui coûte quatre dents. Tartuffe, secondé de son valet Laurent, pose trop vite sa tente chez Orgon; tous ceux qui ont des yeux pour voir, lisent immédiatement dans son jeu et s'en moquent. Le *Loup* croit attraper le *Chevreau*, en répétant le mot d'ordre de la *Chèvre* qui est absente, mais la couleur de sa patte ne répond pas au signalement d'un hôte; on le laisse à la porte. Tartuffe a scruté le caractère de madame Pernelle et compte sur son crédit pour épouser Marianne; mais cette fille n'est pas la dupe de son ton patelin, de ses airs faux; elle en fait gorge chaude. Le *Loup* devient Berger, il s'affuble passablement et mène bien la houlette; malheureusement il veut commander: à l'instant tout se réveille, on court après lui et l'on s'en empare, sans qu'il ose fuir, sans qu'il puisse se défendre. Tartuffe ne s'est pas rebuté; il se met au lieu et place d'Orgon, il dirige la Mère, il convoite la Femme, il s'approprie la fortune et prétend rester le maître absolu de toute la famille. Pour le coup, les yeux se dessillent; Orgon, Pernelle, Elmire passent du fanatisme à la rage. Le masque de Tartuffe est tombé; c'est à qui le couvrira de mépris et l'anéantira.

L'avarice est une passion trop répandue, trop absolue pour n'avoir pas été signalée. Dans les *Deux Chiens et l'Ane mort*, elle apparaît comme une folie. Deux Chiens

aperçoivent un Ane mort qui flottait sur les ondes ; ils n'espèrent point pouvoir l'aller chercher, alors ils se déterminent à boire toute l'eau qui les en sépare; ils boivent, ils boivent tant, qu'ils expirent. La folie reparaît avec le *Trésor et les Deux Hommes*. Un homme a perdu tout ce qu'il avait; il va se pendre, mais en plantant le clou qui doit retenir sa dernière cravate, il fait tomber un trésor caché dans la muraille; immédiatement il change de résolution, et il se sauve avec sa trouvaille. Le propriétaire du logis survient et, remarquant le vol qu'on lui a commis, il se désespère et se suicide.

Ailleurs la perte d'un trésor ouvre un nouvel horizon à la pensée. C'est d'abord l'*Enfouisseur et son Compère*. Le Compère accapare le trésor dont il connaît la cachette; l'Enfouisseur, trouvant la place nette, avertit le Compère qu'il a encore des fonds à enfouir sous terre; dans l'espoir de posséder une plus forte somme, le Compère remet ce qu'il avait dérobé; l'Enfouisseur ne manque pas de revenir à sa cachette, et d'en emporter ce qu'il y trouve. Dans le *Dépositaire infidèle*, il s'agit d'un cent de fer confié à un voisin par un trafiquant qui allait voyager; quand le dépôt fut réclamé, le voisin prétendit qu'un rat avait mangé le fer, ce qui rendait la restitution impossible. Le trafiquant fit semblant de croire ce qu'on lui disait, mais il se vengea, en enlevant l'enfant du voisin. Le voisin faillit mourir de chagrin. Le trafiquant lui apprit qu'il avait vu un hibou partir avec l'enfant. Le voisin devina ce qui était arrivé. Il retrouva le fer et le rendit; le trafiquant lui ramena l'enfant.

L'*Avare qui a perdu son trésor* est le portrait d'Harpagon dont on a dérobé la cassette. Son habileté à augmen-

ter sa fortune par usure et sur gages solides, et son horreur pour toute dépense, ont été caractérisées plus haut.

VII

On pourrait facilement multiplier les rapprochements entre les *Fables* et les *Comédies*. Tout parallèle serait inconvenant. Corneille diffère de Racine, comme Bossuet diffère de Fénelon, mais Corneille ressemble à Bossuet comme Racine à Fénelon. Corneille et Bossuet sont frères; de même Racine et Fénelon. Au contraire, Corneille et Racine ne sont que cousins, ainsi que Bossuet et Fénelon. On ne trouve aucun air de famille entre Massillon et Bourdaloue. Mais de Labruyère à Boileau les ressemblances frappent plus que les différences : c'est un couple de frères. Le Fabuliste est aussi souvent supérieur qu'inférieur au Comique ; ils sont frères et non rivaux dans deux genres différents qui se touchent, car ils arrivent au même but par des moyens divers.

Le Fabuliste a connu et peint les passions avec autant de vérité et de succès que Molière ; il ne lui cède en rien, quand il fait un personnage de tout sujet, un caractère de chaque rôle, un trait d'un mot, des splendeurs de styles de tout ce qu'il se donne la peine d'écrire. S'il s'écarte de Molière et laisse l'Homme, il est sans rival dès qu'il touche aux Animaux. Pline, Buffon, Lacépède ont étudié et décrit leurs mœurs et leur instinct. Le Fabuliste en parle comme s'il avait vécu avec eux, comme s'il était entré dans leur peau, comme s'il avait palpé leurs sensations. Cette

métamorphose s'étend jusqu'à son lecteur ; avec lui on s'oublie et on croit être soit la créature, soit l'espèce avec laquelle il s'identifie.

VIII

Il est aussi éminent comme philosophe que comme historien. On ferait la meilleure des Histoires naturelles, en classant le genre et l'espèce des Animaux, suivant les noms dont il se sert. Il applique aux Animaux tous les noms de parentage et de compagnonnage, tous les titres de distinction et de rang. C'est que les Espèces vivent d'abord en famille ; les familles se réunissent en société ; et les sociétés composent un peuple, dirigé par un chef qui donne le mot d'ordre au directeur de la société. Les sympathies entre les Espèces amènent les alliances, de peuple à peuple, de société à société, de famille à famille. Au contraire, il y a des antipathies entre les espèces diverses ; de là toutes les guerres acharnées et toutes les ruses des Animaux.

Chaque Espèce forme une monarchie. Mais le Roi règne et ne gouverne pas ; car on peut appliquer à chaque espèce ce qui résulte de la monarchie universelle du Règne animal. Tous les Animaux qui paraissent depuis une fois jusqu'à douze fois, viennent se personnifier dans l'Ane qui se montre treize fois. C'est la bourgeoisie assez indifférente en politique, vivant de son travail, toujours sobre, active et tranquille. Le roi Lion qui éclate dix-sept fois, se trouve entre le Loup qui surgit seize fois et le Rat qui s'agite jusqu'à dix-huit fois. Le Loup, c'est le Patricien qui doit toujours être sur ses gardes pour conserver et augmenter sa puissance et sa fortune. Le Rat, c'est le

peuple qui n'est rien, qui n'a rien et qui se remue perpétuellement pour devenir et avoir ou tout ou du moins quelque chose. Vingt fois le Renard déploie toutes ses facultés. Si le Roi règne, c'est le Renard qui gouverne. C'est la médiocrité intrigante, rampante, envieuse, qui épuise l'adulation, la ruse, la perfidie, tous les petits moyens pour maintenir l'équilibre entre le Gouvernement et l'Opposition, pour renverser, soutenir les factions ; profitant des succès comme des revers, propre à tout, bonne à peu de chose; toujours sans caractère ni talent, pliant selon les circonstances, mais ne rompant point dans les vicissitudes humaines; petite devant le grand, insolente pour le faible, inerte pour le bien, forte pour le mal. La finesse triomphe de la puissance des Patriciens et du nombre des Plébéiens, car rien n'est plus facile que de tromper. La Foi est dans l'esprit. De là trompe qui veut, Philinte ou Talleyrand, Figaro ou Fouché.

L'Angleterre a détruit le Loup; il est de plus en plus rare ailleurs, comme le Patriciat. Mais qui détruira le Renard ? qui détruira les Rats? Les petits seront perpétuellement Légion, et perpétuellement Capitaine Renard gouvernera par la finesse la médiocrité qui fait nombre.

Ce qui prouve le tact avec lequel le Fabuliste a choisi et peint les Animaux, c'est qu'en dehors de sa Ménagerie on ne trouve pas d'emblème des Nations; la plupart n'ont eu pour enseigne que l'un de ses sujets.

Les Carthaginois n'ont pris que la tête du cheval; les Chinois se sont réservé la queue du Cheval; à une certaine époque, les Romains ont arboré tout le Cheval; les Saxons ont saisi le Cheval bondissant; les Corinthiens ont imaginé un Cheval ailé. Les Romains et les Français ont quelque temps épousé l'Aigle; la Perse couche l'Aigle

d'or sur un drapeau blanc; la Prusse révère l'Aigle, mais l'Aigle couronné; l'empire d'Autriche a conservé l'Aigle bicéphale qui remonte jusqu'au berceau du moyen âge.

Les Athéniens ont réhabilité la Chouette; les Alains, les Suèves, les anciens Bourguignons ont anobli le Chat; les Espagnols ont préféré le Lapin; les Druides se sont attachés au Cerf; les Goths ont retenu l'Ours; les Vénitiens sont restés fidèles au Lion; l'Angleterre s'en tient au Léopard.

Les Romains ont eu successivement la Louve, le Minotaure, le Cheval, le Sanglier, et enfin l'Aigle, à partir du deuxième consulat de Marius jusqu'à la fin des Césars. Les Gaulois ont promené l'Alouette dans les expéditions les plus lointaines; les Francs ont passé de l'Abeille au Lion; la France moderne a ressuscité le Coq et l'Aigle.

La Ménagerie du Fabuliste contient aussi les principaux Animaux qui étaient consacrés aux Dieux; l'Agneau à Junon; l'Aigle à Jupiter; l'Ane à Priape; la Brebis aux Furies; le Cerf à Hercule; le Cheval à Mars; le Chien aux Dieux Lares; la Chouette à Minerve; le Cochon à Cérès; la Colombe à Vénus; le Coq à Esculape; le Corbeau à Apollon et à Hercule; le Dragon à Bacchus; la Génisse à Isis; le Lion à Vulcain; le Loup à Mars; le Paon à Junon; la Pie à Bacchus; le Serpent à Esculape. On n'a oublié que l'Alcyon de Thétis, l'Anchois de Vénus, le Barbeau de Diane, l'Oie d'Isis, le Pivert de Mars, la Biche de Diane, la Truie d'Hécate.

Voici une troisième catégorie d'Emblèmes, l'Emblème des passions, que nous empruntons à Peignot, comme les deux précédentes. Or, on donne à l'Abeille le travail; à l'Agneau, la douceur; à l'Aigle, l'élévation, la supériorité; à l'Ane, l'obstination, l'ignorance; au Bouc, la luxure; au

Castor, l'industrie; au Cerf, la timidité, la crainte, la longévité; au Chat, la liberté, la trahison, la gourmandise; à la Chèvre, l'adresse; au Chien, la fidélité et l'odorat; à la Cigogne, la piété filiale; au Cochon, l'indocilité, l'égoïsme, la saleté; à la Colombe, la sincérité, la candeur; au Coq d'Inde, l'orgueil, la sottise, l'arrogance; à l'Éléphant, l'intelligence, la tempérance; au Faucon, le goût; à la Fourmi, l'économie; à la Grenouille, la curiosité; au Hibou, la reconnaissance; à l'Hirondelle, la fidélité passagère; à l'Huître, la tranquillité, l'imbécillité; au Lapin, la luxure et la fécondité; au Lièvre, la peur et la lâcheté, l'oubli; au Léopard, la férocité; au Lion, la force, le courage, la générosité; au Moineau, la lasciveté; à la Mouche, l'impudence; au Mulet, l'entêtement; à la Perdrix, la luxure; au Perroquet, la docilité; à la Poule, la fécondité; au Rat, la destruction; au Renard, la ruse, la fourberie; au Sanglier, l'impétuosité; au Serpent, la prudence; aux deux Serpents entrelacés, le commerce; au Singe, l'imitation, la finesse; au Taureau, la tempérance, la force; à la Tortue, la lenteur. Aux passions personnifiées par les Animaux de La Fontaine, on ne peut guère ajouter que la misanthropie de l'Anguille, la luxure du Crocodile, l'étourderie du Hanneton, la prédestination de l'Hermine, le dommage de l'Hippopotame, l'affection du Lézard, le silence de l'Oie, l'inconstance du Papillon, la mélancolie du Passereau, la compassion et l'amour maternel du Pélican, la foi conjugale de la Tourterelle, la médisance de la Vipère.

CHAPITRE QUATRIEME

SPLENDEURS DE LA COMÉDIE HUMAINE

I

Chaque Fable a son sujet. Comme le Fabuliste a tout senti et tout observé, il a fait de ses *cent actes divers* la *Comédie humaine*, qui a pour horizon tout l'*Univers*. Pour embrasser un pareil ensemble et saisir tant de détails, pour raconter et juger, pour caractériser l'Instinct de l'Animal et la raison de l'Homme, il fallait recourir au Merveilleux, sans lequel l'effet n'a pas de cause.

Par étroitesse d'une imagination toute classique et par respect pour les convenances chrétiennes du temps, le Fabuliste n'a pas osé tirer des dogmes chrétiens tout le parti qui a fait la fortune de Shakspeare, de Milton, du Dante, du Tasse. Aussi a-t-il conservé les noms des faux dieux préférablement à l'emploi des Anges et des Saints, dont la puissance n'était pas contestée de toutes les classes. Mais on ne peut nier que le Christianisme soit la cause de toutes les idées religieuses, morales, politiques qui ont créé les *Fables* comme *Télémaque*. Dans l'un et l'autre ouvrage, le paganisme sert de messager au Catholicisme.

Sagesse

Mais la supériorité du bon sens reste incontestablement au Fabuliste plutôt qu'à Fénelon. Les cardinaux qui ont condamné les *Maximes des Saints* n'auraient pas eu le courage de censurer par-ci par-là quelques mots des *Fables*.

Voilà un beau voyage à faire. Il s'agit donc simplement de visiter l'univers. Faut-il commencer, comme Descartes, par scruter l'effet pour aller à la cause? Cette méthode est fort longue, et ne réussit pas toujours, parce que l'intérêt des passions n'est pas très sincère. En s'élevant jusqu'à la Cause, on a tout le temps de compter et d'analyser les effets.

II

Par-delà l'échelle infinie de tous les effets imaginables la Foi de toutes les Nations, d'accord avec la Raison individuelle, reconnaît la Cause de toutes les Causes, un Être suprême, qui est éternel, infini, aux yeux duquel rien n'échappe. Jupiter est indigné des fautes des hommes; Mercure est chargé de les punir et commande à Alecton de lancer la foudre. Le coup part, mais Jupiter le détourne et le fait tomber sur l'enceinte d'un désert inhabité. *Tout père frappe à côté.* L'engeance humaine compte sur cette indulgence et ne se corrige pas. Tout l'Olympe demande vengeance. Vulcain veut diriger les Tonnerres; cette seconde fois, ils n'atteignent pas encore leur but, car la main de Jupiter les dirige sur les monts. C'est ainsi que la miséricorde l'emporte sur la justice dans le cœur du Père des hommes. Idée toute chrétienne.

L'*Éléphant* et le *Rhinocéros* s'imaginent que le ciel, comme la terre, n'est préoccupé que de leur dispute de préséance

et de terrain, et demandent au *Singe de Jupiter* ce qu'il est venu faire. On leur répond :

> Partager un brin d'herbe entre quelques Fourmis.
> Nous avons soin de tout. Et quant à votre affaire,
> On n'en dit rien encor dans le conseil des dieux :
> Les petits et les grands sont égaux à leurs yeux.

Les *Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter* nous apprennent les attributions de Mars, d'Apollon, d'Hercule et des Dieux qui occupent le premier rang autour de *Jupiter et les Tonnerres*. Ils sont les inspirateurs des Lettres et des Arts.

La sollicitude que les Dieux peuvent avoir pour un *Fils de Jupiter* dans lequel la vérité historique ne voit que le duc du Maine, s'étend sur tout enfant. Témoin la *Fortune et l'Enfant*. Le jeune écolier s'était étendu de son long pour dormir sur le bord d'un puits très profond.

> La Fortune passa, l'éveilla doucement,
> Lui disant : mon mignon, je vous sauve la vie ;
> Soyez une autre fois plus sage, je vous prie.
> Si vous fussiez tombé, l'on s'en fût pris à moi :
> Cependant c'étoit votre faute.
> Je vous demande, en bonne foi,
> Si cette imprudence si haute
> Provient de mon caprice. Elle part à ces mots.

Elle nous conduit vers *Simonide préservé par les Dieux*. Le poète avait entrepris l'éloge d'un athlète, sujet fort ingrat pour la lyre ; il l'aborde, mais bientôt il l'oublie pour rappeler la gloire de Castor et de Pollux. Le héros ne fut pas content de la digression, qui faisait les deux tiers de l'ouvrage ; pour s'en venger, il ne paya que le tiers de la somme convenue, en disant que c'était aux Dieux à parfaire le reste. Néanmoins, il invita le pané-

gyriste à dîner. Pendant le repas, Simonide reçoit la visite de deux hommes qui l'engagent à sortir promptement, parce que la maison va tomber à l'envers. C'est ce qui arriva aussitôt après le départ de Simonide. L'athlète eut la jambe cassée et la plupart des conviés furent estropiés. C'est ainsi que les Dieux récompensèrent le zèle du poète et punirent l'injustice de l'athlète.

Jupiter et le Passager, c'est une nouvelle leçon pour quiconque croit se moquer d'un Dieu invisible et patient.

Un passager pendant l'orage,
Avoit voué cent bœufs au vainqueur des Titans.
Il n'en avoit pas un : vouer cent éléphants
N'auroit pas coûté davantage.
Il brûla quelques os, quand il fut au rivage ;
Au nez de Jupiter la fumée en monta.
Sire Jupin, dit-il, prends mon vœu, le voilà ;
C'est un parfum de bœuf que ta grandeur respire.
La fumée est ta part : je ne te dois plus rien.
Jupiter fit semblant de rire ;
Mais, après quelques jours, ce dieu l'attrapa bien,
Envoyant un songe lui dire
Qu'un tel trésor étoit en tel lieu. L'homme au vœu
Courut au trésor comme au feu.
Il trouva des voleurs ; et, n'ayant dans sa bourse
Qu'un écu pour toute ressource,
Il leur promit cent talents d'or,
Bien comptés, et d'un tel trésor :
On l'avait enterré dedans telle bourgade.
L'endroit parut suspect aux voleurs ; de façon
Qu'à notre prometteur l'un dit : Mon camarade,
Tu te moques de nous ; meurs, et va chez Pluton
Porter tes cent talents en don.

Jupiter use d'indulgence pour un vœu purement téméraire, comme le prouve le *Pâtre et le Lion*.

Un pâtre à ses brebis trouvant quelque mécompte,
Voulut à toute force attraper le larron.
Il s'en va près d'un antre, et tend à l'environ
Des lacs à prendre loups, soupçonnant cette engeance.
Avant que partir de ces lieux,
Si tu fais, disoit-il, ô monarque des dieux,
Que le drôle à ces lacs se prenne en ma présence,
Et que je goûte ce plaisir,
Parmi vingt veaux je veux choisir
Le plus gras et t'en faire offrande.
A ces mots sort de l'antre un lion grand et fort :
Le pâtre se tapit, et dit, à demi mort :
Que l'homme ne sait guère, hélas ! ce qu'il demande !
Pour trouver le larron qui détruit mon troupeau,
Et le voir en ces lacs pris avant que je parte,
O monarque des dieux, je t'ai promis un veau,
Je te promets un bœuf si tu fais qu'il s'écarte !

Il est démontré par le *Bûcheron et Mercure* que Jupiter récompense la probité et châtie le mensonge de l'avarice.

Dans l'*Oracle et l'Impie*, c'est Apollon qui se charge de morigéner celui qui abuse de ses dons.

Un païen qui sentoit quelque peu le fagot,
Et qui croyoit en Dieu, pour user de ce mot,
Par bénéfice d'inventaire,
Alla consulter Apollon.
Dès qu'il fut en son sanctuaire :
Ce que je tiens, dit-il, est-il en vie ou non ?
Il tenoit un moineau, dit-on,
Près d'étouffer la pauvre bête,
Ou de la lâcher aussitôt,
Pour mettre Apollon en défaut.
Apollon reconnut ce qu'il avoit en tête :
Mort ou vif, lui dit-il, montre-nous ton moineau,
Et ne me tends plus de panneau :
Tu te trouverois mal d'un pareil stratagème ;
Je vois de loin, j'atteins de même.

C'est surtout en matière religieuse qu'il faut profiter de la leçon fournie par le *Chameau et les Bâtons flottants.*

On avoit mis des gens au guet,
Qui, voyant sur les eaux de loin certain objet,
Ne purent s'empêcher de dire
Que c'étoit un puissant navire.
Quelques moments après, l'objet devint brûlot,
Et puis nacelle, et puis ballot,
Enfin bâtons flottants sur l'onde.

Le moindre examen pulvérise toutes les objections contre la Providence. Prenons pour exemple le *Gland et la Citrouille :*

Dieu fait bien ce qu'il fait. Sans en chercher la preuve
En tout cet univers, et l'aller parcourant,
Dans les citrouilles je la treuve.

Dans le *Chêne et le Roseau*, on voit que le vent est tantôt aquilon et tantôt zéphir; s'il brise le chêne, il plie seulement le roseau. Dans *Phébus et Borée*, le vent et la pluie déploient successivement leur puissance, qui est terrible ; heureusement ils n'agissent jamais simultanément, autrement toute la nature serait bouleversée et noyée.

Le *Soleil* éclaire et échauffe toute la nature. Les *Grenouilles* s'insurgent contre la répartition de ses bienfaits et voudraient arrêter sa marche. Cette plainte n'est pas rare. Tous les éléments trouvent des ennemis. On leur répond par *Jupiter et le Métayer :*

Jupiter eut jadis une ferme à donner.
Mercure en fit l'annonce, et gens se présentèrent,
Firent des offres, écoutèrent :
Ce ne fut pas sans bien tourner ;
L'un alléguoit que l'héritage

Étoit frayant et rude ; et l'autre un autre si.
Pendant qu'ils marchandoient ainsi,
Un d'eux, le plus hardi, mais non pas le plus sage,
Promit d'en rendre tant, pourvu que Jupiter
Le laissât disposer de l'air,
Lui donnât saison à sa guise,
Qu'il eût du chaud, du froid, du beau temps, de la bise,
Enfin du sec et du mouillé,
Aussitôt qu'il auroit bâillé.
Jupiter y consent. Contrat passé, notre homme
Tranche du roi des airs, pleut, vente, et fait en somme
Un climat pour lui seul: ses plus proches voisins
Ne s'en sentoient non plus que les Américains.
Ce fut leur avantage : ils eurent bonne année,
Pleine moisson, pleine vinée.
Monsieur le Receveur fut très mal partagé.
L'an suivant, voilà tout changé :
Il ajuste d'une autre sorte
Sa température des cieux.
Son champ ne s'en trouve pas mieux :
Celui de ses voisins fructifie et rapporte.
Que fait-il ? il recourt au monarque des dieux ;
Il confesse son imprudence.
Jupiter en usa comme un maître fort doux.
Concluons que la Providence
Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

Il exauce les vœux de celui qui l'invoque sincèrement dans ses besoins. C'est le cas du *Charretier embourbé*.

Parfois les *Souhaits* sont tous satisfaits. Il paraît que la surabondance n'est pas le bonheur, car elle envie la médiocrité.

III

La *Bible* enseigne, les plus grands philosophes admettent et l'expérience prouve assez fréquemment que les Songes

sont des avertissements de la Providence. Cette tradition nous a valu les *Deux Amis*.

Le *Songe d'un Habitant du Mogol* a besoin d'un interprète, car il est embarrassant.

On voit par les *Deux Aventuriers et le Talisman* que l'intelligence d'une prophétie valut une couronne à un voyageur. Au contraire, il résulte de l'*Horoscope* que la mauvaise interprétation d'une prophétie coûta la vie au fils d'un riche. De là sage leçon sur les Horoscopes. Les coureurs de *Devineresses* doivent s'attendre aux mêmes déceptions, aux dépens de leur bourse et de leur sécurité. Quant aux amateurs de l'Astrologie, voilà un *Animal dans la Lune* et l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un puits,* qui contiennent les arguments les plus justes, les plus forts, les plus éloquents contre la curiosité des choses occultes et des mystères de l'Avenir.

Quand les vérités religieuses diminuent dans une nation, il faut une calamité publique pour les lui rappeler. Les *Animaux malades de la peste* résument tous les sentiments qui éclatent dans un siége, après une défaite, dans l'horreur d'une disette, durant une peste. C'est alors que reparaissent publiquement le repentir des fautes, l'habitude de la prière, l'emploi du sacrifice pour apaiser la justice d'en haut et obtenir un pardon général.

Dans l'*Homme et l'Idole de Bois* se dessine l'homme qui ne voit dans le culte qu'une lettre de change sur la fortune. Vœux et offrandes, sacrifices de bœufs, il n'oublie rien pour être écouté de l'Idole. A la fin il se fâche de ne rien obtenir, prend un levier et met en pièces l'Idole. Alors il n'aperçoit que de l'or. Au lieu de remercier l'Idole, il s'en moque. Cette trouvaille est significative. C'est en détruisant une Religion qu'on peut compter les vérités

qu'elle tient de la tradition universelle. C'est quand on eut abattu la Croix de bois qui avait renouvelé la face de la terre, que le *Génie du Christianisme* put calculer tous les bienfaits qu'elle avait rendus à l'humanité.

IV

Avant la Fortune, vœux, offrandes, sacrifices ; après la Fortune, sarcasmes ; c'est une histoire qui ne finira qu'avec le monde.

La Fortune, voilà donc le but de tout désir. Ce but est-il toujours raisonnable ? Le *Serpent* se propose de manger la *Lime* d'acier ; il ne parvient qu'à se ronger les dents. Le *Corbeau voulant imiter l'Aigle* qui vient d'enlever un mouton, se jette sur un mouton des plus gras, des plus beaux, s'empêtre dans sa toison ; arrive le berger qui le prend, l'encage et le donne à ses enfants pour servir d'amusette. Le *Cierge* espère s'endurcir, comme la brique, s'approche du feu et s'y fond. La *Grenouille* veut *se faire aussi grosse que le Bœuf;* elle s'étend, se travaille, s'enfle si bien qu'elle crève. Que vont faire les *Deux Chiens qui aperçoivent un âne mort* flottant sur les eaux ? Pour l'amener sur le rivage, ils se déterminent à boire toute l'eau; ils perdent haleine, et puis la vie.

Pour atteindre au but, il faut raisonner ses moyens. La *Tortue* gage avec le *Lièvre* qu'elle arrivera au but la première ; le Lièvre accepte le défi. Immédiatement la Tortue prend la ligne droite, s'achemine lentement, mais continuellement. Le Lièvre compte sur son agilité et fait l'école buissonnière ; quand il se décide à gagner le prix, il saute, mais c'est trop tard; la Tortue est la maîtresse du terrain.

Il ne faut ni trop espérer, ni trop désespérer de la Fortune. L'Homme manque à la Fortune aussi souvent que la Fortune manque à l'Homme.

Le *Coq et la Perle,* c'est l'histoire de tout homme. Qui est-ce qui n'a pas méconnu le prix de la perle, en préférant l'homme nul à l'homme médiocre, et l'homme médiocre à l'homme supérieur ? Qui n'a pas laissé partir un parent excellent, un conseil expérimenté, un ami sûr, un domestique fidèle ? L'homme tue la *Poule aux œufs d'or*, croyant touver un trésor dans son corps. La prospérité d'un État, d'une administration, d'un fonds de commerce, d'une famille, dépend d'un individu dont la capacité est de notoriété publique ; on le renvoie, alors l'État chancelle, l'administration se dissout, le fonds de commerce dépose son bilan, la famille perd son honneur.

Le *Curé* estime qu'un grand enterrement lui permettra de donner des cotillons à sa nièce et sa chambrière, et d'acheter une feuillette du meilleur vin des environs ; pendant cette distraction, un cahot culbute le char ; le Curé a la tête cassée et va tenir compagnie à Monsieur le *Mort.* La *Laitière* dresse l'échelle de tous les bénéfices que produira le *Pot au lait ;* elle fait un faux pas, et se trouvera bien heureuse si son mari ne la bat point pour cet accident. Le *Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils du roi* s'expatrient pour chercher de nouveaux mondes ; un naufrage les pousse presque nus sur une terre inconnue ; ils sont obligés d'y demander aux passants de quoi pouvoir soulager leur misère. Voilà deux hommes : l'*Homme qui court après la Fortune et l'Homme qui l'attend dans son lit.* Le premier commence par fréquenter la cour ; personne ne songe à lui. Il entreprend un voyage de long cours, va droit à Surate, parcourt le Mogol, pénètre au Japon, et

sans rencontrer l'occasion, après tant de démarches et d'aventures, il revient pauvre, vieilli, fatigué près de l'Homme qui attend la Fortune dans son lit.

Si la Fortune favorise quelquefois, il ne faut pas croire qu'elle le fera toujours. L'homme passe heureusement le *Torrent* qui le débarrasse des voleurs ; poursuivi de nouveau, il se jette dans une paisible *Rivière* et s'y noie. L'*Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel* ont une rivière à traverser ; l'ânier a l'habitude de la passer, il pousse devant lui l'âne chargé de sel, qui débarque avec une grande légèreté, puisque le sel s'est fondu ; puis il monte sur l'âne chargé d'éponges, fardeau naturellement peu lourd, mais qui devient accablant en s'abreuvant d'eau. Ce dernier baudet succombe, et entraîne son maître avec lui. Le *Cerf* a dépisté les chasseurs en se cachant dans la *Vigne ;* il se remue trop tôt, on l'entend, on le poursuit, et il devient la curée de la meute. Le *Renard* se flatte d'avoir plus de ressources que le *Chat* contre le danger ; une meute survient : le Chat grimpe sur un arbre ; la Renard a beau changer de terriers, il est étranglé par les chiens.

Heureux qui profite d'un échec pour se rapatrier avec la Fortune comme le *Berger et la Mer*.

Du rapport d'un troupeau dont il vivoit sans soins,
Se contenta longtemps un voisin d'Amphitrite.
Si sa fortune étoit petite,
Elle étoit sûre tout au moins.
A la fin, les trésors déchargés sur la plage
Le tentèrent si bien, qu'il vendit son troupeau,
Trafiqua de l'argent, le mit entier sur l'eau.
Cet argent périt par naufrage.
Son maître fut réduit à garder les brebis,
Non plus berger en chef, comme il étoit jadis
Quand ses propres moutons paissoient sur le rivage :

Celui qui s'étoit vu Coridon ou Tircis
Fut Pierrot, et rien davantage.
Au bout de quelque temps il fit quelques profits,
Racheta des bêtes à laine ;
Et comme un jour les Vents retenant leur haleine,
Laissoient paisiblement aborder les vaisseaux :
Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les Eaux ?
Dit-il ; adressez-vous, je vous prie, à quelque autre :
Ma foi ! vous n'aurez pas le nôtre.

S'il y a quelque chose d'incontestable, c'est bien l'*Ingratitude et l'Injustice des Hommes envers la Fortune*.

La Fortune a de l'occupation ; aucune position ne lui dit : *Assez*. Le bénéficiaire des *Souhaits* soupire après la *Médiocrité*, dès qu'il a connu l'*Abondance*. Un peu d'aisance est un fardeau pour l'ouvrier.

Un jour le *Financier* mande le *Savetier*, dont la gaieté excitait son envie ; ayant appris combien la main-d'œuvre rapportait peu, il dit à son pauvre voisin :

Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône.
Prenez ces cent écus : gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin.
Le Savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avoit, depuis plus de cent ans,
Produit pour l'usage des gens.
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre
L'argent, et sa joie à la fois.
Plus de chant, il perdit la voix
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines.
Le sommeil quitta son logis,
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avoit l'œil au guet : et la nuit
Si quelque chat faisoit du bruit,

L'autre jour, suivant à la trace
Deux Anes qui, prenant tour à tour l'encensoir,
Se louoient tour à tour, comme c'est la manière,
J'ouïs que l'un des deux disoit à son confrère :
Seigneur, trouvez-vous pas bien injuste et bien sot
L'homme, cet animal si parfait? Il profane
Notre auguste nom, traitant d'âne
Quiconque est ignorant, d'esprit lourd, idiot :
Il abuse encore d'un mot,
Et traite notre rire et nos discours de braire.
Les humains sont plaisants de prétendre exceller
Par-dessus nous ! Non, non ; c'est à vous de parler,
A leurs orateurs de se taire :
Voilà les vrais braillards. Mais laissons-là ces gens :
Vous m'entendez, je vous entends ;
Il suffit. Et quant aux merveilles
Dont votre divin chant vient frapper les oreilles,
Philomèle est, au prix, novice dans cet art :
Vous surpassez Lambert. L'autre Baudet repart :
Seigneur, j'admire en vous des qualités pareilles.
Ces Anes, non contents de s'être ainsi grattés,
S'en allèrent dans les cités
L'un l'autre se prôner : chacun d'eux croyoit faire,
En prisant ses pareils, une fort bonne affaire,
Prétendant que l'honnêur en reviendroit sur lui.

La *Besace* est comme le Chapitre général du Règne animal.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur.
Si, dans son composé, quelqu'un trouve à redire,
Il peut le déclarer sans peur ;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, Singe ; parlez le premier, et pour cause :
Voyez ces animaux ; faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres. .
Êtes-vous satisfait? — Moi, dit-il, pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché :
Mais pour mon frère l'Ours, on ne l'a qu'ébauché ;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre.
L'Ours venant là-dessus, on crut qu'il s'alloit plaindre.
Tant s'en faut ; de sa forme il se loua très fort,
Glosa sur l'Éléphant, dit qu'on pourroit encor
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles ;
Que c'étoit une masse informe et sans beauté.
L'Éléphant étant écouté,
Tout sage qu'il étoit, dit des choses pareilles :
Il jugea qu'à son appétit,
Dame Baleine étoit trop grosse.
Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous,
Du reste, contens d'eux.

L'amour-propre ne laisse pas de sentir ses imperfections.

Mère *Écrevisse* un jour à sa fille disoit :
Comme tu vas, bon Dieu ! ne peux-tu marcher droit ?
Et comme vous allez vous-même ? dit la *fille ;*
Puis-je autrement marcher que ne fait ma famille ?
Veut-on que j'aille droit, quand on y va tortu ?

Le *Cerf se voyant dans l'eau* admire la beauté de son bois, qui le pare comme un diadème, et il gémit sur ses jambes de fuseaux ; qu'il soit poursuivi, son ornement multipliera les obstacles à chaque arbre qu'il coudoiera, et il n'échappera au danger qu'avec la légèreté de ses jambes. Même un accident devient quelquefois un bienfait.

Le *Chien à qui on a coupé les oreilles* est d'abord désolé et confus ; mais il vit avec le temps qu'il y gagnait beaucoup, puisque c'était une prise de moins qu'il donnait aux dents d'autrui.

riage est préférable au célibat ou au veuvage sans dignité ni sujet. Ce dernier isolement recevra, en dehors des *Fables*, une leçon définitive dans l'apothéose de *Philémon et Baucis*, ce couple si parfait qui finit comme le soir d'un beau jour.

Le caractère du Père et de la Mère est plus satisfaisant que celui de l'Époux et de l'Épouse.

Que fait le Père en face du trépas ?

Quand, aux bois,
Le bruit des cors, celui des voix
N'a donné nul relâche à la fuyante proie,
Qu'en vain elle a mis ses efforts
A confondre et brouiller la voie,
L'animal chargé d'ans, vieux cerf et de dix cors,
En suppose un plus jeune, et l'oblige, par force,
A présenter aux chiens une nouvelle amorce.
Que de raisonnements pour conserver ses jours !

Le Cerf sacrifie la jeunesse pour vieillir ; la Perdrix s'expose à tout pour la conservation de sa famille.

Quand la perdrix
Voit ses petits
En danger, et n'ayant qu'une plume nouvelle
Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas,
Elle fait la blessée, et va traînant de l'aile,
Attirant le chasseur et le chien sur ses pas,
Détourne le danger, sauve ainsi sa famille ;
Et puis quand le chasseur croit que son chien la pille,
Elle lui dit adieu, prend la volée et rit
De l'homme qui, confus, des yeux en vain la suit.

Dans les *Deux Perroquets* se manifestent deux caractères de Père. Quand le Perroquet voit son enfant tué par le Fils du roi pour avoir égratigné un moineau, il crève les yeux

au meurtrier et s'enfuit de la cour, plutôt pour échapper à la colère du roi dont il est le favori, que pour pleurer son isolement. Le Roi est peu affligé de l'accident de son fils, et n'est préoccupé que de l'idée de faire revenir le Perroquet fugitif et de lui donner toutes les assurances de pardon.

Rien n'égale le chagrin de la Mère à la perte de sa géniture. Mère *Lionne*, ne voyant plus son faon, poussa un tel rugissement, que le sommeil abandonna tout animal de la forêt.

L'Ours enfin lui dit : Ma commère,
Un mot, sans plus. Tous les enfants
Qui sont passés entre vos dents
N'avoient-ils ni père ni mère ?
— Ils en avoient. — S'il est ainsi,
Et qu'aucun de leur mort n'ait nos têtes rompues,
Si tant de mères se sont tues,
Que ne vous taisez-vous aussi ?
— Moi me taire ? moi, malheureuse !
Ah ! j'ai perdu mon fils, il me faudra traîner
Une vieillesse douloureuse !

Pour se venger de l'*Aigle*, qui lui avait refusé la vie de son voisin et compère Jean Lapin,

L'Escarbot, indigné,
Vole au nid de l'oiseau, fracasse en son absence
Ses œufs, ses tendres œufs, sa plus douce espérance :
Pas un seul ne fut épargné.
L'Aigle étant de retour, et voyant ce ménage,
Remplit le ciel de cris, et pour comble de rage,
Ne sait sur qui venger le tort qu'elle a souffert.
Elle gémit en vain ; sa plainte au vent se perd.
Il fallut pour cet an vivre en mère affligée.
L'an suivant, elle mit son lit en lieu plus haut.

L'Escarbot prend son temps, fait faire aux œufs le saut.
La mort de Jean Lapin derechef est vengée.
Le second deuil fut tel que l'écho de ces bois
N'en dormit de plus de six mois.

Pour prévenir un semblable malheur, Mère *Hibou* s'adressa à l'*Aigle* et obtint de sa clémence qu'il épargnerait ses petits, qu'elle lui signala comme une perfection de famille, au point qu'on n'aurait pas mieux parlé de ces *Deux Pigeons*, qui sont un modèle de fraternité. L'illusion de la mère fut cause que l'Aigle ne reconnut pas les monstres de hiboux; aussi les croqua-t-il. Avant de s'absenter, la *Chèvre* recommande au *Chevreau* de n'ouvrir la porte qu'à quiconque répéterait le mot d'ordre ; le *Loup* a entendu ce mot et le récite; le Chevreau regarde et demande que le visiteur montre patte blanche, s'il veut qu'on le reçoive. Alors le Loup part et le Chevreau reste tranquille, grâce à la précaution de la Mère. L'*Alouette* sauve aussi plusieurs fois ses *Petits,* parce qu'elle les avertit de ne pas bouger, et d'écouter ce que dirait le *Maître d'un champ;* c'est sur ces paroles qu'elle règle sa conduite et qu'elle pourvoit au salut de son nid. L'*Hirondelle* étend sa sollicitude sur tous les *Petits Oiseaux;* plusieurs seront punis pour s'être moqués de son expérience et de ses prophéties.

La préoccupation de la Mère pour les Petits est permanente et universelle; celle du Père semble accidentelle et bornée. Le *Laboureur,* avant de mourir, avertit ses *Enfants* qu'ils doivent conserver leur héritage, et qu'en piochant bien, ils trouveront un trésor caché dedans. Le *Vieillard*, sur le point de quitter la vie, prouve à ses *Enfants* que c'est de leur union que dépendra le bonheur comme la fortune de leur avenir. Un père laisse après lui trois filles, l'une buveuse, l'autre coquette, et la dernière avare parfaite;

il faudra la sagacité d'*Esope* pour expliquer le *Testament* équivoque qui fixait le sort de ces héritières.

IX

Tout chef de famille ou de maison doit avoir de bonne heure travaillé à l'Éducation de tout ce qui lui appartient. Voici l'effet de l'*Éducation* sur deux chiens de bonne race : l'un conserve et augmente son apanage et mérite par son adresse, son activité, ses victoires innombrables, d'être acclamé dans les forêts comme le premier César que la gent chienne ait eu; au contraire, son frère dégénère, comme les cadets, s'abaisse, se ravale, sert de Laridon dans les cuisines et ne fait souche qu'à des tourne-broches.

Plus ou moins d'instruction est nécessaire. Le *Chien qui quitte sa proie pour l'Ombre*, pense après se noyer. Les *Deux Chiens* qui veulent à toute force posséder l'*Ane Mort*, périssent en buvant l'eau qui les en sépare. L'*Ours* grille d'en finir avec la mouche qui trouble le sommeil de l'*Amateur des jardins;* il empoigne un pavé, le lance avec ardeur, et casse la tête de l'homme, en écrasant la mouche. L'*Ane* a l'espoir de surpasser le *Petit Chien* en caresses, et de devenir le favori de la maison; il chante le moins mal possible et étend la patte la plus usée, la plus douce sur la peau de son maître; son ambition lui vaut une volée de Martin-Bâton. L'*Homme* a l'imprudence d'écouter les moyens de défense de la *Couleuvre;* ce plaidoyer allait devenir dangereux, quand une justice sommaire arrêta le débat. Le *Villageois* a pitié d'un *Serpent* qu'il trouve sur la neige dans

un état voisin de la mort; il l'emporte, le réchauffe près de son foyer; mais cet animal ne revient à la vie que pour tenter de sauter sur son bienfaiteur, son sauveur, son père, qui n'échappa à une piqûre mortelle qu'en tranchant la tête du Serpent. Dans le *Berger et le Roi*, il est question d'un voyageur qui s'empresse de remplacer le fouet qu'il a perdu par un serpent qui n'était qu'engourdi; au premier mouvement, le serpent s'agite et recouvre la liberté en se débarrassant de son nouveau maître au moyen de son venin. Le *Dauphin* allait débarquer le *Singe* qu'il avait pris pour un homme; le Singe se vante de connaître Athènes et ses habitants, il prend le Pirée pour un homme; le Dauphin, revenu de son illusion, jette à l'eau le Singe, si fat, si ignorant. La *Tortue* voyageait vers l'Amérique ; *Deux Canards* la transportaient, grâce à un bâton passé dans son bec ; pour répondre aux compliments qui s'élevaient jusqu'à ce trône aérien, elle parle; immédiatement elle tombe en morceaux. Il en coûtera cher au *Loup* pour s'être laissé persuader que la lune montrée par le *Renard* au fond d'un puits est un fromage délicieux.

Au contraire, de *Deux Aventuriers* qui trouvent un *Talisman* dans leur voyage, c'est celui qui le lit et le comprend qui en tirera parti, car, en suivant la lettre et l'esprit de la prédiction, il continue sa route; de pèlerin pauvre et inconnu, il sera improvisé roi.

Tel est l'*Avantage de la Science*, qu'elle est un trésor permanent; le Financier perd sa fortune, mais le savoir augmente avec l'étude et le temps.

Les *Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter* apprennent que l'Éducation religieuse est la meilleure et s'adapte à toutes les conditions.

Pour que l'Éducation fructifie, il faut qu'elle tombe sur

un naturel heureux, car les différences sont infinies dans les genres, dans les espèces, dans les individus.

Le Singe avec le Léopard
Gagnoient de l'argent à la foire.
Ils affichoient chacun à part.
L'un d'eux disoit : Messieurs, mon mérite et ma gloire
Sont connus en bon lieu : le roi m'a voulu voir,
Et si je meurs, il veut avoir
Un manchon de ma peau, tant elle est bigarrée,
Pleine de taches, marquetée
Et vergetée, et mouchetée.
La bigarrure plaît : partant chacun le vit.
Mais ce fut bientôt fait ; bientôt chacun sortit.
Le Singe de sa part disoit : Venez, de grâce,
Venez, messieurs ; je fais cent tours de passe-passe.
Cette diversité dont on vous parle tant
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement :
Moi, je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur Gille,
Cousin et gendre de Bertrand,
Singe du pape en son vivant,
Tout fraîchement en cette ville
Arrive en trois bateaux, exprès pour vous parler,
Car il parle, on l'entend : il sait danser, baller,
Faire des tours de toute sorte,
Passer en des cerceaux : et le tout, pour six blancs ?
Non, messieurs, pour un sou : si vous n'êtes contens,
Nous rendrons à chacun son argent à la porte.
Le Singe avoit raison. Ce n'est pas sur l'habit
Que la diversité me plaît ; c'est dans l'esprit :
L'une fournit toujours des choses agréables,
L'autre, en moins d'un moment, lasse les regardans.

Le *Charlatan* a beau se vanter de posséder le secret de rendre disert un badaud, un manant, un rustre, un lourdaud, même un animal, et de faire d'un âne un orateur, personne ne le croit, quoiqu'il ne demande que dix ans

pour livrer toute cette éducation. Si l'*Ane portant des reliques* s'imagine qu'on l'adore, le premier venu lui arrache vite ses illusions.

L'homme veut pénétrer les mystères des causes; son orgueil reçoit échecs sur échecs : ainsi, poussé par le *Renard*, le *Loup* s'avance hardiment pour lire un nom sur la semelle du *Cheval;* celui-ci lui dessert un coup de pied, lui casse quatre dents, et le laisse sanglant et gâté. L'*Astrologue se laisse tomber dans un puits*, en cherchant dans les astres ce qui ne le regarde point. Le bon sens du peuple traite de folie les travaux et les spéculations de l'esprit, les systèmes et les contradictions de la philosophie, qui ne tournent ni à l'utilité ni à l'agrément de la société. De là les *Abdéritains* priant Hippocrate de visiter et de soigner *Démocrite*, qui connaît l'univers et ne se connaît pas lui-même, ignorant ainsi la première chose que l'on doive étudier.

Il en coûte cher d'exercer des métiers qu'on ne connaît pas. Le *Loup* se vante, en bon écolier d'Hippocrate, de deviner et de guérir toutes sortes de maux; le *Cheval* le prend au mot et se plaint d'un aposthume sous le pied; le Loup approche, aussitôt le Cheval lui lâche une ruade qui lui met en marmelade les mandibules et les dents. Le *Philosophe scythe* hante un jardinier grec qui taillait les arbres avec art et utilité; il n'en comprend pas les raisons; revenu chez lui, il prend la serpe et coupe les branches à tort et à travers, sans observer temps ni saison, au point que tous ses arbres languirent et tombèrent.

Quelque teinture des sciences fait d'un esprit lourd un pédant ennuyeux. L'*Enfant* tombe dans l'eau en badinant sur le bord de la Seine; le *Maître d'école* passe; au lieu de voler au secours immédiatement, il fait un sermon à trois

points, et ne sauve l'imprudent que lorsqu'il n'a plus rien à lui dire. Le *Maître d'un Jardin* surprend l'*Écolier* qui, depuis longtemps, lui dérobait fleurs et fruits, et gâtait tous ses arbres; il porte plainte au maître de la classe. Le *Pédant* amena sur les lieux tout ce qu'il avait d'élèves, pour faire en leur présence un châtiment exemplaire. Il entreprit une harangue bourrée de Virgile et de Cicéron; ce discours donna le temps à la bande d'abîmer tout le jardin.

Le *Geai paré des plumes du Paon* devient la risée des geais et des paons. Les mots dont le génie fait autant de plumes de paon n'entrent dans l'esprit de celui qui prétend forcer la nature, que pour le rendre la pire espèce de sots. L'esprit naturel profite de tout. Voilà le *Fou qui vend la Sagesse;* il trouve amateurs, quoiqu'il ne trafique que d'un fil de deux brasses, accompagné d'un soufflet; les uns se fâchent, les autres rient; un sage comprend l'énigme. *Un Fou et un Sage* se rencontrent; le Fou jette des pierres au Sage; celui-ci s'en débarrasse en lui offrant poliment un écu. Alors le Fou laisse le Sage s'esquiver, et recommence son train, croyant que chaque passant en fera autant; mais il ne tarda pas à être arrêté, échiné, assommé.

Ceux qui ont le goût difficile sont souvent injustes. Ceux qui ont du tact se trompent rarement. Devant le *Buste,* effort de la Sculpture, le *Renard* s'écrie: *Belle tête, mais de cervelle point.* D'un mot le Renard sépare le faiseur de l'écrivain, le praticien de l'artiste, l'imitateur du créateur en toutes choses. Pour arriver à l'expression à travers les règles, il faut s'identifier avec son sujet, comme l'insinue le Lion à ceux qui admirent une peinture représentant le *Lion abattu par l'Homme.* On s'élève jusqu'à l'idéal, si l'on choisit de grands sujets, et surtout si on aborde les mystères du culte. Le *Statuaire* exposa la *Statue de Jupiter;* le

vulgaire jugea qu'il n'y manquait que la parole; l'ouvrier méconnut son ouvrage, et frémit comme s'il eût été en face de Jupiter lui-même.

X

L'expérience est la meilleure des écoles. Il ne faut pas trop se fier aux apparences. Le *Souriceau* s'effraye des cris et de la pétulance du *Cochet*, qui ne lui fera jamais de mal, et il est tenté de se jeter fraternellement dans les bras du *Chat*, qui est son ennemi de naissance. Il ne faut pas non plus tenir trop compte des remarques du vulgaire. Le *Meunier et son Fils* portent eux-mêmes, comme un lustre, l'*Ane* qu'ils avaient à vendre; les passants rient de ce convoi; le Meunier détache son Ane, et le fait monter par son Fils; de nouveaux passants rient encore; le Meunier dit à son Fils de descendre, et prend sa place; nouveaux passants, nouveaux éclats de rire; alors le Père invite son Fils à se tenir en croupe derrière lui; encore des passants, encore des risées. Enfin le Père et le Fils descendent et laissent l'Ane aller tranquillement. Cette quatrième méthode ne trouva pas grâce devant d'autres passants. Pour le coup, le Meunier se détermina à ne s'en référer qu'à son libre arbitre.

D'abord, jamais de présomption. L'*Aigle* qui a perdu deux couvées, croit s'assurer contre le danger en déposant ses derniers œufs sur les genoux de Jupiter; l'*Escarbot* y laisse tomber une crotte; alors Jupiter se remue, et les œufs dégringolent avec la crotte. Le *Chasseur* demande par quel chemin il ira le plus vite venger le chien qu'il

soupçonnait enseveli dans le corps d'un lion; le *Lion* paraît subitement, et le fanfaron s'adresse à Jupiter pour avoir quelque asile. Les *Deux Compagnons* vendent à bon prix la peau de l'*Ours* encore vivant; il fallait le livrer, ils se mettent donc joyeusement en route; mais dès qu'ils aperçoivent l'Ours, l'un grimpe au faîte d'un arbre et l'autre fait le mort; l'Ours se retire sain et sauf, et les Deux Compagnons sont heureux de cette retraite. Le *Berger* obtient de son *Troupeau* le serment de ne plus s'écarter, et de se masser pour désespérer le *Loup*; chefs, multitude, agneaux, tout jure d'étouffer l'exterminateur du bon Robin Mouton; peu après, le Loup survient, et tout s'enfuit. Dans le *Conseil tenu par les Rats*, il fut décidé à l'unanimité des voix qu'il fallait attacher le grelot autour du cou du fameux Chat Rodilardus, afin que ce bruit de grelot avertît de son approche; chacun s'excusa, dès qu'il fut question d'exécuter la loi, de sorte qu'on se quitta sans rien tenter. A l'instigation d'une souris, *Ligue des Rats* pour mettre en morceaux l'illustre Raminagrobis, le plus diable des chats; équipage et fromage, on emploie tout pour la campagne; on est assez nombreux pour cerner l'ennemi et l'attaquer de tous les points cardinaux; il a le temps de saisir la souris, on croit la lui arracher; le Chat gronde et s'avance avec intrépidité; il n'en fallut pas davantage pour que les Rats battissent en retraite au pas accéléré. Le *Cheval s'étant voulu venger du Cerf* ne réussit qu'en recourant à l'adresse de l'homme; mais l'homme jugea à propos de confisquer le Cheval comme le Cerf. La *Grenouille* remarque le *Rat* qui étalait son embonpoint sur les bords du marais; elle l'attire par la promesse des merveilles d'un voyage qui sera suivi d'un festin; mais contre le droit des gens et la foi jurée, elle essaye de le plonger au fond de l'eau afin de s'en

régaler, lorsqu'un Milan, spectateur du débat, ravit la Grenouille et le Rat, et se ménage à souper chair et poisson. La *Perdrix* se raille du *Lièvre* voisin, qui va expirer, malgré sa légèreté de jambes, sous la dent d'un chien excellent, lorsqu'un Vautour la piétine sous ses serres cruelles. Le *Chêne* défie l'ouragan; un coup de vent le brise, l'abat, et ménage le *Roseau*, qui plie et ne rompt pas. Le *Renard* a si rarement échoué, et si souvent triomphé de tous les obstacles, qu'en causant avec le *Chat* il se donne des airs d'infaillible; le Chat écoute avec plaisir, mais doute; une meute accourt, le Chat se fortifie sur les branches d'un arbre, et le Renard n'aura pour Platon et Xénophon que les deux chiens qui l'ont étranglé, sans façon, du premier bond.

XI

Dans les contestations et les procès, il ne faut pas trop présumer de l'impartialité, des lumières d'un tiers. Les deux *Plaideurs* revendiquent l'usufruit de l'*Huître;* l'un allègue qu'il l'a vue le premier, et l'autre soutient qu'il l'a sentie avant de l'avoir vue; arrive Perrin Dandin, qui est prié de décider la question; il avale l'Huître et la gruge, puis remet une écaille à chacune des parties. Le *Loup plaidant contre le Renard par-devant le Singe* présente des débats d'audace et de ruse à la hauteur de la perspicacité du juge: le Singe connaissant la malice du demandeur et du défendeur, condamne celui-là comme calomniateur, parce qu'on ne l'avait pas volé, et celui-ci comme menteur pour avoir nié d'avoir volé ce qu'il avait réellement pris.

La *Belette* s'empare du palais du *Petit Lapin* qui s'était absenté; à son retour, le Lapin exige que la Belette évacue les lieux; il fonde son dire sur le droit de propriété, car il tenait sa maison du chef de son père Simon, fils et successeur de Pierre ; la Belette conteste ces titres, s'en moque et s'appuie, comme sur un roc, sur le privilège de l'occupation; on s'entend enfin pour s'en rapporter au jugement de Raminagrobis, expert sur tous les cas; il feint d'être sourd, et engage les deux contendants à s'approcher près de lui, les arrête, puis les tue, puis les croque l'un et l'autre. Pour n'avoir pas voulu conserver l'union que le *Père* leur avait recommandée, les *Enfants* perdirent tous leurs biens, car ne pouvant obtenir l'égalité des partages, ils furent obligés de se mettre à la merci des gens d'affaires et des hommes de loi qui vivent des chicanes. Les trois filles dont l'avenir était assuré par un *Testament*, auraient eu la même infortune, si *Esope*, plus clairvoyant que tous les avocats, n'avait pas trouvé le sens de la lettre, ni conseillé de laisser à chacune des sœurs le lot qui lui agréait le moins, pour l'empêcher de le dissiper. En tout doute, un arbitre compétent n'est pas introuvable. Les *Frelons et les Mouches à miel* réclamaient quelques rayons de miel; une Guêpe est appelée à examiner la cause; les témoins comparaissent et font des dépositions contradictoires; grand embarras pour la justice; une Abeille avance qu'il faut mettre au travail les deux adversaires; les Frelons refusant le défi, la Guêpe sut à qui adjuger le miel. Le *Juge Arbitre* s'imagina qu'il parviendrait à abréger les procès, à supprimer les frais, en jugeant les différends sans récompense; personne ne lui sut gré de son dévouement, chacun suspecta son impartialité, de sorte qu'il renonça à fixer la *Discorde* vagabonde.

fermer sa porte ; alors il n'y aura pas de *Belette* qui conteste le droit de propriété. Si on laisse un enfant tout seul, il est important de lui défendre d'ouvrir à qui que ce soit, précaution qui garantit le *Chevreau* de l'espionnage du *Loup*. La maison n'a pas besoin d'être spacieuse ; elle sera assez grande pour le nécessaire, si elle est bâtie pour sa destination, sur le modèle de la construction de *Socrate*.

Le propriétaire ne doit pas se laisser mener par son entourage. La *Queue du Serpent* se plaignit de sa destinée et voulut faire l'office de la *Tête;* la Tête se soumit et consentit à servir de suivante; la Queue se mit en marche; mais comme elle ne voyait pas clair, elle se meurtrit contre un arbre, contre un marbre, contre tout ce qu'elle rencontra; Tête et Queue eurent la fin la plus prompte et la plus imprévue. Le propriétaire est perdu si l'*Œil du Maître* ne surveille pas tout. L'*Ane* s'est plaint de tous ses *Maîtres;* quand il a affaire au *Vieillard* qui le ménage et le jette dans les délices d'un pré, il refuse de lui obéir et l'abandonne sans regret ni pitié dans le péril. Les domestiques se croient toujours surchargés d'ouvrage ; quand le *Maître* va visiter son étable, il s'aperçoit que la litière est trop vieille, que les râteliers manquent d'herbes, que les araignées abondent; il découvre enfin un Cerf dont aucun valet n'avait soupçonné la présence. Sa ronde faite, il se couche, mais il néglige de fermer toutes les portes; le *Renard* guettait cette occasion; il se faufile dans le poulailler, étrangle et emporte tout ce qui lui tombe sous la patte. Les *Deux Servantes* sont indignées de l'exploitation de la *Vieille;* elles ne se gênent pas pour étouffer le Coq qui sert de réveille-matin à toute la maison. Une servante quitte la chambre où elle laisse près du foyer le *Singe* et

le *Chat*, sans penser aux marrons qui commencent à rôtir; le Singe Bertrand et le Chat Raton se dépêchent de retirer les fruits du feu et de les croquer ; il ne restait plus guère de marrons, quand la servante oublieuse reparut.

Le maître doit avoir un domestique peu nombreux. On voit dans l'*Alouette et ses Petits* que c'est présomption de compter sur les amis, sur les parents pour un coup de main; il faut utiliser les fils de la maison. Pour les semailles et les moissons, il est bon d'apprécier les predictions de l'*Hirondelle* aux *Petits Oiseaux*, et d'observer les migrations des oiseaux passagers. Quant aux ponts et chaussées, les castors peuvent servir de modèle à n'importe quel ingénieur. Si l'année est bonne, il est sage de prévoir l'avenir et d'imiter les magasins de la *Fourmi*, qui sont autant de greniers d'abondance contre l'époque de la stérilité et de la disette.

La chasse doit entrer dans les profits de la propriété. Mais point de vœu téméraire à ce sujet ; le *Pâtre, le Chasseur,* ont changé de résolution, en face du Lion qu'ils avaient juré d'exterminer; quand les *Deux Compagnons* aperçurent sur ses pieds l'*Ours* qu'ils avaient vendu d'avance et qu'ils s'étaient engagés à livrer mort, ils comprirent la difficulté de faire honneur à leur marché. On pourra avoir une chasse superbe, si on recourt à quelque piège du genre de celui qui fut imaginé par le *Lion et l'Ane chassant*. Si le *Chat-Huant* a inventé un parc de *Souris* pour son usage, il n'est pas difficile d'établir à proximité de la ferme un endroit réservé et clos où l'on gardera les jeunes bêtes pour les élever et les abattre dans l'occasion. Plus le *Chasseur* a réussi, plus il est sage de se modérer ; un Chasseur a tué un daim, un faon de biche ; il s'imagine avoir expédié un sanglier qui gît par terre, et il

couche en joue une perdrix ; voilà que le sanglier se débat, s'agite, s'avance sur lui, le découd et l'entraîne avec lui dans sa chute suprême.

La pêche est au moins aussi productive que la chasse, mais moins périlleuse. Le *Berger qui joue de la flûte* ne tarde pas à reconnaître son imprudence pour séduire les *Poissons;* un long rets suffit pour une bonne prise. Il ne faut pas être difficile comme le *Héron,* qui, laissant passer tanches et goujons, ne retira aucun poisson ; ni impitoyable comme le *Pêcheur*, qui refusa un sursis au *Petit Poisson*. Pour peu qu'on puisse conserver d'eau dans un trou, il sera prudent d'imiter le *Cormoran*, qui se fit si habilement un vivier plein de *Poissons*.

Sur le point de mourir, le *Laboureur* réunit ses *Enfants*.

Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parens :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver : vous en viendrez à bout.
Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'août :
Creusez, fouillez, bêchez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.
Le père mort, les fils vous retournent le champ,
Deçà, delà, partout, si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.

Voilà le véritable trésor, le trésor que recèle chaque motte de terre, et que la main du travail trouvera toujours. L'agriculture est la fortune de toute famille, comme la nourrice de l'État. Même le *Pot au lait* est une source de fortune pour la *Laitière;* ses calculs sont d'une justesse surprenante, confirmée par le succès de toutes les Crèmeries des villes.

L'horticulture est un heureux mélange de l'utile et de l'agréable, comme le prouvent le *Maître d'un jardin,* le *Jardinier et son Seigneur,* l'*Amateur des jardins.* Le *Vieillard* octogénaire ne craint point de planter, malgré les représentations de *Trois Jeunes Hommes;* il jouira de ses plantations, et il aura la satisfaction d'avoir amélioré son domaine. Le *Philosophe scythe* a vu un jardinier grec se servir de la serpe dans sa propriété; revenu dans son pays, il veut se mêler de tailler, mais, comme il n'entend rien à un métier dont il ne connaît ni la théorie ni la pratique, il abîme tous ses arbres et les perd bientôt. C'est une leçon pour ceux qui s'imaginent que les travaux de la campagne n'exigent aucun apprentissage : voilà pourquoi les habiles s'y enrichissent, tandis que les ignorants s'y ruinent, pour ne pas payer la main-d'œuvre des gens de l'art.

L'élève du bétail est d'un excellent rapport, suivant la vigilance et la capacité du pasteur. On voit passer successivement le *Berger et le Roi,* le *Berger et son Troupeau,* le *Berger qui joue de la Flûte,* le *Pâtre et le Lion,* le *Berger et la Mer,* puis les *Bergers et le Loup.* Aucun des cinq Bergers ne se plaint de son sort; si l'un d'eux a du chagrin, c'est de n'être pas aimé d'Annette, comme il le désire. Les *Bergers* sont si heureux de manger ensemble, pour rôt, un agneau cuit en broche, que le *Loup* leur porte envie; c'est peut-être en ce moment-là qu'il a songé à devenir Berger. Un seul *Pâtre* s'expatrie, mais pour suivre le *Marchand,* le *Gentilhomme et le Fils de roi.*

Si la vie pastorale ne mène pas toujours rapidement à une fortune solide, du moins elle assure l'aisance de chaque jour. Chasse, pêche, basse-cour, étable, jardin, fournissent de quoi satisfaire l'appétit et même le goût.

Partout l'on voit table garnie, rien n'y manque. Le *Jardinier* invite et reçoit son *Seigneur* sans se ruiner. Les *Bergers* eux-mêmes ont un repas champêtre qu'envierait un citadin.

La vie pastorale est favorable à l'expansion des sentiments. Le *Berger* regrette son cher Robin Mouton et le pleure amèrement. L'*Homme* a pour la *Couleuvre* une compassion qui peut lui coûter la vie. L'amour du *Berger* pour la bergère Annette est assez véhément; on pourrait gager qu'ils se marieront.

La vie pastorale exerce toutes les facultés. Le *Paysan du Danube* fait oublier tous les orateurs du Sénat. Le *Berger* devenu Juge souverain n'est pas embarrassé, prêt à descendre comme à rester. Le *Berger* profite du voisinage de la *Mer* pour augmenter ses économies; il échoue, mais il se refait une nouvelle fortune avec un troupeau. Le *Pâtre* qui a fait naufrage, est le premier à aviser au moyen d'arracher à l'indigence ses compagnons de voyage. Le traficant qui a été si ingrat et si injuste envers la Fortune, n'essaie pas de se relever, et se décourage. Tous les coureurs de fortune ont vécu dans la honte et le désespoir. Les Thésauriseurs qui ont perdu leur trésor, se suicident ou demeurent inconsolables.

La vie pastorale élève continuellement l'esprit au-dessus des intérêts matériels, car l'homme y apprécie mieux les bienfaits de la nature, et sent plus souvent son impuissance contre les éléments. L'*Impie* devant l'*Oracle*, l'*Homme à l'Idole de bois*, et le *Passager* de *Jupiter* sont des exceptions. Dans les villes, au moindre accident, on vole chez les *Devineresses;* dans le doute, on consulte l'*Astrologue*, on demande un *Horoscope;* on jure contre le vent, contre la pluie; il n'y a pas un degré de chaleur du soleil qui ne

compte un mécontent ; on a beau augmenter un trésor dont on ne fait rien, jamais l'Avare ne se croit riche. Un voyageur est fouetté par *Phébus,* puis inondé par *Borée,* il souffre et se résigne. Le *Charretier embourbé,* le *Bûcheron qui a perdu sa cognée,* le *Bûcheron* qui a perdu le bois de sa cognée, le *Pâtre et le Chasseur* qui sont face à face du *Lion,* le *Métayer* qui se ruine malgré le pouvoir qui lui est donné sur les saisons, se hâtent d'invoquer quelque secours supérieur. La chute d'un *Gland* suffit pour faire comprendre au villageois Garo la sagesse et la bonté de la Providence. Le bénéficiaire des *Souhaits* est accablé d'or pour ses coffres, de blé pour ses greniers, de vin pour ses caves ; dans le sein de l'Abondance, c'est le seul exemple d'un homme qui soit chagriné d'avoir trop reçu, et qui désire revenir à la Médiocrité, de même que le *Berger* aspire à quitter la cour pour retourner conduire son troupeau.

C'est donc à la campagne qu'on trouve le plus de gens heureux ou du moins satisfaits. Dans le *Songe d'un habitant du Mogol,* se trouve exprimé le désir qu'on éprouve si souvent dans la vie du monde, d'aller se rafraîchir et se reposer à la campagne. La dernière *Fable* montre le *Juge arbitre, l'Hospitalier et le Solitaire,* qui se retirent à la campagne pour mieux se préparer à la mort.

XXI

L'état sanitaire est la conséquence de la vie heureuse et active. Les plaintes de maladie sont moins nombreuses à la campagne que dans les villes. La *Montagne qui accouche d'une Souris,* après avoir jeté les hauts cris, dut être un

sujet de dérision pour ceux qui la connurent. Le pauvre homme dont la *Goutte* s'empara, ne changea rien à son régime, et il continua ses exercices ordinaires; ce mouvement chassa la Goutte; elle alla se poster chez un riche qui la soigna si bien, qu'elle ne le quitta plus. Le *Renard* étant torturé par des *Mouches*, le *Hérisson* offrit de les enfiler par centaines avec ses dards; le Renard refusa ce soulagement, dans la crainte que les mouches qui commençaient à se rassasier ne fussent remplacées par un essaim d'autres mouches affamées qui augmenteraient le mal. Le *Loup*, sur le point d'être étranglé par l'os qu'il avait avalé, pria la *Cigogne* de l'extirper; elle le fit et demanda son salaire; le Loup lui répondit que c'était un assez grand honneur pour elle d'avoir sauvé le malade sans avoir été la victime de sa guérison. L'*Hospitalier* consacra ses derniers jours à soigner gratuitement les malades; aucun ne lui en sut gré; tous l'accusaient de quelque préférence. Le *Cerf malade* reçut plus de gardes-malades qu'il n'en souhaitait; ils s'installèrent chez lui, et le grugèrent si bien, qu'il se vit réduit un jour à jeûner et à mourir de faim. Le *Lion* agonisant fut assommé par ses derniers courtisans. Après le décès, les *Médecins* qui n'ont su s'accorder ni sur la maladie ni sur le traitement, persistent dans leur opinion; le docteur *Tant-Mieux* jure qu'il avait raison, et le docteur *Tant-Pis* répond qu'il n'avait pas tort. Vienne la *Peste* sur les *Animaux*, tout le monde reconnaîtra l'insuffisance de l'art, et confessera qu'il n'appartient qu'au ciel d'arrêter le fléau.

La longévité est assez commune : il y a la *Vieille* plus infatigable que les *Deux Servantes*, puis le *Vieillard* trop bon pour l'*Ane*, puis le *Vieillard* qui a trois fils, et surtout ce *Vieillard* qui, malgré ses quatre-vingts ans, est occupé de

plantations; *Trois Jeunes Hommes* se moquent de lui ; l'un se noie, l'autre périt d'un accident sous les armes, et le troisième tombe d'un arbre et meurt de sa chute. Pour prolonger ses jours, le *Lion* fait appel à la science et à l'expérience ; médecins et donneurs de recettes accourent ; c'est le Renard qui trouve le remède le plus facile contre la vieillesse. Des chagrins d'amour abrégent la vie de *Daphnis;* l'homme qui a échappé au *Torrent* est englouti dans la *Rivière ;* le *Chasseur* ne se relève pas du dernier coup de boutoir que lui porte le Sanglier qu'il a abattu ; le *Curé* est frappé mortellement au moment où il calcule le casuel que lui vaudra le grand enterrement qu'il fait.

L'amour de la vie se trouve même dans les classes les plus malheureuses. Le *Malheureux* et le *Bûcheron* appellent la *Mort* à leur secours ; quand elle arrive elle est fort étonnée de les trouver peu disposés à la suivre sur-le-champ. Peu d'hommes la préviennent. Un homme a perdu sa fortune et va se pendre ; le clou qu'il plante fait tomber un trésor ; le misanthrope profite de la surprise et s'esquive ; quand le propriétaire rentre pour revoir son trésor, ne le trouvant plus, il se pend. Le sentiment de la fin arrache des larmes au *Cerf* qui périt dans la *Vigne.* Les Animaux eux-mêmes ont le pressentiment de la mort, comme l'atteste le *Cochon* qui pousse des cris affreux à côté de la *Chèvre* et du *Mouton* qui n'ont pas l'instinct de leur destinée. Plus on avance en âge, moins on pense au moment inévitable. Quand la *Mort* s'avise de venir chercher le *Mourant* qui a plus de cent ans, il se plaint de cette invasion imprévue, et il demande un sursis par la raison qu'il n'a pas encore rédigé de testament, qu'il a une aile à ajouter à son logis, et qu'il lui reste à pourvoir un arrière-neveu.

La prévision de la mort n'empêche pas de la voir arriver

les distances et devine toutes les variations des éléments. Les qualités varient avec les espèces, avec les individus ; le besoin, le danger, l'expérience les développent ; même le changement de climat les modifie ; le regard et la voix de l'Homme les poussent à une perfection relative. Il est téméraire de fixer les progrès que les espèces et les individus ne peuvent point dépasser. Quiconque entreprend l'étude d'une espèce, même d'un individu, reste étonné de toutes les ressources qu'il découvre. La faculté qui éclaire l'Animal sur toutes les nécessités de la conservation et de la reproduction, et le conduit sûrement vers la subsistance qui lui convient et vers l'asile qui lui est opportun, c'est l'Instinct, pouvoir illimité et irresponsable sur la nature.

Cet Instinct des Animaux a inspiré des pages admirables à tous les écrivains. Dans l'antiquité, on vit Diogène le Cynique confesser que l'Animal n'est qu'une machine ; son opinion fut rajeunie par un médecin espagnol, Gomesius Pereira, qui ne trouva aucun sectateur, comme le remarque Bossuet dans son traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*. Il est possible que Descartes n'ait jamais lu Pline ; il se vante d'avoir beaucoup médité la Bible, mais il a fermé les yeux sur les vérités qui le condamnaient. On constate qu'à Amsterdam il allait tous les jours, dans l'intérêt de ses travaux anatomiques, voir tuer des animaux chez les bouchers qui le servaient. Il a plus réfléchi sur la nature morte qu'observé la nature vivante. Il remarque de l'inégalité entre les animaux d'une même espèce aussi bien qu'entre les hommes, et il conclut que les uns sont plus aisés à dresser que les autres. Dans ses écrits et ses lettres, il a posé en principe que l'Animal n'est qu'une machine à ressorts comme une horloge. Pascal adopta cette idée de Descartes que les bêtes ne sont

que des automates. A Port-Royal, l'erreur fit école. Voici ce qu'on lit dans les *Mémoires* de Fontaine : « Il n'y avait guère de solitaire qui ne parlât d'*automate*. On ne se faisait plus une affaire de battre un chien. On lui donnait fort indifféremment des coups de bâton, et on se moquait de ceux qui plaignaient ces bêtes comme si elles eussent senti de la douleur. On disait que c'étaient des horloges; que les cris qu'elles faisaient quand on les frappait n'étaient que le bruit d'un petit ressort qui avait été remué, mais que tout cela était sans sentiment. On clouait sur des ais de pauvres animaux, par les quatre pattes, pour les ouvrir tout en vie, et voir la circulation du sang; ce qui était une grande matière d'entretien. M. Arnauld était entré dans le système de M. Descartes sur les bêtes, soutenant que ce n'étaient que des horloges et que, quand elles criaient, ce n'était qu'une roue d'horloge qui faisait du bruit. » De là cette lettre de Leibnitz à Arnauld : « Il vous sera difficile d'arracher au genre humain cette opinion, reçue toujours et partout et catholique s'il en fut jamais, que les bêtes ont du sentiment. »

Malebranche se fatiguait à battre sans miséricorde sa chienne, persuadé qu'elle ne sentait pas la douleur. Il refusait aux bêtes le sentiment du plaisir et de la souffrance. Il oubliait ce qu'il lisait, chaque fois qu'il disait la messe. Il a recherché ce que pensait saint Augustin sur l'âme des bêtes, mais il n'y a vu qu'un préjugé du temps.

Le temps et l'expérience n'ont pas suffi à Buffon pour l'éclairer sur les erreurs de Descartes et de tous ses disciples. Aussi, en 1755, l'abbé de Condillac a-t-il publié un *Traité des Animaux* pour ramener à la raison les lecteurs de Descartes et de Buffon.

La Fontaine a donc eu raison de venger les Animaux

qu'il a connus parfaitement, sauf l'Ane qu'il a un peu calomnié. Il a éloquemment fait l'apologie des merveilles de l'Instinct, dans les *Deux Rats, le Renard et l'Œuf;* il n'est pas éloigné de le prendre pour une sorte de raison; plus tard, il est revenu sur le même sujet, dans les *Souris et le Chat-Huant;* il maintient son mot de raisonnement. Cela le conduit à parler de la Foi.

Descartes, qui n'a vu qu'une machine dans l'Animal, devait se tromper en prenant l'Homme pour la Raison. Les anciens ont fait si peu de cas de cette Raison que, selon la remarque de Fronton à Marc-Aurèle, ils ne lui ont jamais élevé le moindre monument. Quand les Conventionnels voulurent inaugurer le culte de la Raison, ils ne purent mettre sur l'autel de Notre-Dame de Paris que l'une des femmes les plus stupides. Descartes s'est dit : « *Je pense, donc je suis.* » Pour raisonner ainsi, c'est qu'il croyait infailliblement à son existence. La Raison n'est que la conséquence ou la servante de la Foi.

L'Homme est Foi, et toute sa vie n'est qu'un acte continu de foi. C'est ce qui explique pourquoi il est si facile de le tromper. C'est aussi parce qu'il est naturellement et essentiellement foi que l'Homme apprend si promptement, et qu'il n'oublie jamais les vérités religieuses; elles l'élèvent et le consolent, s'il les aime et les suit; mais elles lui ôtent le sommeil et la tranquillité, s'il les repousse, s'il lutte avec elles, parce qu'elles le condamnent.

L'Homme croit qu'il est, qu'une chose est ou n'est pas, est vraie ou fausse, est bonne ou mauvaise, certaine ou probable. Comme il ne peut pas croire qu'il n'est pas, il croit à la parole, il croit aussi aux sens. S'il parle, il croit qu'on l'écoute; s'il entend, il croit qu'on lui parle. Le moindre mouvement qu'il se permet atteste qu'il croit

aux sens. S'il a faim et soif, il croit aux aliments et aux boissons. S'il souffre, il croit à la douleur. A chaque changement de température, il croit aux éléments. S'il est propriétaire, il croit à l'influence des saisons sur la terre et sur les arbres. S'il se livre au commerce, il croit qu'il gagnera. S'il est médecin, il croit aux symptômes des maladies et à la vertu des remèdes. S'il passe un marché ou un contrat, il croit à la parole et à la signature des contractants, à la quantité, à la qualité et à la valeur de l'objet du trafic. S'il cultive les Arts ou les Lettres, il croit à la louange qu'on lui donne, et il croit aussi que la critique est injuste. Celui qui se pose en incrédule croit qu'on le lira ou qu'on l'entendra, et qu'on le croira. Le scepticisme absolu serait réduit à se suicider; encore serait-ce un acte de foi, car le suicidé croit à la mort et au moyen qu'il emploie pour se la procurer. On a beau en appeler à la Raison, chaque parole et chaque accident sont le fruit de la Foi.

Comme l'Homme croit qu'il est, il croira toujours qu'il est impossible qu'il n'existe pas un Être des Êtres, Créateur de tout ce qui lui tombe sous les sens. Aussi, à bout d'objections et d'arguments, Spinosa a-t-il fini par confesser qu'il est impossible de prouver que Dieu n'existe pas. Voltaire convenait aussi que si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. La Foi en Dieu engendre la certitude de l'immortalité.

Ainsi les merveilles de l'Instinct donnent une idée de la Raison, et la Raison prouve la Foi.

Le jour où le Fabuliste a quitté ses études de la Nature qui l'avaient absorbé et préservé du danger des hérésies dont la plupart de ses contemporains ont été les fauteurs, il a écouté la Foi. Il s'est agenouillé et s'est relevé chré-

tien. Il avait toujours été simple et insouciant, travaillant comme les abeilles, sans conscience de la perfection du miel qu'il faisait. Sa conversion fut sincère, sa mort édifiante. Quand on l'ensevelit, on trouva un cilice autour de ses reins.

Est-ce à dire que la Foi fut complètement étrangère à la perfection de l'Épopée qu'il fit sans le savoir, et dont Molière seul devina l'avenir ?

CHAPITRE CINQUIÈME

SPLENDEURS DES REFLETS BIBLIQUES

I

Bacon, Shakspeare, Byron et même Walter Scott ont eu l'imagination biblique : de là l'énergie, l'originalité, la variété, la beauté de leur style figuré. Lamartine est né avec un cœur tout davidique ; ses *Méditations* et ses *Harmonies* sont les seules poésies qui se rapprochent de l'effusion des *Psaumes;* s'il avait vécu au moyen âge, il aurait pu composer des hymnes pour toutes les fêtes de l'Église romaine. Malgré la souplesse et l'universalité de son génie, La Fontaine n'a que l'imagination classique de ses contemporains ; il suffit d'avoir fait ses classes pour posséder la même corne d'abondance d'images ; aussi la seule excentricité qu'il se soit permise est d'avoir dit du *Métayer* de Jupiter qu'il *vente, pleut.* Soit réminiscence de son éducation religieuse, soit inclination de génie, il est doué d'un esprit tout biblique ; c'est l'esprit le plus biblique et même le seul esprit biblique qu'ait produit la France.

Le Fabuliste a toujours le ton biblique, quoique la Fable autorise les mêmes licences que la Comédie.

L'Orient est le pays des cérémonies; c'était un usage chez les Hébreux de se prosterner sept fois, soit pour adorer Dieu, soit pour vénérer les hommes; Jacob aborde ainsi Ésaü, et Joseph reçoit, en Égypte, les mêmes égards de ses frères. L'Église romaine a conservé l'usage des génuflexions et des salutations pendant les offices; la plupart des Cours lui ont emprunté leur étiquette : Mme D'Aulnoy remarque qu'en Espagne presque tout se présentait à genoux ; Élisabeth d'Angleterre était servie de cette façon. Le Fabuliste ne pouvait pas multiplier les génuflexions ; il a eu soin de les remplacer par toutes les formules de civilité, toutes les distinctions de société, toutes les marques d'amitié. Il évite habituellement le tutoiement. Dans l'Inde, suivant Victor Jacquemont, c'est une coutume de dire *nous* en parlant de *soi;* nos paysans se permettent assez souvent d'unir le singulier au pluriel et de dire : *j'avons dit, j'avons fait;* s'ils parlent à une personne qui leur soit supérieure par la fortune, le rang, l'âge, l'éducation, ils ne manquent pas de s'excuser avec un *sauf votre respect,* toutes les fois que la conversation amène un peu plus de liberté. Chaque *Fable* rappelle toutes les convenances désirables de style.

En Orient, le respect pour les hommes s'étend jusqu'aux animaux; il est défendu de maltraiter les bêtes de somme; on laisse les chiens libres d'errer où ils veulent dans les villes les plus populeuses; au Japon, c'est un crime capital que de tuer un chien. On se fait un scrupule de mettre les oiseaux en cage; il y a des hommes qui achètent des oiseaux captifs, afin de les rendre à l'indépendance. Les gens riches fondent des hospices pour les chiens, les chats et les autres animaux, comme, dans les pays chrétiens, on établit des Asiles pour la vieillesse et les maladies.

On cite des mosquées et des pagodes sur le faîte desquelles on a l'habitude de jeter, tous les jours, des graines pour les oiseaux ; à Péking, des voyageurs ont trouvé des idolâtres qui ont soin de placer dans leurs cours des perches auxquelles sont attachées des planches garnies des grains qu'aiment le plus les oiseaux. Les Lamas ne tuent ni quadrupède ni oiseau ; ils se détournent de leur chemin pour ne pas écraser un insecte, et ils croiraient commettre un meurtre s'ils tuaient la vermine qui les dévore.

Fénelon a rempli d'un nombre infini d'oiseaux tous les bocages des Champs-Élysées que parcourt son *Télémaque*. Dans son *Énéide*, Virgile a soin de placer aux Champs-Élysées les coursiers favoris des guerriers. On voit, dans ses *Propos de Table*, que Luther croyait fermement à un royaume céleste pour différentes bêtes, et notamment pour les chiens, qu'il espérait revoir avec une tête d'or, un collier de diamants et une perle au bout de chaque poil. Dans son poème des *Jardins*, Delille avait blâmé les monuments consacrés à la mémoire des chiens. Éclairé par l'histoire des chiens restés fidèles à leurs maîtres, non seulement il a pulvérisé les idées cartésiennes adoptées par Buffon, mais il a fini par applaudir de bon cœur à l'espoir de Leibnitz, qui ne trouvait pas de raison pour refuser l'immortalité aux Animaux. Dans *Jocelyn*, Lamartine paraît incliner vers cette croyance, croyance de cœur plus que de raison. Chateaubriand n'a vu qu'avec indignation, à Sans-Souci, le tombeau que Frédéric le Grand consacra à son cheval *César* et à ses levrettes *Diane*, *Amourette*, *Biche*, *Superbe* et *Pax*. Byron chanta ses chiens et honora leurs dépouilles de quelque monument.

Dans son traité de la *Connaissance de Dieu et de soi-même*,

Bossuet a rappelé la doctrine des théologiens sur cette question, et discuté la pensée de Descartes sur l'instinct : ses observations pourraient être réfutées avec maints passages de la Bible dont il feint d'oublier l'autorité pour écraser Montaigne, qui a pour lui le bon sens et l'Histoire naturelle. Cette grave et sérieuse école de Descartes, qui n'a rien voulu voir, n'a écrit que des inepties sur l'instinct; au contraire, Cyrano de Bergerac, qui ne songeait qu'à divertir ses lecteurs, dans ses *Histoires comiques des États et Empires du Soleil,* a laissé sur l'instinct des oiseaux des pages merveilleuses de justesse et de talent. Chez le Grand Condé, où la chasse permettait, chaque jour, d'étudier l'instinct des chiens et des bêtes fauves, on s'indignait et on s'amusait des absurdités de l'aveuglement de Descartes. Son système ferait pitié à tout écolier se souvenant de ce chien de Montargis qui amena la justice sur la piste de l'assassin de son maître, ou de ce lion qui sauva la vie à Androclès parce que celui-ci lui avait autrefois arraché une épine dont il souffrait beaucoup.

Les Platoniciens passaient l'immortalité aux Animaux. L'*Ecclésiaste,* III, 21, se borne à dire : « Qui sait si l'esprit des fils d'Adam monte en haut et si l'esprit des bêtes descend en bas ? »

Les Saints ont aimé dans les Animaux les créatures de Dieu, et leur reconnaissaient les qualités dont ils sont visiblement doués pour quiconque a des yeux et un peu d'intelligence. Lactance estimait qu'excepté la Religion, il n'est rien en quoi les bêtes ne participent aux avantages de l'espèce humaine.

Dans l'Hindoustan, la Malaisie, le Japon, et une grande partie de l'Orient, la population se passionne pour les combats de coqs. Les Anglais les ont adoptés. Lucien

mentionnait l'usage des combats de coqs et de cailles comme fort recherchés des Grecs. Les combats d'Animaux sont moins anciens et moins universels que les combats de coqs. Un pape a improuvé tous les combats d'Animaux.

On cite des Saints qui ont miraculeusement guéri des Animaux malades ou blessés, et ressuscité des Animaux morts. De nos jours, la vénérable Anna-Marie Taïgi s'est servie du don des miracles en faveur de quelques bêtes, en disant qu'il fallait leur rendre la vie aussi bonne que courte, puisque l'immortalité ne leur est point assurée. De leur côté, les bêtes ont reconnu la vertu des Saints. Pendant les fameuses persécutions des Césars, on a vu souvent, soit à Rome, soit dans les grandes métropoles, les Chrétiens condamnés aux bêtes non seulement épargnés, mais caressés et léchés par les tigres et les lions, qui ne les quittaient que pour mettre en pièces les gardiens chargés d'exciter leur rage contre les martyrs. Un ermite d'Einsiedelin, saint Meinard, au IXe siècle, avait apprivoisé deux corbeaux : ils lui témoignèrent leur reconnaissance après sa mort, en poursuivant ses meurtriers jusqu'à Zurich, avec d'horribles cris qui aidèrent à les découvrir. Sur l'ordre de saint François d'Assise, un loup énorme et féroce, qui faisait la désolation de Gubbio et de toute la contrée, devint aussi doux qu'un mouton, au point que les chiens ne le fuyaient plus. Une multitude de Saints ont domestiqué les bêtes fauves et les ont amenées à faire le service des bœufs, des chevaux et des ânes pour tous les travaux d'agriculture, comme on peut le voir dans les *Moines d'Occident*, par le comte de Montalembert.

Il est certain que les Pères du Désert n'ont eu de société que les Animaux. Saint Jean l'Évangéliste se plaisait à

jouer, comme un enfant, avec une perdrix. Saint Remi avait accoutumé des moineaux à venir manger dans sa main. Lorsque sainte Radegonde traversait le jardin de son monastère, les oiseaux gazouillaient sur son passage, venaient se poser sur ses épaules ou sur ses mains, et la becquetaient familièrement. Un hibou avait établi son gîte vis-à-vis de sa cellule; il ne s'en alla que lorsqu'elle lui eut commandé de partir. Saint François d'Assise recherchait le voisinage des oiseaux, afin de réciter ses *Heures* avec plus de ferveur. Malgré ses innombrables occupations, Charlemagne passait rarement un jour sans aller, après avoir entendu la messe, passer la revue du poulailler de sa basse-cour. Voici ce que Grégoire de Tours raconte sur saint Arédius, qui vivait pendant son adolescence chez Nizier, à Trèves. « Il était tonsuré. Il arriva un jour, comme le clergé chantait des psaumes dans la cathédrale de Trèves, qu'une colombe descendit de la voûte, et voltigeant légèrement autour de lui, s'alla placer sur sa tête, indiquant par là, selon moi, qu'il était déjà rempli de la grâce du Saint-Esprit. Comme il s'efforçait de l'écarter, non sans rougir, elle se mit de nouveau à voltiger, puis revint se placer sur sa tête ou son épaule; et non seulement dans l'église, mais lorsqu'il rentra dans la cellule de l'évêque, elle voulut continuer de demeurer avec lui. Cela dura plusieurs jours, à la grande admiration de l'évêque. » On pourrait faire un fort volume des plus curieux sur les relations des Saints avec les Animaux. Le comte de Montalembert en a donné un magnifique échantillon que résume cette réflexion : « Les Moines vivaient naturellement dans une sorte de familiarité avec la plupart des bêtes fauves qu'ils voyaient bondir autour d'eux, dont ils étudiaient à loisir les instincts et les mœurs, et qu'il leur

était facile, avec le temps, d'apprivoiser. Ils se respectaient les uns les autres. »

Certains Saints ne se sont point contentés de se faire obéir des Bêtes, ils leur parlaient comme à des êtres doués de raison. Saint François d'Assise s'arrêtait volontiers devant une nuées d'oiseaux, jouissait de leur ramage avec délices, et ne les bénissait qu'après leur avoir adressé une allocution. A Rimini, saint Antoine de Padoue se rendit sur la plage, appela les poissons, et lorsqu'il les vit rangés comme en amphithéâtre suivant leur taille, il les sermonna naïvement, comme il aurait fait à des fidèles.

Parfois des Oiseaux ont présagé de grands événements. Lorsque le cardinal Mastaï se rendit au conclave, ouvert à la mort de Grégoire XVI, la vue des colombes qui s'abattirent et reposèrent quelque temps sur sa voiture, dans un endroit de relais, fit deviner à tout le monde qu'il serait élu pape ; ce fut Pie IX. L'apparition subite d'une colombe a décidé d'une multitude d'élections religieuses des plus importantes.

Saint François d'Assise était à peine trépassé qu'une multitude d'alouettes s'abattirent sur le toit de la maison et, pendant quelque temps, firent un ramage des plus ravissants. Or, l'alouette était, avec la tourterelle, l'oiseau qu'il aimait le plus. Dans la Vie des Saints, c'est une chose assez commune qu'un concert d'oiseaux après décès. Le peuple a toujours regardé cette manifestation comme une preuve de sainteté.

II

La Fontaine a l'esprit biblique, car la plupart de ses *Fables* embrassent le même horizon, mènent au même but, rappellent les mêmes caractères et confirment les mêmes leçons que la *Bible*.

Il se propose d'étudier l'univers et de faire parler toute la création. Que dit David, XVIII, 1 ? « Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce les ouvrages de ses mains ? » Dans le *Psaume* CXLVIII, il invite le soleil, la lune, les étoiles, la lumière, les eaux supérieures, les dragons, les abîmes, le feu, la grêle, la neige, la glace, les vents des tempêtes, les montagnes, les collines, les arbres fruitiers, les cèdres, les bêtes sauvages, les animaux, les reptiles et les oiseaux, à s'unir aux anges, aux rois, aux princes, aux juges, aux peuples, aux jeunes gens, aux jeunes filles, aux vieillards et aux enfants pour louer Dieu. Daniel a conservé, III, de 52 à 90, le *Cantique* des Trois Jeunes Gens jetés dans la fournaise, *Cantique* que tous les prêtres récitent chaque jour : on y trouve la même invitation et le même enthousiasme. Saint Paul commence son *Épître aux Romains* par trouver les idolâtres aussi blâmables qu'inexcusables de n'avoir point voulu lire dans l'œuvre de la création le nom de Dieu et le culte qui lui est dû, et d'avoir préféré à la vérité et à la vertu toutes les erreurs les plus ridicules et les passions les plus monstrueuses.

La Fable peut-elle servir de leçon aux hommes ? David annonce, LXXVII, 2, que Dieu va parler en paraboles à son peuple. Saint Marc, IV, 34, remarque que Jésus-

Christ ne parlait point sans paraboles au peuple. Le *Livre des Juges* donne, IX, de 8 à 16, la parabole des arbres et de l'olivier, du figuier, de la vigne, du buisson; puis, XIV, de 12 à 16, il représente comment Samson proposa une énigme aux Philistins. Le *Second Livre des Paralipomènes*, IX, 2 et 3, apprend comment Salomon ne laissa point sans réponse toutes les difficultés que lui soumit la Reine de Saba; puis, XXV, 18, il fournit la parabole du Chardon et du Cèdre. Ézéchiel consacre tout le chapitre XVII à la parabole de Deux Aigles et d'Une Vigne. Le *Deuxième Livre des Rois,* XII, de 1 à 14, raconte la parabole dont se servit le prophète Nathan pour tirer David de son endurcissement d'adultère et de meurtrier, en lui disant pour explication: « Vous êtes cet homme. » Quand il n'y aurait dans la *Bible* que cette dernière parabole, le *Pouvoir des Fables* serait indubitable.

La *Genèse*, III, de 1 à 5, ne permet pas de douter que le Serpent, le plus fin de tous les animaux, n'ait eu l'usage de la parole pour séduire et tromper Ève. Dans les *Nombres*, XXII, de 28 à 31, la parole est accordée jusqu'à deux fois à l'Anesse de Balaam. Ainsi, la *Bible* autorise le Fabuliste à faire parler les Animaux comme les Créatures inanimées.

L'homme n'a été créé qu'après tous les animaux; Dieu lui donna l'empire sur les poissons, les oiseaux et les quadrupèdes ; mais son péché a diminué sa puissance sur les créatures qui sont restées sous les griffes du démon pour lui livrer la guerre et augmenter ses épreuves. Jésus-Christ a voulu naître dans une étable et n'avoir pour premiers témoins de sa nativité que des bêtes de somme; c'est sous la forme d'une colombe que le Saint-Esprit plana sur la tête du Sauveur au moment où saint Jean-Baptiste le

baptisait : c'était annoncer que l'homme qui profiterait des bienfaits de la rédemption, recouvrerait une partie de ses droits primitifs sur les animaux, qu'il avait eu pour mission de nommer et de gouverner : aussi rien de plus commun dans la Vie des Saints que de voir avec quelle autorité ils se faisaient obéir des oiseaux, des reptiles, des quadrupèdes.

Mes études sur la Vie des Saints me permettent d'affirmer avec le comte de Montalembert qu'il n'y a pas d'exemple de Saint qui ait été dévoré par les animaux ou qui soit mort de leurs blessures. Il y a aussi un très petit nombre de Saints qui aient été la victime des tempêtes, comme le bienheureux Jourdain de Saxe.

Il est certain que tout animal fuit l'homme, à moins qu'il ne soit provoqué ou pressé par la faim ; les voyageurs se préservent de ses attaques, en faisant du vacarme et en s'abritant derrière un bon feu. Les races de peau blanche ont moins à redouter que les nègres et les mulâtres. Aussi est-ce encore dans les pays idolâtres que les bêtes féroces exercent le plus de ravages. L'abbé Huc a remarqué que dans la Mongolie les loups poursuivent moins les bestiaux que les Tartares qui les traquent sans cesse. Dans l'*Océanie* de l'*Univers pittoresque*, Domeny de Rienzi donne ce détail : « Les bestiaux ont une antipathie toute particulière pour les sauvages ; ce qui semble tenir à des émanations qui leur déplaisent. Quand ils en rencontrent dans les bois, ils fuient devant eux, en respirant fortement et en faisant des ruades, ou bien ils les poursuivent comme s'ils étaient enragés et les forcent à grimper aux arbres avec la légèreté des singes. »

Toute la *Bible* est pleine des leçons que le caractère des Animaux donne à l'homme.

Dans les *Proverbes*, on lit, VI, 6 : « Allez à la Fourmi, ô fainéant; considérez ses voies et imitez sa sagesse : elle n'a ni chef, ni maître, ni prince ; cependant elle fait ses provisions durant l'été et entasse pendant la moisson ce qui est nécessaire à sa subsistance. » Nouvelle leçon, XXX, 24 : « Il y a sur la terre quatre petites choses qui sont plus sages que les sages : les Fourmis, peuple si faible qui se réserve de la nourriture pendant la moisson ; le Lapin, cette plèbe impuissante qui établit son domicile dans le rocher ; la Sauterelle, qui n'a point de roi, et qui néanmoins ne chemine qu'avec ordre ; le Lézard, qui se sert bien de ses pattes et demeure dans les murailles du roi ; » puis, 29 : « Il y a trois choses qui se présentent bien : le Lion, le plus courageux des animaux, qui ne redoutera aucune rencontre; le Coq, qui se bat les flancs, et le Bélier. » Isaïe se sert également des Animaux pour instruire les Juifs, I, 3 : « Le Bœuf reconnaît son maître, et l'Ane, l'étable de son conducteur; mais Israël ne m'a point reconnu, et mon peuple ne m'a point entendu. » Comme commentaire de ce verset, il est bon de savoir que les Anglais ont établi dans les Indes des étables où l'on élève des centaines de vaches ; chacune répond au nom qui lui a été donné, et se rend, après la promenade, à la case qui lui a été assignée, sans se tromper. Pour la chasse, nos pays ont vu des meutes très nombreuses. Chiens et chiennes n'oublient pas le nom qui les a fait distinguer ; dans le livre de M. de la Blanchère, sur les *Chiens de chasse*, on trouve une liste de 532 noms pour les chiens et une autre liste de 350 pour les chiennes.

Le caractère des Animaux est perpétuellement employé pour peindre les hommes et les passions. Suivant la *Genèse*, XLVIX, Jacob, moribond, prévoit ainsi l'avenir de

quelques-uns de ses enfants : « Juda est un Lionceau; pour vous reposer, vous vous êtes étendu comme un Lion et comme une Lionne. Isachar est un Ane vigoureux qui paît dans ses domaines. Que Dan devienne une Couleuvre sur la route, une Vipère dans le sentier, vipère qui mord les jambes du cheval, afin que le cavalier tombe à la renverse. Nephthali sera comme un Cerf qui s'échappe. Benjamin deviendra un Loup ravissant. » Le premier livre des *Machabées* dit de Judas Machabée, III, 4 : « Il est devenu semblable à un Lion dans ses exploits et à un Lionceau qui rugit à la chasse. » Dans l'*Apocalypse*, IV, 7, le lion personnifie saint Marc, le veau, saint Luc, l'aigle, saint Jean, emblèmes des Évangélistes que l'Église a adoptés; plus loin, VI, 4, c'est un cheval roux qui conduit la Guerre, et, 8, un cheval pâle dont se sert la Mort suivie de l'Enfer; enfin, XII, 3, apparaît un grand dragon roux qui a sept têtes et dix cornes, et sept diadèmes, le grand dragon, ancien serpent appelé diable, qui séduit tout le monde.

C'est aux Animaux que recourt David pour annoncer toutes les horreurs de la Passion du Messie, XXI : « C'est tout un troupeau de veaux qui m'a cerné; ce sont d'énormes taureaux qui m'ont harcelé. Ils ont avancé leur bouche contre moi, à la façon du lion ravissant et rugissant. Une meute de chiens m'a attaqué de tous côtés. O Dieu, sauvez-moi de la gueule du lion; arrêtez les cornes de ces licornes. » Isaïe résume toute la patience de la Victime du péché dans un verset, LIII, 7 : « Il sera traîné à la mort comme un mouton; il se taira comme l'agneau sous la main du tondeur, et il n'ouvrira point la bouche.»

Pour démontrer l'universalité de la Providence, Jésus-Christ dit aux hommes, comme le rapporte saint Matthieu,

VI, 26 : « Considérez les Oiseaux du ciel ; ils ne sèment point, ils ne moissonnent point, ils n'ont point de granges pour s'approvisionner, mais votre Père les rassasie. Ne valez-vous pas plus qu'eux ? » Saint Luc, XII, 24, donne le même encouragement, d'après la vie des corbeaux. Saint Matthieu, X, 16, rappelle la ligne de conduite prescrite aux disciples par le Sauveur : « Je vous envoie comme des moutons au milieu des loups. Soyez donc prudents comme des serpents et simples comme des colombes. Attention aux hommes. » En prédisant les calamités qui doivent fondre sur Jérusalem, Jésus-Christ, suivant saint Matthieu, XXIII, 37, apostropha ainsi ceux qui l'écoutaient : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu ! » Saint Luc rappelle la même idée, XIII, 34, mais son image est celle de l'oiseau qui couvre son nid de ses ailes. Jésus-Christ prévient saint Pierre qu'il le reniera jusqu'à trois fois, avant d'entendre le chant du Coq dont Job a célébré l'intelligence. Saint Matthieu avertit, XXV, 32, qu'au Jugement dernier les Moutons représenteront les Justes, et les Boucs, les Réprouvés.

Il n'y a guère d'Animal dont le caractère ne soit utilisé dans quelque livre de la *Bible*. Dans la plupart de ses *Psaumes* et surtout dans le CIII^e, David rappelle quelque passion des Animaux. Le *Cantique des Cantiques* emprunte ses plus gracieuses images aux animaux comme aux fleurs. Sur la fin du livre de *Job*, Dieu ne prend la parole que pour terrasser l'orgueil et confondre l'ignorance de l'homme, en récapitulant les principales merveilles de la nature ainsi que la variété et l'instinct de tout ce qu'il y a

de plus faible ou de plus grand dans le règne animal.

Depuis le Christianisme, l'Histoire naturelle a toujours été cultivée et a préoccupé les esprits les plus élevés et les plus religieux. Ce fut sur les instances de Nicolas V que l'*Histoire naturelle* d'Aristote fut traduite pour la première fois en latin par Théodore Gaza. Pierre Lombard, surnommé le *Maître des sentences*, a proclamé comme l'opinion des saints Pères que si l'homme n'avait pas péché, aucun animal ne lui aurait été hostile ni nuisible. Pendant le moyen âge, on mit l'oie sous la protection de saint Ferréol. A Florence, la saint Corneille est la fête des bestiaux. Il y a des villes d'Italie où la fête de saint Antoine de Padoue est consacrée à la bénédiction des chevaux. Au sacre des rois et à certaines cérémonies religieuses, on ne manquait jamais de lâcher des oiseaux dans les églises.

Le 8 decembre 1881, à la canonisation du Bienheureux Jean-Baptiste de Rossi, chanoine de Rome , du Bienheureux Laurent de Brindes, capucin de Vérone, du Bienheureux Benoît-Joseph Labre, simple laïque de France, et de la Bienheureuse Claire de Montefalco, augustine, les quatre postulateurs de la cause de ces Saints apportèrent processionnellement, à l'offertoire de la Messe papale, comme *offrandes d'usage :* deux cierges, deux pains, deux petits barils de vin, une *cage* de deux *colombes*, une *cage* de deux *tourterelles*, et une *cage* de *serins* et autres *petits oiseaux*. A l'hôpital de Baugé, dont elle fut la fondatrice et où elle ne voulut remplir que le rôle de fille de peine, Mlle de Melun, princesse d'Épinay, morte en 1679, fit placer des cages autour des salles, afin de distraire les malades par le chant des petits oiseaux. Saint Liguori abonde en traits merveilleux sur l'Histoire naturelle; il

avait si bien deviné la séduction des oiseaux sur les cœurs innocents et l'attachement qu'on leur porte, qu'il défendit les volières aux maisons de sa congrégation, qui ne passe guère pour très austère.

Dans la plus grande partie des anciennes églises ogivales, la peinture, et surtout la sculpture, ont rappelé toutes les qualités bonnes ou mauvaises des principaux animaux symboliques. Sous le nom de *Bestiaires*, les Histoires naturelles n'ont jamais cessé d'être dévorées dans toutes les classes de la société. Un prêtre anglais, nommé Odo de Cirington, composa des Fables qui eurent autant de vogue que celles d'Ésope. C'est à un couvent que l'on doit la conservation de Phèdre. Pendant le carême, les prêtres lisaient, soir et matin, aux fidèles l'explication des *Six Jours* de la création, de saint Basile, qui résume toute la science de son époque. Albert le Grand et Vincent de Beauvais ont fait faire d'immenses progrès à l'Histoire naturelle. Saint François de Sales a laissé les observations les plus justes sur la différence du vol de la Mouche, de l'Abeille, du Hanneton, sur l'expérience que les années donnent au Chien, sur les notes des oiseaux, sur la supériorité du chant de Maître Rossignol; la pensée du Paradis le rappelle au Rossignol; de là cette exclamation : « O que ce temple est aimable où tout retentit en louange ! Que de douceur à ceux qui vivent en ce sacré séjour où tant de *philomèles* et *rossignols* célestes chantent avec cette sainte contention d'amour les cantiques d'éternelle suavité ! » Le saint a consacré aux colombes des pages si naïves, si tendres, qu'on peut les comparer aux morceaux les plus éblouissants de Buffon. Ronsard s'est inspiré des oiseaux ; il a réservé une pièce au Rossignol et deux à l'Alouette, qu'il lui préférait. Santeuil était passionné pour

les serins, qui vivaient familièrement avec lui. Il en avait un qui lui avait coûté vingt écus et qui se plaisait à se percher sur sa tête pour mieux chanter. Dans les maisons où il allait dîner, il emplissait ses poches de toutes les friandises qu'il trouvait sur la table, afin d'en régaler sa volière. Dans ses *Voyages de Gulliver*, Swift a donné au cheval une importance tout à fait orientale. Gresset était depuis quelque temps Jésuite, lorsqu'il composa le *Vert-Vert*, le poème le plus original de son temps, poème qui conservera la popularité dont le *Roman du Renard* a joui pendant tout le moyen âge. Le *Spectacle de la Nature*, par l'abbé Pluche, est encore une lecture aussi intéressante qu'instructive. Young lui-même a trouvé un moment de distraction, dans ses *Nuits*, en pensant au bonheur des Animaux. De nos jours, Livingstone s'est distingué par une infinité de détails aussi curieux que nouveaux; il a parfois des observations qui ont échappé aux meilleurs yeux, au génie de Buffon, de Lacépède et de Cuvier.

Il est impossible de dire tout ce que l'Histoire naturelle doit aux missionnaires catholiques et aux pasteurs protestants; les philosophes ne les ont point surpassés en sagacité.

Voltaire a parlé de tout, mais avec passion et légèreté.

Voici ce que disait l'abbé Galiani, dans une lettre du 31 août 1771 : « Voltaire connaît bien peu les animaux : il a parlé des singes et des chiens comme un enfant. Le singe n'est point curieux; il cherche sa nourriture. Comme il n'a point d'odorat et très peu d'instinct, il est obligé de casser tout et de toucher à tout. Naturellement il ne se nourrit que de fruits et d'huîtres, il croit donc que tout est des cocos, des marrons, des huîtres, et il faut qu'avec les dents il écrase tout pour en vider le noyau. Les chiens

n'ont point de curiosité; ils ont peur, lorsqu'ils ne sont point habitués à aller en voiture, et ils mettent leur tête à la portière pour s'en élancer; mais comme ils voient trembler et courir les pierres du pavé, ils n'osent pas se jeter et aboient de peur; une fois habitués, ils restent tranquilles. »

Buffon regardait comme l'un de ses meilleurs collaborateurs l'abbé Bexon, qui passait pour un des naturalistes les plus éminents. M. Frantin, l'auteur des *Annales du Moyen Age*, de l'*Histoire de Louis le Débonnaire*, avait connu les principaux amis et contemporains bourguignons de Buffon; je lui ai entendu dire, comme un fait certain, qu'à Montbard Buffon ne commençait rien d'important sans consulter l'abbé de Flavigny, qui avait d'immenses connaissances en Histoire naturelle; suivant l'*Almanach Royal*, M. de Piolenc jouit de ce bénéfice de 3,200 livres, de 1737 à 1778, puis M. Frémont, de 1779 à 1781; après vint M. Vendollin qui était encore titulaire à la mort de Buffon; ainsi l'abbé de Flavigny, qui contribua à la gloire de Buffon, doit être M. de Piolenc.

Delille a profité à merveille de tous les goûts de son époque. Il a rendu justice à l'initiative et au talent incontestable de Buffon; mais il a eu le courage de combattre ses préjugés d'école et ses erreurs. Il manque d'originalité et n'a rien dit de neuf sur le règne animal. Avec de la pompe, de l'éclat, il a mis en vers ce que tout le monde savait et pensait. C'est de l'art, ce n'est point de la science pour l'amateur.

III

C'est avec l'*Ancien* et le *Nouveau Testament* pour jumelles qu'il s'agit de suivre partout et attentivement La Fontaine assistant à l'*Univers*, et assistant à la *Comédie humaine*.

Le livre des *Fables* débute précisément par la *Cigale*, qui reçoit de la *Fourmi* l'exhortation recommandée par les *Proverbes*. Job proclame, v, 7, que l'homme est né pour travailler, comme l'oiseau pour voler. Dans sa *Seconde Épître aux Thessaloniciens,* saint Paul confesse, III, 10, que celui qui ne veut point travailler n'a point le droit de manger.

Le travail est un châtiment. Job proclame, v, 6, que rien sur la terre n'arrive sans cause, et que ce n'est pas de ses profondeurs que surgit la douleur. Or, saint Paul fait observer aux *Romains*, VIII, 22, que toute créature gémit et reste comme dans les douleurs de l'enfantement. C'est la punition du péché. Job reconnaît, IV, 18, que Dieu a trouvé de la perversité jusque dans les Anges; l'*Apocalypse* racontera plus tard, XII, comment il y eut un grand combat dans le ciel entre saint Michel et les Anges, et le Dragon et d'autres Anges, et comment le Dragon, l'ancien Serpent, le diable, fut précipité avec toute sa bande jusque dans les entrailles de la terre. David confesse, CXVIII, 67, qu'avant d'être humilié il avait péché. Il avoue, L, 7, qu'il a été conçu dans l'iniquité et que sa mère l'a conçu dans le péché. Il dit, LVII, 4, que les pécheurs se sont égarés dès leur conception, qu'ils ont erré dès leur naissance et dit des mensonges. Il n'y a pas d'exception; il

dit encore, LII, 4 : « Tous ont failli et sont devenus comme inutiles ; il n'en est pas un qui agisse toujours bien, non, il n'y en a pas un. »

C'est la leçon qui est donnée par *Jupiter et les Tonnerres*. Les hommes pèchent, pèchent sans cesse et ne profitent d'aucun des châtiments qui leur sont infligés. La justice exige l'expiation, mais la miséricorde l'adoucit. Dans la *Genèse*, XVIII, on voit Abraham intercéder pour Sodome ; il aurait obtenu grâce, s'il y eût eu dix justes ; Moïse et une multitude de Saints prient souvent pour les fautes des Juifs et détournent la colère divine. Les Apôtres, qui avaient d'abord plus de zèle que de charité, voulaient, dit saint Luc, IX, que le feu du ciel descendît sur une ville de Samarie, et la consumât parce qu'on n'avait point voulu les recevoir, mais Jésus les réprimanda en ces termes : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver. » Dans *Jupiter*, c'est le père qui frappe pour avertir et non pour anéantir. David a prévu que la Miséricorde inclinait la balance de la Justice, quand il dit, LXXXIV, 11 : « La miséricorde et la vérité se sont rencontrées : la Justice et la Paix se sont embrassées. »

Dans l'*Éléphant et le Singe de Jupiter,* on voit l'Éléphant s'imaginer que le Ciel et la Terre ne sont préoccupés que de sa querelle avec le Rhinocéros. Sans doute, remarque Job, XXVI, 5, Dieu ne dédaigne point les grands, puisqu'il est lui-même si grand ; mais l'Éléphant est averti que le Singe de Jupiter est venu partager un brin d'herbe entre quelques fourmis, cette fourmi à laquelle a renvoyé la *Bible,* et que les Dieux ont soin de tout, parce que les petits et les grands sont égaux à leurs yeux. Le *Livre de la Sagesse*, VI, 8, a la même idée : « Dieu a fait le petit et

le grand, et il a le même soin de toutes les créatures. »

Les *Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter* font penser aux attributs de Dieu. En effet, Dieu s'est appelé le *Dieu des Sciences*, le *Dieu des Armées*. David proclame, CLXV, que Dieu éclaire les aveugles. Saint Jean nous dit, I, 9, que le Verbe est la lumière véritable qui instruit tout homme venant dans ce monde.

La *Fortune et le Jeune Enfant* nous révèle la Providence de l'enfance. C'est un Ange qui prend les apparences d'un homme pour conduire le jeune Tobie en voyage, et qui le ramène sain et sauf à ses parents. L'*Enfant et le Maître d'école* est une autre leçon de la sollicitude que réclame l'enfance; ce n'est point le pédantisme qui convient à l'éducation, mais l'esprit du cœur. On voit dans le *Troisième Livre des Rois*, XVII, comment Élie pria pour rendre à la vie l'enfant de la pauvre femme qui lui avait donné l'hospitalité. Dans les *Actes des Apôtres*, XX, un enfant nommé Eutyque s'endort sur une terrasse, tombe et se tue pendant que saint Paul prêchait l'Évangile dans la maison; l'Apôtre pria et le ressuscita. L'Évangile mentionne le serviteur du centurion et tous les enfants que Jésus guérit.

Simonide préservé par les Dieux prouve comment Dieu secourt souvent ses justes, ceux qui l'ont loué et confessé dans les circonstances exceptionnelles. Quand il se détermina à punir les enfants d'Adam par le déluge, il n'épargna que Noé, sa femme, leurs fils et leurs brus. Quand la ruine de Sodome fut décidée, deux Anges vinrent en arracher Lot avec sa femme et ses deux filles, et leur défendirent expressément de regarder en arrière; la femme de Lot demeura comme une statue de sel pour n'avoir pas voulu réprimer sa curiosité. On voit dans Daniel, III,

comment un Ange vint préserver des flammes Sidrach, Misach et Abdenago, qui avaient été plongés dans une grande fournaise ardente pour avoir refusé d'adorer la statue de Nabuchodonosor. Sous prétexte d'impiété, Daniel fut enfermé, par ordre de Darius, successeur de Nabuchodonosor, dans une fosse aux lions; mais il raconte, VI, qu'un Ange s'empressa de fermer la bouche des lions ; étonné de ce prodige, Darius fit retirer Daniel de la fosse et on y précipita ses délateurs avec leurs femmes et leurs enfants que les lions ne tardèrent pas à mettre en pièces et à dévorer.

Il résulte de *Jupiter et le Passager* qu'il ne faut pas jouer au sacrifice dérisoire de l'ingratitude avare, quand le péril est passé, car on peut en être puni. C'est l'intention et non le sacrifice lui-même qui attire les regards de Dieu. Il agréa l'offrande d'Abel, mais il méprisa les présents de Caïn. Suivant le *Lévitique,* X, il brûla Nadab et Abiu, fils d'Aaron, qui avaient offert un feu étranger; dans les *Nombres*, XVI, il est dit comment il engloutit Coré, Dathan et Abiron, avec leurs familles, au nombre de deux cent cinquante, parce qu'ils usurpèrent le sacerdoce. On voit au *Premier Livre des Rois* comment les fils du pontife Héli sont châtiés pour s'être approprié la chair des sacrifices; puis, V, quelles maladies cruelles frappaient les habitants des villes où les Philistins retenaient ou promenaient l'Arche Sainte, dont ils s'étaient emparés; puis, VI, les afflictions qui sévirent contre les Bethsamites, qui la regardaient avec trop de curiosité : d'après le *Premier Livre des Paralipomènes*, XIII, Dieu voulut qu'Oza périt subitement, parce qu'il avait eu la témérité de soutenir l'Arche, qui chancelait. Le *Premier Livre des Rois*, XIII, apprend que la royauté ne passera pas à la postérité de Saül, car il a osé

remplacer Samuel pour les sacrifices. Selon le *Quatrième Livre des Rois*, v, Giezi, le serviteur d'Elisée fut couvert de lèpre et averti que cette lèpre s'étendrait à toute sa race, parce qu'il avait menti à son maître et au nom de son maître. Daniel constate, v, que Balthazar fut tué à la fin du festin qu'il donna à un millier de ses courtisans, auxquels il offrit pour coupes tous les vases d'or et d'argent qui avaient été enlevés au Temple de Jérusalem. D'après le *Second Livre des Machabées*, III, Héliodore s'avança hardiment pour s'emparer des trésors du Temple de Jérusalem; toute sa suite fut renversée par une main invisible; lui-même fut accablé de coups par un cheval et fouetté par deux êtres mystérieux, au point de rester à demi mort; il fut obligé d'avouer que c'était Dieu même qui l'avait donné en exemple.

Dans le *Pâtre et le Lion*, puis dans le *Lion et le Chasseur*, on apprend qu'il ne faut point adresser à Dieu des vœux téméraires. Aussi, l'*Ecclésiaste* dit-il, v, 4: « Il vaut mieux ne point faire de vœu que de ne pas acquitter sa promesse, après le vœu. » Suivant le *Livre des Juges*, XI, Jephté, chef des Israélites, fait vœu, s'il revient vainqueur, de consacrer à Dieu la première personne qui sortira de sa maison et viendra au-devant de lui; or, ce fut sa propre fille qui, ignorant naturellement son serment, se présenta la première à sa rencontre; il fallut la sacrifier. Même faute dans le *Premier Livre des Rois*, XIV: un jour de bataille contre les Philistins, Saül défend à toute l'armée de manger quoi que ce soit avant la fin du jour; Jonathas, fils de Saül, était absent et ignorait cet ordre du jour; il eut faim et prit quelque nourriture. On le sut. Saül se serait décidé à le punir, si tout le peuple n'était pas intervenu pour demander sa vie. Saint Matthieu nous fournit un autre

vœu téméraire, XIV : pendant un festin qu'il donna à sa cour, Hérode le tétrarque jura qu'il accorderait à la fille d'Hérodiade, laquelle Hérodiade était sa belle-sœur et sa maîtresse, tout ce qu'elle souhaiterait; sur l'avis de sa mère, cette fille exigea la tête de saint Jean-Baptiste dans un bassin. Hérode n'osa pas interpréter l'intention de son serment, et se crut obligé de faire couper le chef du Précurseur, malgré toute la vénération qu'il avait pour sa vertu.

Un vœu sincère n'est pas peine perdue, si l'on étudie le *Bûcheron et Mercure*. Il semble ridicule d'en appeler à Dieu pour peu de chose. Le *Quatrième Livre des Rois*, VI, nous représente un jeune prophète qui laisse tomber dans l'eau une cognée qu'il avait empruntée pour abattre du bois: Élisée intervint et trouva moyen de la lui rendre. Suivant le *Premier Livre des Rois*, IX, c'est en allant consulter sur l'endroit où il pourrait retrouver les ânesses de son père qui s'étaient égarées, que Saül apprend de Samuel que Dieu l'a choisi pour être le roi d'Israël. Les Bûcherons qui croient tromper Mercure offrent une autre leçon. Le droit d'aînesse, dit la *Genèse*, XXXV, est enlevé à Ruben par Jacob, parce qu'il a souillé le lit paternel; à cause de ses fautes, Saül est averti que le sceptre sortira de sa race; malgré la pénitence de ses crimes, David n'aura pas la gloire de bâtir le temple de Jérusalem; Salomon commence bien son règne, mais son royaume sera divisé, en raison de son inconduite.

Dans l'*Oracle et l'Impie* se trouve parfaitement démontrée l'impossibilité de rien cacher à Dieu:

> Vouloir tromper le ciel, c'est folie à la terre.
> Le dédale des cœurs en ses détours n'enserre

Rien qui ne soit d'abord éclairé par les dieux :
Tout ce que l'homme fait, il le fait à leurs yeux,
Même les actions que dans l'ombre il croit faire.

C'est comme le résumé des *Psaumes* et l'explication de ce verset, L, 4 : « Vous seul savez combien j'ai péché et quel mal j'ai commis à votre face. » Quant au dernier vers de la *Fable :*

Je vois de loin ; j'atteins de même,

il rappelle certainement le mot de la *Sagesse*, VIII, 1 : « La Sagesse atteint avec force d'une extrémité jusqu'à l'autre, et elle dispose tout avec ménagement. » On y trouverait aussi ce verset, CXXXVII, 6 : « Le Seigneur très-haut regarde tout ce qu'il y a de plus bas, et il aperçoit de loin tout ce qui est élevé. »

L'*Impie* représente la subtilité et la perversité des Pharisiens et de tous ceux qui se font un jeu des mystères de la Religion, et qui les regardent uniquement comme des matières de discussion. Saint Jean-Baptiste, comme le constate saint Matthieu, III, les a traités de race de vipères ; Jésus-Christ leur a répondu tantôt avec douceur, tantôt avec énergie, en leur donnant la preuve que toutes leurs pensées les plus secrètes lui étaient connues. On voit dans les *Actes des Apôtres*, V, qu'Ananie et Saphire voulurent avoir le mérite d'avoir vendu tout leur bien au profit des Chrétiens, parce qu'ils vinrent déposer aux pieds de saint Pierre le reste de ce qu'ils s'étaient réservé : l'Apôtre ne fut point la dupe de cette hypocrisie ; ils périrent subitement pour avoir menti à l'Esprit saint.

David a dit, XXXVIII, 7 : « En vérité l'homme passe sa vie dans l'illusion. » L'erreur que révèle le *Chameau et le*

Bâtons flottants devrait lui apprendre à réfléchir, avant de se prononcer en matière de Religion.

La vue du *Gland et de la Citrouille* présente à Garo une belle objection contre la Providence; il faut qu'il soit meurtri par la chute d'un gland pour comprendre que Dieu a bien fait ce qu'il a fait. Ainsi la *Bible* atteste que Dieu trouva bien l'œuvre de la création.

Les Éléments trouveront des contradicteurs. C'est le domaine de *Phébus et Borée;* la *Bible* leur donne pour directeurs des Anges. David l'insinue, CIII, 4; dans l'*Apocalypse*, VII, 1, il est dit positivement qu'il y a des Anges pour les quatre vents. Les Anges disposent des éléments pour le bien général de l'humanité ou pour l'épreuve des climats. Les *Grenouilles* cabalent contre l'ardeur du *Soleil;* la sécheresse n'est jamais universelle, et passe de contrée en contrée pour établir des relations commerciales d'échange. Sans la disette, Jacob et ses enfants n'auraient jamais revu Joseph qui, par sa prévoyance, sauva l'Égypte et les pays voisins. Le *Métayer* obtient de *Jupiter* la domination des saisons pour son domaine; au bout de quelque temps, il revint de sa présomption et conclut, comme le *Livre de Job*, que la Providence

Sait ce qu'il nous faut mieux que nous.

Le *Charretier embourbé* démontre que la Providence réserve des lumières et des secours à quiconque l'invoque sincèrement dans ses épreuves. Chassée de la maison d'Abraham, Agar, raconte la *Genèse*, XXI, errait dans le désert et s'attendait à périr de soif, avec son enfant; au moment où elle se désespérait le plus, un Ange vint la rassurer sur l'avenir de sa race; elle ouvrit les yeux, et aperçut à peu de distance un puits plein d'eau.

Les *Souhaits* rappellent l'histoire de Salomon. Le bénéficiaire des *Souhaits* obtient tous les biens qu'il demande; bientôt accablé par l'opulence, il aspire à revenir à la médiocrité, et ne désire plus que la sagesse. Suivant le *Troisième Livre des Rois*, III, il fut révélé en songe à Salomon qu'il lui serait accordé tout ce qu'il désirerait avoir; pour tout vœu, il n'exigea que la Sagesse; afin de le dédommager de cette modération, il lui fut prédit qu'il surpasserait en gloire et en richesse tous ceux qui l'avaient précédé et le suivraient. Qu'a-t-il pensé de cette position? Il a dit dans les *Proverbes,* XXX, 8 : « Ne me donnez ni l'indigence ni les richesses; accordez-moi seulement ce qui est nécessaire à ma subsistance, de peur que la satiété ne me pousse à vous nier et à dire : qu'est-ce que le Seigneur? ou qu'excité par le besoin, je ne dérobe et ne blasphème le nom de mon Dieu. » On lui attribue l'*Ecclésiaste*, le livre le plus mélancolique de la *Bible*. Dans son Sermon sur la montagne que reproduit saint Matthieu, Jésus-Christ a nommé les huit béatitudes qui conviennent à l'homme; il a ajouté : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

IV

Le songe, dans les *Deux Amis*, n'a d'importance que parce qu'il confirme la tradition biblique sur les Songes. En effet, on lit dans le *Livre de Job*, XXXIII : « Pendant les songes, dans les visions nocturnes, quand l'assoupissement se rue sur les hommes et qu'ils dorment dans leur lit, alors Dieu ouvre leur oreille et leur apprend leurs

devoirs, pour les détourner de ce qu'ils font de mal, les redresser de leur orgueil, tirer l'âme de la corruption et protéger la vie, menacée du glaive. » La Vie des Saints vient confirmer ces paroles; tous les grands poètes, depuis Homère jusqu'à Racine, et les plus sages philosophes depuis Platon jusqu'à Bossuet, ont cru à l'inspiration de certains songes, comme à des révélations de la volonté divine.

C'est en songe que les Mages sont prévenus de ne point retourner à la cour d'Hérode, comme ils le lui avaient promis. C'est en songe que saint Joseph est averti de la grossesse de la Vierge comme de l'opération du Saint-Esprit; puis, de s'exiler en Égypte avec la Sainte Famille; puis, après la mort d'Hérode, de revenir en Judée; enfin, d'aller s'établir en Galilée.

C'est en songe qu'Abimélech est menacé de mort, s'il ne remet pas immédiatement Sara à Abraham. C'est en songe que Jacob contemple l'échelle que montaient et descendaient les Anges. C'est en songe que Laban reçoit la défense de s'opposer au départ de Jacob. C'est en songe que Joseph a l'intuition des adorations que lui rendront ses frères. C'est en songe que les compagnons de captivité de Joseph sont instruits du sort qui leur est prochainement réservé. C'est en songe que Pharaon a le pressentiment des fléaux qui pèseront sur l'Égypte. C'est par le songe d'un Madianite que Gédéon est encouragé à livrer une bataille qui sera heureuse pour les Juifs. C'est en songe que Salomon apprend qu'il a la liberté de demander tout ce qu'il peut désirer. C'est en songe que Job reçoit une excellente leçon d'humilité pour l'orgueil de l'homme. C'est en songe que Mardochée découvre la trame d'une conspiration contre la vie du roi. C'est en songe que Judas

Machabée augure bien des exploits qu'il médite par les prières qu'il voit Onias et Jérémie adresser pour le salut de la Judée. C'est en songe que Daniel est instruit du songe et du sens du songe dont il ne reste qu'une idée confuse à Nabuchodonosor et qu'aucun mage de Babylone n'a pu retracer à la mémoire du roi.

Le *Songe d'un habitant du Mogol* a besoin d'interprète. Il en est de même de beaucoup de songes. Joseph interprète le songe de ses deux compagnons de prison; Pharaon apprend cette faculté et le mande; dès que Joseph eut interprété le songe de Pharaon, il fut mis à la tête des affaires. Mardochée profite de son songe pour avertir Assuérus des dangers qu'il courait; Assuérus se ressouvient plus tard de ce service, et donne à Mardochée les biens et la place d'Aman. Daniel interprète le songe de Nabuchodonosor, et il est placé à la tête des provinces de Babylone.

Il devine l'énigme de trois mots qu'une main invisible écrit sur la muraille pendant le festin que Balthazar donne à sa cour; pour récompense, il reçoit un collier d'or et la puissance du troisième personnage de l'État. Les *Deux Aventuriers et le Talisman* semblent une traduction de Daniel : des deux aventuriers, il y en a un qui déchiffre une énigme et en suit l'avis; il poursuit sa route et tombe dans une assemblée populaire, et le voilà subitement acclamé roi à l'unanimité des voix.

Une étoile a guidé les Mages de leur pays natal à Jérusalem, puis de Jérusalem à Bethléem, où ils adorèrent le Messie, dont ils avaient pressenti la naissance. Les ténèbres s'étendirent comme un crêpe sur le Calvaire quand Jésus-Christ mourut. Vouloir trouver dans les astres la destinée de tous les princes et le sort de chaque particulier est une

erreur finement combattue dans l'*Horoscope*, dans *Un animal dans la lune*, et dans l'*Astrologue qui se laisse tomber dans un puits*. Les coureurs de prédictions peuvent méditer une aussi sage leçon dans les *Devineresses*. Il fallait les lumières de la *Bible* pour lutter avec ce bon sens contre l'Astrologie et la Sorcellerie qui ont tenu école dans tant d'États, dans tant de sanctuaires et à tant d'époques. Il n'y a eu de faux prophètes que parce qu'il y avait eu de vrais prophètes. A part les Grands Prophètes et les Petits Prophètes, la *Bible* abonde en prophéties, depuis la *Genèse* jusqu'à l'*Apocalypse*. Aucun des mages de Babylone n'a su deviner ni interpréter, comme Daniel, les songes de Nabuchodonosor et de Balthazar. On persécutait et on tuait les vrais prophètes, parce qu'ils prêchaient la vérité et la pénitence, et on leur préférait les faux prophètes qui flattaient l'amour-propre et toutes les passions. Le *Lévitique* avait interdit, XIX, 31, toute relation avec les magiciens et les devins. Ézéchiel menace de grands châtiments tous les faux prophètes et leurs sectaires; Jérémie prédit à l'un d'eux, XXVIII, qu'il mourra dans l'année. Suivant saint Matthieu, VII, 15, Jésus-Christ avertit les fidèles de se garder des faux prophètes. Malgré les défenses de la loi, on voit Saül se déguiser pour aller demander à la pythonisse d'Endor ce qui lui arrivera, puis Ochozias qui envoie consulter Béelzébut sur sa maladie.

Dans son *Épître aux Hébreux*, saint Paul commence par dire que Dieu s'est servi des prophètes pour instruire le peuple à différentes fois et de toutes les manières. Jonas avertit Ninive que la ville sera détruite dans quarante jours, si elle ne fait pas pénitence; alors toute la population jeûne et prie pour éviter la punition qui lui est prédite. Les *Animaux malades de la peste* résument le fond de la Religion.

Ils conviennent que, pour arrêter le courroux céleste, il faut que le plus coupable soit sacrifié. Ainsi Caïphe proclama qu'il était indispensable qu'un homme mourût pour le peuple : *quia expedit unum hominem mori pro populo*, comme le constate saint Jean, XVIII, 14. Tous les Animaux confessent leurs fautes avec sincérité ; c'est le moins coupable qui excite le plus de scandale ; Pilate a beau proclamer l'innocence de Jésus, le peuple demande sa mort et lui préfère Barrabas. La Fable a calomnié et immolé l'Ane ; elle l'a substitué à l'Agneau pour ne pas blesser les convenances ; jamais l'Ane n'a été un holocauste chez les Juifs, ni chez les autres peuples ; il appert, des *Métamorphoses* d'Apulée, que, dans l'antiquité comme de nos jours, l'Ane fut la victime des mauvais traitements, l'objet de la risée, condamné à un travail extraordinaire et continu, et soumis à un régime de privations de toute nature. Il est évident que cette histoire de la peste rappelle les principales scènes de la Passion, et consacre le dogme du sacrifice qu'on trouve dans n'importe quelle Religion.

L'*Homme et l'Idole de bois* est le résumé de l'*Ancien Testament* qui atteste à chaque page que les Juifs ne furent heureux qu'autant qu'ils brisaient les idoles et combattaient l'idolâtrie chez les peuples voisins, suivant l'ordre qu'ils en recevaient des prophètes.

V

Cet homme de l'*Idole de bois* dévoile ce qu'il y a de mesquin et d'étroit dans les vœux les plus communs de l'humanité.

Quoi de plus insensé que la plupart des desseins les plus

secrets de l'humanité! Le *Serpent* se propose de manger la lime; l'ancien Serpent séduit Ève et croit l'avoir détruite pour toujours; mais il lui est annoncé qu'un jour la Femme lui écrasera la tête; on représente la Vierge foulant à ses pieds le Serpent. La *Grenouille* veut se faire aussi grosse que le *Bœuf;* entraîné par la chute d'Ève, Adam s'imagine qu'il sera Dieu; c'est la mort qu'il a avalée, en mangeant le fruit défendu. Le *Cierge* s'approche du feu pour acquérir la durée de la brique; les hommes prétendent s'immortaliser en élevant une tour qui atteindra les nuages; la confusion des langues les disperse, et met l'humanité dans l'impossibilité de se réunir jamais avec une langue commune; il n'y aura que l'Église qui se servira toujours de la même langue pour réunir les fidèles. Le *Corbeau* veut imiter l'*Aigle;* Pharaon a beau commander à ses magiciens et lutter contre Moïse; il mourra avec toute son armée, dès que Moïse aura fait signe aux flots de la Mer Rouge de reprendre leur cours. Les *Deux Chiens* veulent avaler la mer pour se partager un *Ane mort:* l'*Ecclésiaste* a demandé le bonheur à toutes les jouissances physiques et morales, et il confesse que tout est vanité ici-bas.

Pour arriver au but, il faut recourir aux moyens les plus naturels et les plus droits. La *Tortue* devance le *Lièvre*, parce qu'elle suit toujours son chemin. Saint Matthieu, XIX, 30, renferme la même leçon relativement aux voies de salut: « Plusieurs qui avaient été les premiers seront les derniers, et les derniers deviendront les premiers. »

Les leçons n'ont jamais manqué à l'homme. Le *Coq* dédaigne la *Perle:* saint Matthieu, VII, 6, rapporte ce conseil de Jésus: « Ne jetez point vos perles devant les pourceaux, de peur qu'ils ne les foulent aux pieds, et que se retournant, ils ne vous mettent en pièces. » La *Poule aux*

œufs d'or rappelle le sort que Jérusalem a réservé à la plupart des prophètes, jusqu'à Celui qui résume la loi et les prophètes.

Le *Curé* meurt au moment où il va toucher le casuel d'un grand enterrement; Moïse, pour avoir une fois manqué de foi, expire à la vue de la terre promise. Un faux pas renverse toute la fortune de la *Laitière* du *Pot au lait;* toute la génération qui a quitté l'Égypte, finira dans le désert, parce qu'elle a péché; ce sont les enfants qui iront prendre possession de cette contrée où coulent le lait et le miel. Le *Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils du roi* s'expatrient pour arriver à la fortune; les Juifs s'allient avec les gentils et adorent leurs idoles; les gentils leur enlèveront dix tribus et les traiteront sans cesse comme des bêtes de somme. L'*Homme court après la fortune*, et ne la rencontre jamais; Nabuchodonosor fait périr les mages qui ont épuisé les mensonges de l'idolâtrie pour obtenir les honneurs et les richesses; l'*Homme qui attend la Fortune dans son lit*, c'est Daniel que Dieu illumine de songes dont l'interprétation le mènera à toutes les dignités.

Si l'on réussit une fois, il ne faut pas trop présumer de sa raison pour compter sur un bonheur perpétuel. Un homme a traversé le *Torrent* et se perd dans la *Rivière;* Pharaon est englouti dans la Mer Rouge au moment où il est sur le point de livrer une bataille sûre au Peuple Juif.

L'*Ane chargé d'éponges et l'Ane chargé de sel* ont une fin différente; l'un se noie et l'autre se sauve: c'est la parabole des Dix Vierges que saint Matthieu a conservée, XXV; le sort des folles et des sages dépend de leur conduite. Le *Cerf* revient trop tôt au péril et y succombe; saint Pierre renie trois fois son Maître, parce qu'il a trop présumé de son zèle. Le *Chêne* nargue le Vent et méprise le *Roseau;*

le Vent brise le Chêne et épargne le Roseau : David a dit, XXVI : « J'ai vu l'impie surfait et élevé comme les cèdres du Liban. J'ai passé, et il n'était plus; je l'ai cherché et sa place ne s'est plus trouvée. » Le *Renard* se croit assuré contre le danger et se moque du *Chat;* le Chat grimpe sur l'arbre, et est épargné pendant que le Renard est la proie des chiens : Aman croit qu'il touche au faîte des grandeurs, il est forcé de combler d'honneurs le pauvre Mardochée, puis il finit comme un scélérat, et c'est Mardochée qui hérite de ses dignités et de ses richesses.

Il est rare de supporter les pertes avec autant de résignation que le *Berger* qui a fait fortune dans le commerce maritime, et qui finit par perdre dans une tempête tout ce qu'il avait gagné; c'est alors qu'il défie *Mesdames les Eaux* de lui soutirer de nouveau de l'argent. On croirait entendre le mot dit à la *Mer*, dans le livre de *Job*, XXXVIII, 11 : « Tu viendras jusque-là et tu n'avanceras pas plus loin; c'est là que tu briseras tes flots tumultueux. » David s'est écrié, CXVIII, 71 : « Il m'est utile, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos intentions. »

Ce qu'il y a de plus commun sur la terre, c'est l'*Ingratitude et l'injustice des hommes envers la fortune.* Un trafiquant sur mer attribue à sa sagesse tous les bénéfices qu'il réalise et qu'il étale avec l'ostentation d'un parvenu; dès qu'il est ruiné, il maudit les injustices de la Fortune. C'est alors qu'un homme de sens l'engage à se consoler, en se résignant à être sage s'il est décidé qu'il ne sera plus heureux. Le malheur a rendu insensées et impies la femme de Job et celle de Tobie. Job résigné dit à sa femme désespérée, II, 10 : « Si nous avons reçu des biens de la main de Dieu, pourquoi n'en accepterions-nous pas des malheurs ? » A peine ruiné, il s'était écrié, I, 21 : « Le Sei-

gneur m'avait enrichi, il m'a ruiné; il a agi ainsi qu'il lui a plu; que le nom du Seigneur soit béni. » Après avoir guéri Tobie de sa cécité, Raphaël lui donna la raison de sa terrible épreuve par cette explication que le livre de *Tobie* rapporte, XII, 13 : « Il était nécessaire que la tentation vous éprouvât. » Ainsi, tantôt la fortune est un châtiment, tantôt c'est seulement une épreuve pour la vertu, comme il est prédit dans les *Proverbes*, III, 12 : « Le Seigneur châtie celui qu'il préfère, et il se complaît en lui, comme un père en son fils. »

L'Égypte oublia vite les bienfaits dont elle était redevable à la sagesse de Joseph. David termine son *Psaume* CXLVII, par cette remarque sur les Juifs : « Il n'a point traité avec cette générosité toutes les nations, et il ne leur a point manifesté ses jugements. » Il consacre le *Psaume* CIV et le *Psaume* CV à récapituler tous les biens dont Dieu n'a cessé d'accabler les Juifs, et les murmures ainsi que les blasphèmes qui leur tinrent lieu de reconnaissance. Sur dix lépreux que Jésus guérit un jour, remarque saint Luc, XVII, il n'y en eut qu'un qui revint le remercier; saint Jean fut le seul des Apôtres qui l'accompagna dans toutes les stations du Calvaire. Dans le discours de saint Étienne qu'on lit dans les *Actes des Apôtres*, se trouve cette observation : « Quel est le prophète que vos pères n'ont point persécuté? Ils ont tué ceux qui leur prédisaient l'avènement du Juste que vous avez trahi et assassiné. »

L'or est le premier et le dernier désir de l'homme. L'or arrive, et l'homme n'en sait aucun gré au Distributeur des sorts. Salomon oublie Dieu, quand il est le plus riche des rois. Le *Financier* envie la gaieté du *Savetier*, et lui donne un peu d'argent; à peine a-t-il cette aubaine

que le Savetier s'ennuie comme le Financier; il finit par lui rendre son présent; Judas a vendu son Maître pour quelques écus; il les remet au temple; au lieu de se repentir de sa faute, comme fit saint Pierre, il se désespère et se pend. L'*Avare qui a perdu son trésor*, l'*Enfouisseur et son Compère*, le *Thésauriseur et le Singe* ont entassé or sur or; ils ne songent qu'à augmenter leur trésor; jamais le sentiment de la reconnaissance ne les émeut.

VI

Il faut bien peu de chose pour rappeler l'homme au sentiment de sa faiblesse : témoin l'*Homme et la Puce :* le second livre des *Machabées* nous montre, IX, rongé de vers qui sortaient de son corps comme d'une source, cet Antiochus qui avait juré de faire un tombeau de toute la Judée; on voit dans les *Actes des Apôtres*, XII, qu'Hérode Agrippa fut aussi dévoré des vers au moment où il siégeait sur son trône et se laissait adorer comme un dieu. Un *Moucheron* vint à bout de toutes les facultés du *Lion;* Pharaon s'est vu troublé dans son orgueil par des légions de moucherons, de mouches, de grenouilles, de sauterelles.

Toute vie, celle de l'homme comme celle de l'animal, est une antithèse de bonnes et de mauvaises qualités. Le *Lion* épargne le *Rat;* Joseph reconnaît ses frères et pourrait leur appliquer la peine du talion ; il leur pardonne et veut qu'ils viennent partager sa fortune. Le *Cuisinier* cède au ramage du *Cygne;* Saül a besoin de la harpe de David pour chasser la mélancolie qui le travaille. Le *Loup* lâche

le *Chien maigre;* Joseph ne retient qu'un de ses frères en ôtage, afin que les autres aillent chercher Benjamin dont il craint la perte. Au contraire, le *Milan* est impitoyable pour les modulations du *Rossignol;* Jacob profite de la nécessité de la faim d'Ésaü pour se faire céder le droit d'aînesse contre un plat de lentilles. L'*Aigle* dévore Jean Lapin malgré les intercessions de l'*Escarbot;* Pilate oublie les supplications de sa femme, et abandonne l'innocence de l'Agneau de Dieu à l'envie des Pharisiens. Le *Pêcheur* ne fait du *Petit Poisson* qu'une bouchée inutile; Hérode ne retire aucun fruit de la boucherie des Saints Innocents. Le *Vieux Chat* dévore la *Jeune Souris :* Nabuchodonosor commande de jeter dans une fournaise Azarias, Misaël et Ananias. L'*Hirondelle* se repaît de l'*Araignée;* Achab immole le pauvre Naboth. L'*Ane* est cruel pour le *Chien;* il rencontrera pareille insensibilité, quand il aura besoin du Cheval : suivant le *Livre des Juges*, I, les Juifs coupèrent les extrémités des mains et des pieds au roi Adonibezec, quand ils l'eurent pris ; c'est alors qu'il se repentit d'avoir coupé les extrémités des pieds et des mains à soixante-dix rois qui mangeaient sous sa table le reste de ce qu'on lui servait.

Les petits sont indispensables aux grands. Ainsi, dans sa *Première Épître aux Corinthiens,* I, 27, saint Paul dit : « Dieu choisit les ignorants du monde pour confondre les sages, et les méprisés de la société pour abattre les forts. » La *Cigogne* soulage le *Loup* et l'empêche d'étouffer; Mardochée dénonce une conjuration de cour; Assuérus profite de l'avis et l'oublie. Le *Rat* délivre le *Lion* et le *Chat :* Daniel tire d'embarras et Nabuchodonosor et Balthazar. La *Fourmi* est un moyen de salut pour la *Colombe;* Esther sauve la race juive, en faisant renverser Aman. La *Mouche*

fait plus que le *Coche :* sans Moïse, les Juifs auraient-ils pu sortir des dangers de l'Égypte ?

L'amour-propre reçoit de bonnes leçons pour toutes les classes. L'obstination des *Deux Chèvres* est la même que celle de Lucifer et de ses compagnons qui furent précipités du ciel pour avoir oublié les attributs de Dieu. Le *Lion* se rit des prétentions des *Anes :* dans le *Livre de Job,* Dieu prend la parole pour confondre les amis de Job qui considéraient les épreuves de Job comme des châtiments, et qui pensaient avoir le droit de le maltraiter. Le *Mulet se vantant de sa généalogie* est réduit à servir dans un moulin; l'Enfant Prodigue se croit déclassé chez son père et aspire à faire une belle figure dans le monde; il deviendra porcher et enviera, dans sa misère, les glands qu'on donnait aux pourceaux, suivant la parabole de saint Luc, xv. Le *Rat* se compare à l'*Éléphant* jusqu'à ce qu'il aperçoive le Chat : ce n'est qu'en Égypte que la famille de Jacob fut convaincue de la supériorité de Joseph dont la belle robe et les prévisions d'avenir avaient excité la jalousie de ses frères, et les avaient poussés à le tuer ou à le vendre. La *Mouche et la Fourmi* rappellent parfaitement le sort du Pharisien et du Publicain. Les *Grenouilles* exigent du *Soleil* qu'il règle sa chaleur selon leurs besoins : c'est au moment où Jésus vient de prédire sa passion et sa résurrection, rapporte saint Matthieu, xx, que la femme de Zébédée s'approche pour demander que ses deux enfants soient assis, l'un à la droite, l'autre à la gauche du Sauveur, dès qu'il sera en possession de son royaume; suivant saint Marc, x, ce sont les enfants de Zébédée, les Apôtres Jacques et Jean, qui exprimèrent eux-mêmes e vœu, objet de l'indignation des autres Apôtres.

L'*Éléphant* et le Rhinocéros se disputent le pas et l'em-

pire : saint Marc, IX, et saint Luc, IX, rapportent que, de bonne heure, les Apôtres brûlaient de savoir lequel de la compagnie était le plus grand ; suivant saint Luc, XXII, les Apôtres viennent à peine de recevoir la cène, qu'ils sont curieux de deviner quel est celui d'entre eux qui trahira le Sauveur ; puis, ils se préoccupent de connaître lequel est le plus grand parmi eux.

L'amour-propre est universel, et c'est parce qu'il en est ainsi qu'on juge si bien les autres. La *Besace* semble le commentaire de ce mot du Sauveur qu'on trouve en saint Matthieu, VII, 3 : « Vous distinguez une paille dans l'œil de votre frère, et vous ne voyez pas une poutre dans votre œil. »

Chaque créature doit se contenter de ce qui est accordé à son espèce. L'*Écrevisse* reçoit de sa *Fille* la même leçon qu'on trouve en saint Matthieu, VI, 27 : « Qui trouverait, dans sa pensée, le moyen d'ajouter une coudée à sa taille ? » Le *Cerf se voyant dans l'eau* admire sa ramure qui multiplie les dangers de la fuite : Absalon devra la mort à l'opulence de sa chevelure. Le *Chien à qui on a coupé les oreilles* se plaint, puis se résigne : la circoncision imposée aux Juifs a eu plus d'avantages que d'inconvénients. Le *Paon se plaignant à Junon* reçoit l'explication que saint Paul donne aux *Romains*, XII, 6 : « Nous avons des dons différents, suivant la grâce qui nous a été donnée. » Dans sa *Première Épître aux Corinthiens*, XII, l'Apôtre revient sur la diversité et l'utilité de ces dons. La *Genèse* prévient que les créatures ont été créées suivant leurs espèces ; David a dit, XXXI, 9 : « Gardez-vous de devenir comme le cheval et le mulet auxquels manque l'intelligence. » Il est évident que le Cheval du *Livre de Job*, XXXIX, diffère du Cheval de David. Le *Livre de Job* défie l'homme de

compter parmi les bêtes de somme l'Onagre et le Rhinocéros. En effet, il y a des différences étonnantes dans les genres et les espèces, soit pour la beauté, soit pour l'instinct. De nos jours, on a vu des chevaux de course vendus cent mille francs, et des chiens de chasse trouver des amateurs à vingt-cinq mille francs.

On ne gagne guère à épuiser les moyens de forcer les buts de sa nature. Le *Geai paré des plumes du Paon* est humilié; Moïse anéantit la vaine science des mages d'Égypte, et Daniel celle de la cour de Babylone. En vain l'*Ane* est *vêtu de la peau du Lion :* Saül usurpe les fonctions du pontificat, Samuël le confond. Le *Loup devenu Berger* est mis en pièces : les Pharisiens ont beau poser en docteurs et en sages; saint Jean-Baptiste les signale comme une race de vipères, et Jésus dit : « Gardez-vous des faux prophètes qui s'avancent vers vous sous des peaux de mouton, mais qui ne sont au fond que des loups ravissants. » Le *Renard* s'affuble de la peau du *Loup*, puis la jette là; saint Paul a pris quelque temps la peau du loup pour persécuter les Chrétiens et lapider saint Étienne; éclairé par la grâce, il passe le reste de sa vie à prémunir contre les piéges de l'emblème des loups ravissants.

VII

La nature est portée au mal, et même de bonne heure, comme le démontre l'*Écolier*, *le Pédant et le Maître d'un jardin,* car les enfants auxquels on veut donner un exemple de correction font plus de mal que l'Écolier qu'on se propose d'humilier. Le *Loup* s'abandonne à son instinct, en voyant l'appétit des *Bergers* qui se régalent d'un agneau

cuit à point : Ève a mangé le fruit défendu, Adam commet la même faute.

Dans le *Chat et les Deux Moineaux*, et dans le *Chien qui porte à son cou le dîner de son maître*, on doit méditer la remarque de David, XLI, 8 : « L'abîme appelle l'abîme. » Adam a prévariqué et ment à Dieu ; Caïn tue Abel et ment à Dieu ; Sarah se moque des Anges qui annoncent à Abraham qu'elle enfantera dans l'année, et soutient qu'elle n'a pas ri ; Rachel dérobe les idoles de son père et ment ; les filles de Loht enivrent leur père et le corrompent ; la femme de Putiphar tente Joseph, et l'accuse de l'avoir voulu violer, parce qu'il a dédaigné ses faveurs. David enlève Bethsabée et fait exposer le mari à une mort certaine. A force de pécher on arrive à l'endurcissement. Les *Compagnons d'Ulysse* se complaisent dans leur dégradation et refusent d'en sortir ; les plaies de l'Égypte n'ont fait qu'augmenter la perversité de Pharaon. L'*Autour* qui plume une *Alouette* pour la dévorer, ouvre les yeux quand il est menacé du même sort : Pharaon ne se rendit à la prière de Moïse que lorsqu'il eut perdu son fils aîné, et qu'il eut appris le trépas de l'aîné dans toutes les familles de l'Égypte.

VIII

L'*Ecclésiaste* avoue, VI, 7, que tout le travail de l'homme a pour but la bouche. On voit par le *Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils du roi* que le travail manuel procure facilement et partout le nécessaire.

Il faut faire attention à ce qu'on prend. Le *Rat* est pris par l'*Huître* qu'il veut manger : Noé perd la raison, la

première fois qu'il essaie du vin. Le *Renard et le Bouc* sont des victimes de la gourmandise : Ésaü se repentit, toute sa vie, d'avoir cédé le droit d'aînesse pour un plat de lentilles ; Jacob qui avait profité de l'occasion, fut obligé de s'exiler, et trembla plus de vingt ans.

Le *Héron* fut trop difficile et faillit périr de faim ; il en sera de même de l'Enfant Prodigue qui méprisa l'ordinaire de son père. Le *Milan* n'entend rien, car il est affamé ; on voit dans le *Premier Livre des Rois*, XXI, que David, arrivant chez le prêtre Abimelech, fut obligé de toucher aux pains de proposition dont l'usage n'était permis qu'aux lévites, car il n'y avait pas autre chose à lui offrir.

La *Belette entrée dans un grenier* fait songer aux festins où Balthazar et d'autres trouvèrent la mort. Le *Rat qui s'est retiré du monde*, et ne vit que pour son ventre, rappelle la parabole du Mauvais Riche et de Lazare que rapporte saint Luc, XVI. Dans le *Passant et le Satyre*, on voit que la pauvreté peut nourrir un cœur aussi étroit que le fait l'opulence des villes : le *Premier Livre des Rois*, XXV, nous parle de Nabal comme d'un propriétaire aisé ; dans le besoin, David s'adressa à lui, mais il ne put rien en obtenir, malgré les services qu'il lui avait rendus.

Le menu du *Renard* qui traite la *Cigogne*, rappelle la manne qui suffit aux Juifs dans le désert, les sauterelles dont se contentait le Précurseur, le pain et la chair qu'Élie recevait d'un corbeau, le poisson que les Apôtres offrirent au Sauveur. Les apprêts de la Cigogne font penser aux ragoûts qu'aimait Isaac, aux lentilles que Jacob vendit si cher, au festin improvisé par Abraham, par Gédéon pour honorer leurs hôtes. Dans le *Rat de ville et le Rat des champs*, on voit réunies toutes les ressources de la cam-

pagne et de la ville; les fils de Job s'invitaient les uns les autres régulièrement, et priaient leurs sœurs à se trouver à leur table. Raguel voulut que tous ses voisins et ses amis assistassent aux noces de sa fille avec Tobie. Le *Jardinier et son Seigneur,* c'est tout à fait patriarcal, car le Seigneur agit sans façon avec tout le monde; le Jardinier fait tout son possible pour que rien ne manque à ses hôtes; il est aussi tolérant que Loth sur un point délicat.

Dans le *Rieur et les Poissons*, on voit moins la table des Juifs graves, silencieux que la table des Chrétiens modernes, car il y est prouvé que, sans gaieté, le meilleur des festins vaut peu de chose. L'*Ecclésiaste* l'a dit, IX, 7 : « Mange ton pain dans la joie, et bois ton vin avec allégresse. »

A part l'ivresse involontaire de Noé, la *Bible* ne cite guère d'ivrognes; de même, les *Fables* ne présentent qu'un *Ivrogne*. Samson, le plus fort des hommes de la *Bible*, ne buvait ni vin ni boisson enivrante.

IX

L'*Homme et son Image*, c'est cette conscience lumineuse et indestructible qui poursuit partout dans la solitude, soit Adam qui a mangé le fruit défendu, soit Caïn qui a assommé Abel, soit Moïse qui a tué un Egyptien et l'a caché dans le sable. L'*Ours et l'Amateur des Jardins* s'ennuient dans leur retraite, quoiqu'ils n'aient rien à se reprocher. Il est écrit dans l'*Ecclésiaste :* « Malheur à qui est seul. » La solitude n'est possible que pour les parfaits. L'Homme et l'Animal sont nés pour vivre en société. Aussi le Lièvre n'est le plus mélancolique des Animaux que parce que son caractère inquiet le tient habituellement à l'écart.

Ainsi Lamech craignit d'expier septante fois sept fois l'assassinat qu'il avait commis.

La société naturelle est la famille. Ou l'amour la commence, ou il la suit. Suivant l'*Amour et la Folie*, l'Amour est un dieu aveugle : Ruben souille le lit de son père ; les filles de Loth abusent du sommeil de leur père; Sichem enlève et viole Dinah, une fille de Jacob ; David enlève Bethsabée, femme d'Urie; Ammon, fils de David, attire chez lui et outrage Thamar, sœur d'Absalon, fils de David ; deux vieux juges surprennent Susanne au bain et la calomnient parce qu'elle les a repoussés ; des habitants de Gabaa se jettent sur la femme d'un lévite d'Ephraïm et lui laissent à peine un souffle de vie. *Tircis et Amarante,* puis *Daphnis et Alcidamure* peignent tous les tourments et toutes les délices de l'Amour : le *Cantique des Cantiques* est plus parfait que la Fable sous ce rapport. Les *Dieux voulant instruire un Fils de Jupiter* sont avertis que l'Amour est le grand maître des arts : Isaac trouve dans son mariage avec Rebecca une consolation du chagrin qu'il éprouvait depuis la mort de sa mère Sarah ; Jacob se détermine à servir sept ans pour mériter la main de Rachel, fille de Laban, son oncle ; pour obtenir une alliance avec Michol, fille de Saül, David s'expose à cent morts, car il faut qu'il apporte pour dot cent prépuces de Philistins ; pour conserver Bethsabée qu'il a séduite, il n'hésitera pas à faire mourir Urie. Le *Lion amoureux* se laisse rogner ongles et griffes ; Samson découvre à Dalila que le secret de sa force est dans sa chevelure ; elle le prend au mot et lui coupe les cheveux ; pour complaire à Hérodiade, Hérode consent à la décollation de saint Jean-Baptiste ; Salomon perd la foi dans la compagnie des femmes étrangères dont il remplit ses palais.

L'*Homme entre deux Ages et ses deux maîtresses* se résout

à garder le célibat : Saint Paul qui a prêché les droits et les devoirs du sacrement du mariage, dans son *Épître aux Éphésiens,* v, n'a pas hésité à dire dans sa *Première Épître aux Corinthiens,* vii, que « Celui qui se marie fait bien, mais que celui qui ne se marie point fait encore mieux. » La *Fille* est trop difficile et n'a pour Salomon qu'un malotru ; Mérob, fille de Saül, mit peu d'empressement à épouser David à qui elle était promise ; plus tard, elle dut sentir qu'Hadriel Molahite n'était plus qu'un pauvre sire auprès de David. La *Souris métamorphosée en Fille* ne veut s'allier qu'à un Rat ; devenue reine, Michol se moque de David parce qu'il a dansé devant l'Arche ; elle reste stérile ; les filles de Loth abusent du sommeil de leur père, sans songer au châtiment de Sodome dont elles viennent d'être arrachées. Les *Deux Coqs* sont amoureux de la même poule ; de l'un elle passera à l'autre ; David brûle d'amour pour Abigaïl, femme de Nabal ; ce mari meurt, David s'empresse de s'unir à la veuve.

Le mariage a ses inconvénients comme ses avantages. La *Perdrix* s'accoutume aux coups de bec des *Coqs ;* Agar a bien des jalousies à dévorer ; la femme de Job et celle de Tobie regrettent la fortune primitive de leurs maris, mais elles ne les abandonnent point. Le *Singe* ne voit dans le mariage qu'une occasion de faire de l'escrime : Samson épouse une femme de chez les Philistins afin de trouver souvent des sujets de bataille avec eux.

Le *Mal marié* renvoie sa femme ; Abraham finit par congédier Agar ; Assuérus se débarrasse de l'altière Vasthi. L'*Ivrogne* succomba de bonne heure à ses débauches et rendit ainsi libre la femme qui le méprisait ; de même Onan fut frappé de mort prématurée, en punition de l'abus qu'il faisait du mariage.

Le mariage offre mille moyens de rapatriage, comme l'insinue le *Mari, la Femme et le Voleur ;* la naissance d'enfants longtemps attendus ne manque jamais de rallumer les feux éteints des vieux ménages : témoin Abraham et Sarah, Jacob et Rachel, Manué, père de Samson, Booz et Ruth, Elcana et Anne, père et mère de Samüel, Zacharie et Élisabeth, père et mère de saint Jean-Baptiste.

Le mariage ne détruit pas plus les défauts de la femme que ceux de l'homme. La *Chatte métamorphosée en Femme* oublie son excellent mari pour se jeter sur les souris ; la curiosité d'Ève se retrouve dans la femme de Loth que les menaces n'empêchent point de se retourner pour voir l'incendie de Sodome. Les *Femmes et le Secret* rappellent l'imprudence et les malheurs de Samson qui a trop présumé de la discrétion de Dalila.

On a beau médire du mariage ; on ne peut s'en passer. Le *Singe* est connu pour ses mauvais tours ; il n'en trouve pas moins une compagne, dès qu'il en a besoin : Salomon est celui qui a dit le plus de mal de la femme, et c'est aussi celui qui réunit une véritable armée de reines et de concubines. Dès que les *Obsèques de la Lionne* sont terminées, le Lion veut bien chercher des consolations dans une nouvelle union ; Assuérus choisit Esther parmi les plus belles filles qui lui sont présentées, et a bientôt oublié Vasthi. La *Jeune Veuve* est l'histoire de la plupart des Veuves ; Thamar n'a été heureuse ni avec Her, ni avec Onan, l'un et l'autre fils de Juda ; il lui tarde d'épouser un troisième fils que Juda lui a promis ; Sarah, fille de Raguel, était veuve de sept maris, quand elle se donna au jeune Tobie.

L'*Hyménée et l'Amour* finissent par représenter le mariage comme l'idéal de la félicité, et font oublier toutes les raisons qui semblaient assurer la victoire au célibat : de

même, les *Proverbes* qui semblent attribuer tous les malheurs de la vie à la femme, se terminent par l'éloge le plus parfait de la Femme qu'on puisse désirer.

Le caractère du Père et de la Mère vaut mieux que celui de l'Époux et de l'Épouse.

L'illusion sur la race est parfaite. Le *Hibou* parle à l'*Aigle* de ses petits monstres comme d'une merveille de l'enfance : Aaron pleure ses deux fils comme si leur mort subite n'avait pas été un châtiment public ; il lui est défendu de porter leur deuil ; Héli ne survit guère au trépas de ses enfants, dont la vie sacerdotale était le scandale du peuple. David jeûne et prie pour la guérison de l'enfant adultérin qu'il a eu de Bethsabée, il se relève de son abattement, quand cet enfant du péché lui est enlevé. Il paraît inconsolable de la perte d'Absalon qui l'a chassé de son trône, de sa capitale, qui lui a déshonoré dix de ses femmes, et qui a été surpris dans la révolte : toute l'armée lui fait un reproche de l'inconvenance de son chagrin.

Le Cerf est plus égoïste que la perdrix pour ses descendants. Abraham se résigne en silence à conduire Isaac au lieu du sacrifice, et lève la main pour exécuter l'ordre qui lui fut donné afin d'éprouver sa foi ; suivant le *Second Livre des Machabées*, la mère des Sept Machabées assista au martyre de ses enfants et les encouragea, par sa présence comme par sa sublime éloquence, à mourir joyeusement et courageusement pour la foi. Les Juives éludèrent la loi de Pharaon qui leur ordonnait de détruire tous les garçons qu'elles mettraient au monde ; la naissance de Moïse fut cachée pendant trois mois ; sa mère se détermine à l'exposer sur le Nil, mais elle a soin de le mettre dans un berceau qui puisse aller sur l'eau.

L'égoïsme du père est parfois plus ort que le sentiment

de la famille. Dans les *Deux Perroquets, le Roi et le Fils du roi,* le roi oublie facilement que son fils a les yeux crevés, et ne songe qu'à ravoir le Perroquet qui a causé cet accident : Laban est moins sensible au départ de ses deux filles et de son gendre qu'à la perte de ses idoles.

Le *Hibou* prend ses mesures pour conserver ses petits ; l'*Aigle* recourt à Jupiter pour sauver ses œufs ; Jacob ne prévoit pas que la belle robe qu'il donne à Joseph excitera la jalousie de la famille.

David s'enferme pour pleurer la mort du fils de Bethsabée ; il pleure Absalon et ne fait que répéter ce nom. La *Lionne* qui a perdu son faon se perd en lamentations : c'est plus long et plus naturel que le chagrin de Jacob, qui repousse les consolations de ses enfants sur la disparition de Joseph, et qui se contente de dire : « Je pleurerai toujours jusqu'à ce que je descende avec mon fils dans la terre. »

L'*Escarbot* se venge de l'*Aigle* qui lui a refusé la vie de Jean Lapin ; Jacob donne en mariage à Sichem sa fille Dinah qui a été violée ; cette réparation ne paraît pas suffisante aux enfants de Jacob ; ils iront tuer Sichem et ses concitoyens pour venger l'honneur de leur sœur.

L'*Hirondelle* prévient les *Petits Oiseaux* des malheurs qui leur arriveront. Jacob refuse de laisser partir Benjamin, dans la crainte de le perdre. « Son frère est mort, dit-il, et il est demeuré seul. S'il lui arrive du mal où vous allez, vous conduirez ma vieillesse dans la douleur au tombeau. » En songeant à l'absence du jeune Tobie, sa mère reste inconsolable et s'écrie : « Ah ! mon fils, mon fils, pourquoi vous avons-nous envoyé voyager, vous, la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, la consolation de notre vie, l'espoir de notre postérité ? En vous, nous avions tout, nous n'aurions pas dû nous priver de vous. » L'*Alouette*

sauve ses *Petits* plusieurs fois du danger, d'après la conduite du *Maître d'un champ*. Héli avertit trop tard ses enfants du sort dont leurs scandales seront punis ; David ne prend pas ses mesures contre le caractère d'Absalon qu'il aurait dû corriger ; Saül a le pressentiment de l'avenir de David, et se livre à la guerre dont il sera la victime, ainsi que Jonathas, l'héritier présomptif de la couronne. Mais Rebecca trouve le moyen de tromper Isaac, et d'assurer à Jacob la bénédiction du droit d'aînesse qu'Ésaü avait cédé librement, mais inconsidérément ; Isaac est la dupe de ces subterfuges ; détrompé par Ésaü, il maintient ce qu'il a solennellement béni. La *Chèvre* sauve le *Chevreau* par les avis qu'elle lui donne sur les ruses du *Loup* ; Isaac connaît le désespoir d'Ésaü et ne se doute de rien ; Rebecca devine qu'Ésaü cherchera à se venger, un jour ou l'autre, de Jacob ; pour éviter le conflit dans la famille, elle conseille à Jacob de quitter promptement le toit paternel et d'aller en Mésopotamie chez Laban où il pourra épouser quelque cousine : Isaac lui-même sentit la sagesse de cet expédient, et il bénit l'exil de Jacob qui l'avait sciemment induit en erreur par son travestissement et par ses paroles équivoques, à l'instigation de Rebecca.

X

Point de famille sans *Éducation :* la base de toute éducation découle de la *Loi* promulguée sur le Sinaï. Suivant qu'ils ont profité de l'Éducation, on reconnaît la diversité de la race de deux chiens : le sort des Juifs a toujours dépendu de la façon qu'ils observaient ou négligeaient la *Loi*.

Plus ou moins d'instruction est indispensable. Le *Chien qui quitte sa proie pour l'ombre*, ce sont les hommes auxquels David disait, IV, 3 : « Fils des hommes, pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge ? » Les *Deux Chiens* périssent pour un *Ane mort ;* Alexandre prétend conquérir la terre ; il défaillit sur son lit et reconnut qu'il allait mourir. L'*Ours* veut assurer le repos de l'*Amateur des Jardins* et le tue, en croyant écraser une mouche ; Goliath s'imagine qu'il sauvera sa nation au moyen d'un combat singulier, dont il se voit vainqueur ; il est assommé par la fronde de David, et les Philistins se sauvent ou sont massacrés. L'*Ane* prétend supplanter le *Petit Chien ;* Agar méprise sa maîtresse Sarah ; Abraham la chasse. L'*Homme et la Couleuvre*, le *Villageois et le Serpent,* enfin le *Berger et le Roi*, nous exposent trois ruses de serpent : ainsi les Juifs eurent de longs combats à livrer aux Incirconcis qu'ils épargnèrent imprudemment, malgré l'ordre qu'ils avaient reçu de tout exterminer. La *Tortue* dégringole pour avoir lâché le bâton des *Deux Canards ;* Aman se voit au faîte des grandeurs à la table d'Esther et d'Assuérus, mais il a rendu contre les Juifs une ordonnance qui se retourne contre lui. Le *Singe* châtie la loquacité du *Dauphin* ignorant ; Daniel confondra les deux Juges qui se vantaient de bien décrire le jardin de Susanne. L'*Avantage de la Science* reste avec l'homme, quand tout lui fait défaut : c'est la science qui éclaire la misère de Job, et lui révèle la résurrection.

La science fructifie suivant le naturel. Le *Singe et le Léopard* ramènent à la leçon donnée par Junon au Paon : la belle Rebecca est longtemps stérile et la laide Lia est toujours féconde.

Le *Charlatan* promet de faire en dix ans un chef-d'œuvre

d'éducation du naturel le plus stérile, mais personne ne le croit : à la cour de Nabuchodonosor, Daniel, Ananias, Misaël et Azarias, ne demandent que dix jours pour prouver que l'abstinence de la chair n'est pas nuisible à la beauté ni à la santé; on accepte le défi, et après les dix jours où ces jeunes Juifs n'ont point mangé de viande, ils sont trouvés plus frais, plus gras et plus alertes que tous ceux qui se repaissaient de la viande du roi. L'*Ane portant des reliques* remarque que personne ne partage son orgueil: les Pharisiens ont beau porter des franges à leurs robes et se placer partout à la première place, ils ne recueillent que le mépris sur leurs pas.

Il faut se méfier des mystères. Sur l'instigation du *Renard*, le *Loup* s'approche pour lire sur le pied du *Cheval*, et il reçoit du Cheval de bonnes ruades. Goliath se moque de la fronde de David, et ce géant est écrasé par un caillou. Les *Abdéritains* traitent de folie l'application de *Démocrite;* les Juifs ont maltraité presque tous leurs prophètes.

On doit bien se garder de pratiquer des métiers auxquels on n'est point préparé. Le *Loup* paie cher sa visite au *Cheval* malade; Nabuchodonosor fait mourir les mages qui ne peuvent point deviner les soucis de son esprit. Le *Philosophe scythe* ignore l'horticulture et s'y abandonne, il détruit tout ce qu'il y avait seulement à émonder; Jonathas s'expose à perdre toute l'armée, en faisant une excursion, à l'insu de son père.

La science profite de tout. Le *Fou vend la sagesse* et trouve partout des crédules; il n'y a qu'un sage qui devine sa conduite : les prêtres de Babylone ont trompé le roi comme le peuple sur l'idole de Bel; on voit dans Daniel, XIV, comment l'imposture des prêtres fut découverte et punie. Un *Fou et un Sage* ne sont guère que le conseil à

suivre pour les mauvais traitements de la joue dans toutes les rixes.

Ceux qui ont le goût difficile doivent se rappeler qu'on est averti qu'on sera jugé comme on aura jugé. Le *Renard* fait une belle observation en face du *Buste :* après la chute de l'homme, Dieu dit ironiquement : « Voilà Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal. » Le *Lion abattu par l'homme* ramène à la leçon donnée par Jésus à propos des fleurs des champs. Le *Statuaire et la Statue de Jupiter* rappelle la pente de l'homme à se faire des Dieux de l'ouvrage de ses mains. A part quelques exceptions. l'humanité, selon David, CXIII, 4, n'a pour dieux que l'œuvre des mains des hommes.

XI

L'expérience est la meilleure leçon d'éducation. Le *Souriceau* est tenté de préférer le *Chat* au *Cochet :* Joseph raconte naïvement ses songes d'avenir à ses frères, ce sont ses frères qui voudront le tuer. Le *Meunier et son Fils* concluent, à propos d'un *Ane,* comme l'*Ecclésiaste*, que Dieu a livré le monde aux discussions des hommes, et que tout est vanité, le nombre des sots étant infini.

Il faut se défier de toute présomption. L'*Aigle* se préoccupe plus de ses intérêts que des réclamations de l'*Escarbot*, quand elle confie ses œufs à Jupiter : le jeune riche s'attendait à des louanges de la part de Jésus pour avoir accompli la lettre et l'esprit de la Loi, mais il se retira confondu, quand il apprit qu'il n'arriverait à la perfection qu'en se dépouillant de sa fortune. Les *Deux Compagnons* vendent d'avance la peau d'un *Ours* vivant ; quand

il fallut le tuer, l'un fit le mort et l'autre monta sur un arbre : Nicanor s'avance vers la Judée avec quarante mille hommes; il est si sûr de la victoire qu'il invite les habitants des villes maritimes à venir acheter des esclaves au meilleur marché possible; mais Judas Machabée arrive, extermine neuf mille hommes et met le reste de l'armée en fuite. Le *Berger* reçoit de son *Troupeau* le serment de tenir tête au Loup; tout le troupeau s'esquive à l'approche du Loup; quand Jésus annonce aux Apôtres que l'un d'eux le trahira, tous jurent de le suivre jusqu'à la mort; quelques heures après, Judas le vend, saint Pierre le renie, et saint Jean est le seul qui le suive dans la voie douloureuse et qui reste au pied de la croix jusqu'à ce que toutes les prophéties soient accomplies. Dans le *Conseil tenu par les Rats* et dans la *Ligue des Rats*, il y a unanimité des voix, soit pour attacher le grelot au chat Rodilardus, soit pour dévorer Raminagrobis : dans le désert, tout le peuple juif jure d'accomplir la loi promulguée sur le Sinaï; Moïse se retire quelques semaines; quand il revient, il trouve tout le peuple juif qui adore le Veau d'or qu'Aaron, le grand prêtre, a été forcé de lui élever. Le *Cheval s'étant voulu venger du Cerf* reste la victime de son libérateur; croyant n'être vu de personne, Moïse abat et enterre un Égyptien, puis sachant que son action est divulguée, il s'exile pour de longues années, dans la crainte des récriminations. La *Grenouille* a vainement trompé le *Rat;* le Milan les dévore l'un et l'autre; Athalie croit avoir anéanti toute la race royale, mais le grand prêtre Joad montre Joas, échappé du massacre, livre le combat aux troupes d'Athalie, et la condamne à mort. La *Perdrix* se rit de la détresse du *Lièvre*, et tombe sous les griffes du Vautour; les Philistins se confient trop à l'audace et à la force de Goliath, qui se moque

de l'armée juive pendant plusieurs semaines ; il suffit de la fronde de David pour changer en deuil toute cette gaieté intarissable. Le *Renard* a si souvent triomphé qu'il aime à se croire invincible, et méprise le *Chat;* Samson, qui a épuisé toutes les voies de la ruse et de la vigueur, est à la fin la dupe de sa femme.

XII

Il n'y a rien qui ne puisse devenir un sujet de contestation ou de procès entre particuliers. Deux *Plaideurs* se disputent pour une *Huître :* selon saint Marc, XII, les Saducéens veulent savoir de Jésus lequel des sept frères, qui eurent l'un après l'autre la même femme, conformément à la loi, sera le mari au jour de la résurrection. Le *Loup* plaide contre le *Renard* par-devant le *Singe*, qui les blâme tous deux ; deux vieux juges accusent Susanne, mais Daniel les met en contradiction et les fait condamner comme calomniateurs. Les *Frelons* sont confondus, quand ils sont sommés de fabriquer le miel dont ils revendiquent la propriété aux *Mouches à miel*. Salomon n'eut pas de peine à deviner par les larmes de la mère de qui était l'enfant dont deux femmes réclamaient les droits. La *Belette* s'empare du terrier du *Lapin* qui fait valoir ses titres de possession ; le *Chat* dévore les deux parties qui l'ont choisi pour arbitre : suivant le *Troisième livre des Rois*, XXI, le roi Achab veut acquérir à tout prix la vigne de Naboth, parce qu'elle est contigüe à ses domaines ; Naboth refuse de céder son héritage ; alors on produit de faux témoins qui l'accusent d'avoir blasphémé, crime puni par la lapidation ; Achab de se porter héritier naturel de la vigne de Naboth, et de jouir de

cette expropriation jusqu'à ce qu'Élie lui prédise combien sa conduite sera fatale à sa postérité.

La *Discorde* a commencé dans le ciel avec Lucifer, et ne finira qu'avec la dernière famille. Le *Juge arbitre* veut terminer ses jours en apaisant toutes les querelles; il sent bientôt l'impossibilité de satisfaire les deux parties : Moïse a passé une partie de son temps à dirimer toutes les questions; les murmures continuels de la nation ont été la seule reconnaissance qu'il reçut. Jésus est venu apporter la paix au monde, mais le monde la repousse.

Le mot de Job sera toujours vrai, VII, I : « La vie de l'homme sur la terre est la guerre, et ses jours sont comme les jours du mercenaire. » La guerre a commencé entre les deux fils d'Adam; Jacob et Ésaü s'entrechoquaient déjà dans le ventre de leur mère. N'importe chez quelle nation, comme n'importe chez quelle espèce d'animal, c'est la guerre qui démontre le plus d'intelligence, d'art et de civilisation; la guerre semble une idée innée dans toute créature vivante.

La *Grenouille*, voyant les *Deux Taureaux* qui se battent pour la possession d'une Génisse, prévoit les malheurs qui fondront sur les marais. Il a rarement manqué de prophètes pour prédire, d'après leur conduite antérieure, l'issue des guerres qu'entreprenaient les Juifs. Le jour où la Vierge Marie, accompagnée de saint Joseph, présenta Jésus au temple, elle entendit ces paroles du vieillard Siméon : « Voilà que cet Enfant est destiné à la ruine et à la résurrection d'un grand nombre en Israël, il sera un signe de contradiction. Un glaive transpercera votre âme, afin que les intentions échappent de plusieurs cœurs. »

Le *Combat des Rats et des Belettes* commence sans sujet et finit comme toutes les guerres, par la victoire du plus

fort et par la défaite ou la fuite du plus faible. C'est la guerre des petits. La première guerre dont parle la *Genèse*, XIII, est la querelle des pasteurs d'Abraham et des pasteurs de Loth; pour éviter à l'avenir toute contestation de terrain, Abraham et Loth se séparèrent. Le chapitre suivant de la *Genèse* nous représente la première guerre des rois, la guerre de quatre rois contre cinq rois; Loth est pris dans le combat, Abraham arme toute sa maison, tombe la nuit sur les ennemis, les défait, les poursuit et délivre Loth et tout ce qui lui appartient. Dans l'une et l'autre de ces luttes, le sujet paraît futile, car il s'agit de pâturages, de puits de bitume, de troupeaux, mais c'est court comme toutes les guerres territoriales, comme tous les procès de propriétés.

Les *Loups et les Brebis* représentent les guerres de races, les guerres de Religion; tout pacte entre les Loups et les Brebis sera toujours un mensonge d'une part, et une duperie de l'autre. Les Juifs auront à lutter des siècles contre les idolâtres qu'ils épargnèrent, malgré l'ordre qu'ils avaient reçu de les anéantir; la guerre fut permanente entre le royaume de Juda et le royaume d'Israël qui avait renié le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Jésus a formellement déclaré que celui qui ne serait pas avec lui serait contre lui. Le Catholicisme aura toujours contre lui les empiètements des puissances et les séductions de l'hérésie; la tolérance invoquée par les fausses religions tourne perpétuellement à son détriment. Chercher l'accord de la vérité avec l'erreur, et de la vertu avec le vice n'est qu'une chimère. Les Chrétiens sont avertis par Jésus, par les Apôtres et par l'Église, qu'ils sont comme des moutons au milieu des loups; la scission ne finira qu'au jour où les moutons seront placés à la droite du Juge Suprême, et les boucs à la gauche.

Les *Vautours et les Pigeons* donnent une idée des guerres civiles qui sont d'autant plus dangereuses qu'elles ne sont que temporaires, soit chez les individus de la même espèce, soit chez les membres de la même tribu. On voit en saint Luc, XII, que Jésus refusa de servir d'arbitre entre deux frères. Moïse fut insulté par les deux Hébreux dont il voulait arrêter les rixes ; il courut souvent les plus grands dangers, quand il chercha à apaiser les murmures et les révoltes du peuple. La plupart des Prophètes furent obligés de se cacher ou furent massacrés pour avoir tenté de concilier les différents partis qui étaient sur le pied de guerre.

La *Querelle des Chiens et des Chats et celle des Rats et des Souris*, c'est le tableau des dissensions domestiques. Querelle entre Caïn et Abel, entre Ismaël et Isaac, entre les fils de Jacob contre Joseph, entre les fils de David, entre les frères de Jephté; il y a même dispute entre les Apôtres sur la préséance. Toutes ces querelles dépendent des intérêts individuels et peuvent mener à tous les crimes.

La paix a ses dangers comme la guerre. L'*Ane* se trouve si bien dans la prairie où le *Vieillard* lui a donné quelque temps de repos, qu'il refuse d'en sortir et de suivre son maître. Les Apôtres oublient leur mission, le jour de la Transfiguration, et demandent à établir leurs tentes sur le mont Thabor ; ils s'endormiront, quand il leur sera recommandé de veiller et de prier quelques heures dans le Jardin des Oliviers.

XIII

Les *Grenouilles qui demandent un Roi* ne sont guère que l'histoire des Juifs qui s'adressent à Samuël pour avoir un

Roi à la place des Juges, de Josué, de Moïse, qui les avaient gouvernés avec tant de fermeté et de douceur, suivant les circonstances qu'ils eurent à subir. Dans les *Deux Aventuriers et le Talisman,* on voit comment le sort est capricieux. Les Juifs accepteront pour Roi, de la main de Samüel, Saül, qui était de la plus petite famille, de la tribu la plus oubliée du peuple. Le *Renard, le Singe et les Animaux* donnent idée d'un gouvernement provisoire. Saül avait des avantages physiques pour charmer le peuple ; il fut élu et acclamé par le peuple ; il paraissait destiné à fonder une dynastie ; ses fautes le firent rejeter de Dieu, et il périt misérablement, avec sa race. Sur son lit de mort, Jacob avait prévu que le sceptre ne sortirait pas de la tribu de Juda jusqu'à l'avènement du *Désiré des nations.*

Les goûts du roi doivent être sérieux. Le *Roi* eut maille à partir avec le *Milan* qui se posa sur son nez ; David fut sévèrement puni pour avoir fait avec trop d'orgueil le dénombrement du peuple. Les *Deux Perroquets, le Roi et le Fils du roi* rappellent ce qu'il en coûta à Salomon pour s'être livré aux femmes étrangères.

Les *Membres et l'Estomac* sont assurément l'application à l'État de ce que saint Paul a dit, dans son *Épître aux Romains,* XII, sur les fonctions des membres.

Les *Deux Mulets* démontrent les périls qui suivent comme l'ombre la plupart des dignités. Saül poursuivit David et fut impitoyable pour tous ceux qui l'accueillaient et partageaient son sort ; Absalon viola publiquement toutes les femmes de son père. Dans le *Combat des Rats et des Belettes,* on voit succomber les principaux chefs ; Saül fut mis à mort, de même Absalon et un grand nombre de capitaines jusqu'aux Machabées.

Le Roi a la main heureuse dans ses choix, plus souvent

qu'on ne l'imagine ; il est l'instrument de cette Providence que louait David, lorsqu'il disait, CXII, 7, : « Dieu arrache l'indigent de la poussière, et il soulève le pauvre de son néant pour le placer avec les princes, avec les princes du peuple. » Le *Roi* met le *Berger* dans un poste éminent ; Pharaon comble d'honneurs Joseph ; Nabuchodonosor donne toute sa confiance à Daniel.

Le *Berger qui joue de la flûte* pour attirer les *Poissons* finit par reconnaître que les moyens les plus doux sont parfois inutiles. Il est dit de Moïse qu'il fut le plus doux des hommes ; son gouvernement fut juste, parce qu'il ne négligea jamais de sévir à propos.

La parole est une puissance de gouvernement. Le *Paysan du Danube* captive le Sénat ; Joseph triomphe devant Pharaon, et Daniel à la cour de Babylone.

Dans le *Conseil tenu par les Rats* et dans la *Ligue des Rats*, la guerre obtient le suffrage universel ; à la parole de Moïse, tous les descendants de Jacob quittent l'Égypte pour aller conquérir la Terre Promise. Sur l'ordre de Moïse, tout le peuple jure d'observer la loi ; quelque temps après, le même peuple s'élève pour Dieu un Veau d'or qu'il reniera, dès que Moïse sortira de sa retraite. Le *Renard qui a la queue coupée* est conspué par les Renards auxquels il conseille de se mutiler ; Jésus voit s'écarter beaucoup de disciples, quand il leur annonce qu'on ne peut le suivre qu'en portant sa croix ; il fut acclamé comme un Roi par toutes les classes de la société, depuis les enfants jusqu'aux vieillards, à son entrée à Jérusalem ; sur le Calvaire, on ne remarqua qu'un Apôtre ; Pilate reconnut son innocence et essaya de le sauver en abandonnant Barrabas à la voracité de la populace, mais cette populace exigea le crucifiement de Jésus.

Le peuple est à la merci de la parole, mais de la parole qui flatte les intérêts du moment.

Le *Pouvoir des Fables* donne idée de l'éloquence populaire. Aussi Jésus a-t-il presque toujours parlé en paraboles ; le prestige de l'art oratoire sera, pour l'Église, dans l'habile commentaire de toutes les paraboles de l'Évangile.

XIV

Sur son lit de mort qu'entouraient tous ses enfants, Jacob a prédit que Juda surgirait un jour pour régner comme un lion sur les douze tribus.

Le *Lion* impose au *Pâtre* et au *Chasseur*. David ne se considérait que comme une puce et un chien crevé en face de l'oint du Seigneur; proscrit, persécuté et poursuivi comme une bête fauve, de désert en désert, par Saül, il eut deux occasions de se venger des injustices du roi; il se contenta, une fois, de lui couper un morceau de son vêtement, et, une autre fois, de lui enlever sa lame et sa coupe, pour lui faire comprendre quel danger il avait couru. Blessé mortellement dans une bataille contre les Philistins, Saül ordonne à son écuyer de le tuer, mais l'écuyer lui refuse ce service, et le roi est amené à se jeter lui-même sur son épée, pour ne pas recevoir le dernier coup d'une main ennemie. Abimelech, qui s'était fait roi en massacrant ses soixante-dix frères, fils de Gédéon, ne conservait qu'un souffle de vie sous la meule de moulin qu'une femme lui avait jetée du haut d'une tour; il commanda à son écuyer de le tuer, et l'écuyer n'hésita point à trancher le dernier fil de cet usurpateur. Une *Peau de Lion* impose même sur un *Ane*. Tout rejeton de fa-

mille royale est sûr de trouver des partisans. David ne put rentrer à Jérusalem qu'après la défaite d'Absalon; il ne fut puissant et absolu qu'à la mort d'Isboseth, fils de Saül. Adonias faillit enlever le trône de David à Salomon.

Le *Lion* paraît redoutable dès sa jeunesse; le Renard devine son avenir, et conseille au Léopard de chercher contre lui des alliés formidables. David est le dernier enfant de la plus pauvre famille de la tribu de Juda, il tue ours et lion, et assomme Goliath; le peuple chante que Saül a défait mille ennemis, et que David en a mis en pièces dix mille; Saül devient jaloux, l'expose au péril et lui donne sa fille, puis il cherche à le tuer plusieurs fois, met sa tête à prix, et ne cesse de le traquer partout; Jonathas sait que David sera roi après Saül; il s'allie avec lui et lui demande à rester au second rang, quand il règnera; mais Saül et Jonathas périront le même jour. Une fois reconnu et établi souverain des douze tribus, David assurera l'avenir du descendant de Jonathas; il condamnera à mort celui qui s'était vanté d'avoir tué Saül et ceux qui avaient assassiné Isboseth, fils de Saül.

Le *Tribut envoyé par les Animaux à Alexandre* rappelle l'engagement que prirent les Juifs quand Samuel leur prédit quels tributs prélèverait la royauté. Le *Lion* accapara le tribut. Dès que David le put, il s'affranchit du joug des nations voisines; Salomon les rendit tributaires. Les rois de Juda s'allièrent avec les grandes puissances pour lutter contre les empiètements des rois d'Israël; on vit les Machabées obtenir la protection des Romains, des Grecs, des monarchies les plus absolues. Le Lion de Juda fut tantôt en guerre, tantôt en paix, avec tous les plus fameux capitaines de l'antiquité.

Dans la *Génisse, la Chèvre et la Brebis en société avec le*

Lion, on voit le lion déclarer ses droits de maître. L'Évangile reconnaît qu'il faut rendre à César ce qui est dû à César. Dans son *Épître aux Romains*, XIII, saint Paul expose l'origine des pouvoirs, le droit et le devoir des souverains et des sujets. Le Lion avoue aux *Animaux malades de la peste* qu'il a dévoré force moutons et même le berger; le Renard répond que c'est un grand honneur qu'il leur a fait, et qu'en fin de compte, le *Lion est un trop bon Roi*. A la mort de Salomon, le peuple se plaignit du joug qu'on lui avait imposé; d'après les conseils de ses courtisans, Roboam annonça qu'il se servirait de verges de fer pour régner, au lieu des verges dont son père s'était contenté.

Le *Lion s'en allant en guerre* a tout prévu et réglé les services des espèces. Saül n'hésita pas à lancer David contre Goliath, quand il sut que ce jeune berger avait déjà assommé et ours et lion. Ozias, prince de Juda, confia le salut de Béthulie, assiégée par Holopherne, à la prudence de Judith. La maison militaire de David et de Salomon était un modèle d'ordre et d'approvisionnements.

Le *Lion* est étonné du parti qu'il retire des clameurs de l'*Ane chassant*. Saül rougit de sa barbarie, quand le bruit commandé par David à son escorte lui fit comprendre le danger qu'il courait dans le désert.

La *Cour du Lion* rappelle le festin qu'Assuérus donna à la cour et au peuple, ainsi que la magnificence de Salomon. Le Lion paraît cruel pour l'Ours et le Singe. A peine installé sur le trône, Salomon fait tuer Adonias qui avait essayé de lui enlever la couronne, durant la vieillesse de David; il sévit aussi contre tous ses complices. David avait exilé Absalon, coupable de fratricide; il finit par lui rendre ses entrées à la cour; sa clémence faillit lui coûter

le trône et la vie, et le força de mener une vie de proscrit pendant longtemps. Le Renard échappe au sort du Singe et de l'Ours par une défaite. Abigaïl toucha le cœur de David par ses prévenances, au moment où elle aurait pu expier la barbarie de son ivrogne et avare de mari.

Le *Lion malade* veut revoir des députés de chaque espèce; le Renard s'abstient d'aller le visiter, parce qu'il remarque que personne ne revient. David vieillissant fait proclamer Salomon comme son successeur; il ne manqua à cette solennité que les derniers conspirateurs, qui allèrent chercher un lieu de refuge et demandèrent grâce.

Dans le *Lion, le Loup et le Renard*, on voit que la vieillesse se fait sentir jusque sur le trône. On sait assez quel moyen les courtisans imaginèrent pour réchauffer les glaces de la fin de David. Le Loup dénonce le Renard absent, et le Renard, sur l'ordre du Lion, accourt se justifier, et se venge de la délation. Assuérus finit par ouvrir les yeux sur la perfidie d'Aman, et exalta Mardochée qui vivait dans la retraite, jeûnait et priait pour le salut du roi. Daniel a été calomnié; le roi condamne à mort tous ses ennemis, avec leurs femmes et leurs enfants.

Le *Lion* peut tout, mais il ignore bien des choses; il prend conseil du *Singe*. Salomon cultiva les Lettres et les Sciences, et fut l'encyclopédie de son siècle. David prenait en considération les remontrances de Samuel, de Nathan, et réglait sa conduite sur les instructions que lui transmettait l'amitié de Jonathas.

Aux *Obsèques de la Lionne*, on voit le Lion gémir et pleurer comme les autres, puis revenir vite à ses devoirs de Chef d'État. David fut tout anéanti d'abord par la mort du fils adultérin de Bethsabée, puis par le trépas si funeste d'Absalon; une fois qu'il eut fait les sacrifices qu'im-

pose la nature, il se releva pour suivre les conseils de la cour et du peuple, et pour vivre en roi plus qu'en père privé.

Devant les *Animaux malades de la peste,* le Lion ne paraît pas plus coupable que les autres ; il est le premier à s'accuser ; il ne dit pas un mot sur les scrupules de l'Ane, car il se trouve en présence d'un principe religieux contre lequel son omnipotence est paralysée par les préjugés du vulgaire. David s'est humilié devant Dieu et devant les hommes ; il aura la plus belle récompense qui ait été accordée à un écrivain ; sept fois par jour, tous les hommes qui sont dans les ordres majeurs, depuis le sous-diacre jusqu'au pape, et la plupart des communautés religieuses, se recueillent pour réciter ses *Psaumes* répartis, depuis saint Jérôme, pour les *Heures* des sept jours de la semaine ; l'Église catholique ne cessera jamais de redire nuit et jour le bréviaire de ce roi qui a embrassé tous les temps et qui a résumé tous les sentiments les plus variés de l'humanité. Combien y a-t-il d'amateurs de la belle latinité qui prendraient l'engagement de relire chaque semaine de leur vie, ou tout *Virgile* ou tout *Horace?*

La mort du *Lion devenu vieux* est sublime de résignation. Le vrai *Lion de Juda* est condamné à mort comme *Roi des Juifs;* Ponce-Pilate donne le premier coup, en abandonnant Jésus à l'injustice ; le grand prêtre prononce la sentence, les sénateurs et les scribes la votent ; c'est la populace qui fait le reste ; dérision, flagellation, injures, rien ne manque au supplice. Avant de rendre le dernier soupir, Jésus prie pour ses bourreaux. Voilà ce que l'antiquité n'avait jamais vu ; voilà ce qui a converti le monde moderne au culte du Crucifié, à l'amour de la souffrance et de l'humiliation, au règne de la Croix.

XV

Voici l'homme dont le Siècle de Louis XIV ne pouvait avoir aucune idée, et dont la Nation Française, la moins philosophe de toutes les nations, a toujours été la dupe après ses brillantes conquêtes dans toutes les parties du monde. Voici l'homme que représente la *Bible* et que les historiens et les voyageurs ont retrouvé dans tous les temps et sous tous les climats. Oui, voici l'homme déchu dont la perfection est toute relative, et que les pays éclairés, depuis des siècles, par les doctrines et les exemples de l'*Évangile* doivent juger avec indulgence et fréquenter avec la plus grande circonspection. Aussi Sénèque et Maxime de Tyr ont-ils reconnu que l'homme excellent n'est que le moins vicieux.

David s'écrie, CXV : « J'ai dit dans ma fuite : Tout homme est menteur. » Dans son *Épître aux Romains*, III, saint Paul rappelle cette observation, et la confirme. David confesse, XXVI, que l'iniquité se ment à elle-même. Il signale, XI, les détours de l'impie ; il dénonce, LXI, les tricheries dans les mesures, puis, LIV, les fourberies dans les places publiques, enfin, XXVII, la duplicité des paroles que les pensées du cœur contredisent. Il se méfie, XXXV, des mensonges de la bouche. Il s'adresse souvent à Dieu, XLII, CXIX, afin de n'être pas la dupe de l'astuce. A chaque instant il remarque les pièges qu'on lui a tendus, et il souhaite qu'ils deviennent la perte de ses ennemis.

Jésus, apercevant Nathanaël qui s'avançait vers lui, dit : « Voici véritablement un Israélite qui est sans duplicité. »

Au contraire, pour condamner le diable, Jésus avertit qu'il est menteur et le père du mensonge. Dans l'*Apocalypse*, les menteurs sont signalés plusieurs fois, XXI, XXII, comme faisant partie des réprouvés ; il est dit, XIV, de ceux qui suivent l'*Agneau de Dieu*, que le mensonge ne s'est point trouvé sur leur bouche.

Il est digne de remarque que c'est par la *Dissimulation* que Théophraste commence ses *Caractères* qu'il composa, à quatre-vingt-dix-neuf ans, dit-on, après avoir passé sa longue carrière à bien observer les *Vertus* et les *Vices*. Au contraire, c'est à la fin de ses *Caractères* que La Bruyère prouve que l'*homme est né menteur*.

Le mensonge est comme inné dans l'homme. Comment trompe-t-on ?

1° On trompe par travestissements. Le *Lion* se donne l'attitude d'un malade ; le *Chat* se roule dans la farine pour n'être pas connu ; le *Loup* contrefait sa voix ; le *Geai* grime le *Paon*, l'*Ane* grime le *Lion*, le *Loup* grime le *Berger*, et le *Renard* grime le *Loup*. Amnon se dit malade pour être soigné par Thamar, sa sœur de père ; elle vient le visiter ; il la viole, puis la renvoie avec dégoût. Saül se déguise pour aller consulter la pythonisse d'Endor et il est reconnu ; de même, la femme de Jéroboam se déguise pour visiter le prophète Abias à Silo, mais elle est reconnue. Pour se venger de Juda, qui diffère de lui donner pour époux le troisième de ses fils qu'il lui a promis, la veuve Thamar se déguise, va rôder dans la campagne et séduit Juda qui sait plus tard qu'il a eu commerce avec la femme de ses deux premiers garçons. Jacob se couvre les mains de peau pour surprendre la bénédiction d'Isaac ; sa supercherie ne fut révélée que par l'arrivée d'Ésaü ; Jacob, qui a trompé Isaac, sera la dupe de ses dix enfants qui lui envoyèrent la

robe de Joseph, toute teinte de sang, pour lui faire croire que Joseph avait été dévoré par une bête fauve. Sachant que les Juifs avaient résolu d'exterminer les nations voisines, les Gabaonites se remplirent de poussière, prirent de vieux habits et se présentèrent comme des habitants d'un pays très éloigné pour contracter une alliance avec Josué ; ils réussirent dans leur démarche, mais on excusa leur intention, dès que leur faute fut divulguée. Achab, roi d'Israël, combattant avec Josaphat, roi de Juda, contre les Syriens, se dépouilla des marques de sa dignité pour échapper à l'ordre qui avait été donné de n'attaquer que lui ; il n'en fut pas moins percé d'une flèche lancée au hasard. Michol, femme de David, ayant appris qu'on devait venir prendre et tuer David dans son domicile, le fit évader par la fenêtre ; quand la garde voulut le saisir, elle ne trouva dans son lit qu'une statue enveloppée d'une peau de chèvre, ruse imaginée par Michol pour laisser à son mari le temps de s'enfuir. David se réfugia chez Agis, roi de Geth ; s'étant aperçu que sa présence était suspecte, il joua le rôle de fou, et si bien qu'il excita la pitié ; il profita de ce sentiment pour s'esquiver. Saül conserva la sagacité du *Vieux Rat*, et fut le seul à ne jamais perdre de vue l'avenir de David.

2° On trompe par réticence. Le *Renard* trouve un bon moyen de n'émettre aucun avis chez le *Lion ;* les Mages se gardèrent bien de retourner chez Hérode, en quittant Bethléem ; ils furent avertis de la mauvaise foi du roi.

3° On trompe mieux avec des équivoques, comme le prouve la *Chauve-Souris et les Deux Belettes*. Abraham conseilla à Sarah, sa femme, de dire qu'elle était seulement sa sœur ; Isaac présenta aussi Rebecca, sa femme, comme n'étant que sa sœur ; ces deux équivoques faillirent coûter

la vie à Abraham et à Isaac qui avaient épousé leurs parentes, chose qu'on n'était pas obligé de savoir. Dans le *Livre des Juges*, XII, on voit qu'après une bataille, entre les gens de Galaad et ceux d'Éphraïm, il y eut un mot d'ordre si équivoque, qu'il fut un moyen de salut ou de malheur, suivant qu'on le prononçait; quarante-deux mille hommes de la tribu d'Éphraïm furent les victimes de cette ruse.

4° On trompe par sophismes. Le *Renard ayant la queue coupée* ne séduit personne par ses beaux raisonnements, qui ne sont qu'un effet d'amour-propre. Judas blâme Marie-Madeleine qui a répandu une livre de parfum très précieux sur les pieds de Jésus; il allègue que le prix de cette onction aurait été plus utile au soulagement des pauvres; mais Jésus, qui scrutait son intention d'avarice, prédit que l'attention de Marie-Madeleine serait toujours louée. Les arguments de la *Belette* pour conserver l'expropriation du *Petit Lapin* sont de la chicane. Les tribus d'Israël avaient juré de ne plus s'allier avec la tribu de Benjamin; cependant personne ne désirait que cette tribu finît; il restait environ deux cents garçons de la tribu à marier; alors, lit-on, à la fin du *Livre des Juges,* on leur conseilla de se rendre à une fête solennelle de Silo, de s'y cacher dans les vignes, et d'en sortir pour enlever les filles qui iraient danser. On leur promit d'apaiser les parents, en leur faisant comprendre que ce rapt n'avait rien d'illicite ni d'odieux.

5° On trompe par emprunt. La *Lice* refuse de déguerpir du domicile qui lui a été concédé, sur ses instances, par une autre Lice pour un temps déterminé. Pour échapper à un crime infâme qu'on exigeait de lui, le lévite d'Éphraïm abandonne sa femme à la lubricité des habitants de Gabaa; ils la rendirent épuisée et mourante. Les enfants de Jacob

arrivèrent librement en Égypte ; ils cultivèrent et améliorèrent les domaines qui leur furent abandonnés ; ils augmentèrent la population d'une façon extraordinaire. Oubliant leurs services, Pharaon les traita comme des esclaves, et voulut qu'ils tuassent tous les garçons qui naîtraient d'eux. Épouvanté par les prodiges de Moïse, il consentit à les laisser partir. Les Israélites empruntèrent aux Égyptiens des vases d'or et d'argent, des habits et des objets nécessaires à un voyage. Les Égyptiens se dessaisirent de tout ce qu'on leur demanda, car ils étaient frappés de terreur et ne croyaient pas que la séparation serait de longue durée. Par cet emprunt dont les Égyptiens furent la dupe involontaire, les Israélites se dédommageaient de tous les torts qu'on leur avait faits.

6° On trompe par espionnage. Deux fois le *Loup* joua à l'espion auprès du *Cheval*, et une dernière fois à la porte du *Chevreau*. Josué envoya deux espions pour reconnaître le pays et la ville de Jéricho qu'il avait l'intention d'assiéger ; le roi de Jéricho apprit leur arrivée et donna ordre d'aller les saisir ; heureusement pour les espions, ils s'étaient cachés chez Rahab, aubergiste, qui se fit leur complice et trouva moyen de les sauver. On voit dans le *Premier Livre des Rois*, XX, comment Jonathas parvint à témoigner son amitié à David, en lui révélant les paroles et les desseins de Saül. Rebecca entend dire à Isaac qu'il donnera sa bénédiction à Esaü dès que celui-ci sera revenu de la chasse ; immédiatement elle conçoit le projet d'escamoter cette bénédiction au profit de Jacob. La ville de Béthulie périssait de soif et était déterminée à se rendre à Holopherne, capitaine de Nabuchodonosor, qui l'assiégeait avec une armée d'environ deux cent mille hommes, et qui s'était emparé de toutes les fontaines du voisinage. Judith, veuve riche et

considérée, prie Ozias, roi de Juda, de s'en rapporter à elle pour le salut d'Israël ; elle sort de la ville, se fait accompagner par les sentinelles des Assyriens pour entrer en rapport avec leur chef. Introduite près d'Holopherne, elle lui expose le désespoir et la misère de Béthulie ; elle l'accable de compliments et lui promet de le conduire de victoire en victoire jusqu'à Jérusalem. Sa jeunesse, sa beauté, sa parure, son éloquence, séduisent tout le monde ; on lui accorde la liberté de sortir du camp, quand elle voudra ; personne ne se méfie d'elle. Une nuit, Holopherne est appesanti par le sommeil et la digestion d'un festin ; Judith lui coupe la tête et l'emporte à Béthulie, où le roi, le peuple, la bénissent au-dessus de toutes les femmes. Joacim, grand pontife, accourut de Jérusalem pour la féliciter et l'appeler « la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël, l'honneur du peuple ». Pendant trois mois, on se réjouit de son héroïsme ; tant qu'elle vécut, Judith fut acclamée et comblée d'honneurs ; chaque année, l'anniversaire du jour de son audace était célébré comme une fête.

7° On trompe par épouvantail. Le *Lion* trouve dans les cris de l'*Ane chassant* autant de ressources que dans une meute nombreuse. Par leurs clameurs et le son des trompettes, les Israélites ont maintes fois jeté la terreur parmi leurs ennemis. Les Madianites perdirent la tête et se mirent en fuite, la nuit qu'ils furent réveillés par le bruit confus des trompettes et des pots de terre que cassaient les soldats de Gédéon. Samson épouvanta les Philistins, en brûlant leurs blés au moyen de trois cents renards qu'il y lança, après leur avoir attaché à la queue des flambeaux allumés.

8° On trompe par le compliment. Par ses adulations, le Renard sauve sa vie à la *Cour du Lion*. Judith fut crue sur parole, en enivrant de louanges Holopherne. Le *Renard*

flatta la vanité du *Corbeau*, et obtint un bon fromage qu'il convoitait. Le Serpent n'eut pas grand'peine à séduire Eve.

9° On trompe par des témoignages d'amitié. Le *Renard* veut donner au *Coq* le baiser d'amour fraternel ; le *Chat* fait une proposition aussi séduisante au *Rat*. Les Pharisiens, les Saducéens, même les prêtres, n'ont pas cessé de consulter Jésus avec la plus profonde vénération, et de l'accabler des questions les plus subtiles, mais c'était pour tirer de ses réponses une occasion de le perdre ; Judas le trahit par un baiser. Les deux femmes de Samson exigèrent, comme une marque d'affection, qu'il leur révélât ses secrets, mais c'était pour vendre ces secrets aux Philistins. Absalon donna un grand festin de campagne auquel il avait invité tous ses frères ; à la fin du repas, il fit tuer l'un de ses frères, Amnon, pour venger l'outrage qu'il avait fait à Thamar, leur sœur. Aod fut député par les Israélites pour remettre des présents à Eglon, roi de Moab ; il s'acquitta de sa commission et sortit avec ses compagnons ; bientôt il revient sur ses pas et demande une audience secrète à Eglon ; à peine se trouve-t-il seul avec le roi, qu'il le perce avec une dague cachée sous ses habits, puis se sauve par une porte de derrière. Simon Machabée accepte, avec ses deux fils Mathathias et Judas, l'hospitalité dans un fort qui dépendait de Ptolémée, son gendre ; celui-ci les massacra.

10° On trompe par traité. Des *Brebis* furent dévorées par les *Loups*, à qui elles supposaient un sentiment d'honneur ; les *Pigeons* ne trouvèrent que des perfidies dans l'amitié des *Vautours*. Sichem, fils d'Hémor, prince de Sichem, répare par le mariage l'outrage qu'il a fait à Dinah, fille de Jacob ; elle lui est accordée avec la promesse d'alliances facultatives entre les familles de Jacob et les familles du

pays, dès que les Sichémites auront pris le parti de se circoncire ; ceux-ci se hâtent de se prêter à l'opération ; à peine sont-ils mutilés, que les enfants de Jacob se ruent sur eux, les exterminent, enlèvent les femmes et les filles, et s'emparent de tous les bestiaux et de tous les biens du pays. Saül marie sa fille Michol avec David ; il proscrit son gendre, et il livre Michol à un autre époux, nommé Phaltiel, qui fut forcé de la rendre, après la mort de Saül, sur les réclamations de David. Ptolémée Philométor, roi d'Égypte, marie sa fille Cléopâtre avec le roi Alexandre, puis lui arrache cette femme pour la donner à Démétrius, dans les intérêts de son ambition. Laban convient avec Jacob qu'il le mariera avec sa fille Rachel, au bout de sept ans de service ; ce temps écoulé, on fait la noce, mais le lendemain, Jacob s'aperçoit qu'on ne lui a livré, la nuit, que Lia pour laquelle il n'avait que du dégoût ; pour apaiser ses plaintes, Laban consent au mariage de Jacob avec Rachel, mais à la condition de sept nouvelles années de domesticité. Judas Machabée livre une bataille dont la victoire fut longtemps indécise ; beaucoup de Juifs périrent ; quand on les ensevelit, on trouva sous leurs habits des objets qui avaient été consacrés aux idoles, et qu'ils avaient dérobés dans le pillage d'une ville. La loi défendait de réserver tout ce qui était impur et ordonnait de brûler tous les simulacres d'idolâtrie. Ésaü avait vendu légèrement son droit d'aînesse à Jacob ; quand il eut réfléchi sur les conséquences de la bénédiction d'Isaac, il nourrit le dessein d'assassiner Jacob en temps utile.

11° On trompe par serment. Le *Conseil des Rats*, la *Ligue des Rats*, le *Troupeau du Berger Guillot* oublient leurs serments, dès qu'il faut s'exécuter. Depuis Moïse, on pourrait compter les serments jurés et violés par le nombre

des générations ; les Apôtres furent aussi faibles, dans la tentation, qu'ils avaient été intrépides à l'abri de tout danger. La loi avait prévu cette faiblesse : elle dispensait du service militaire celui qui venait de bâtir une maison, de planter une vigne, de se fiancer ; elle faisait la même grâce aux timides, dans la crainte que leur mauvais exemple ne devînt contagieux. Judas Machabée ne manqua point de rappeler cette loi, quoiqu'il eût besoin de troupes nombreuses. Au moment de combattre contre les Madianites, Gédéon invite les timides à quitter les rangs ; vingt-deux mille hommes profitent de sa permission ; il restait dix mille soldats éprouvés ; Gédéon ne conserva que l'élite, d'environ trois cents, pour se ruer sur l'ennemi.

12° On trompe par fausse nouvelle. Par une fausse nouvelle, le *Coq* se débarrasse des ruses du *Renard*, la *Chatte* terrifie l'*Aigle* et la *Laie* qui périssent de faim, et le *Cormoran* s'approvisionne de *Poissons*. Les enfants de Jacob échappent à la malédiction de leur père, en lui envoyant la robe ensanglantée de Joseph, comme preuve qu'il a été dévoré par une bête fauve. Proscrit par Saül, David se présente chez le grand prêtre Achimelech comme un messager secret de Saül, afin de recevoir un accueil distingué. Rahab sauve la vie aux espions de Josué qu'on vient arrêter chez elle, en disant qu'ils sont partis ; elle les cache adroitement sur sa terrasse, et les fait sortir à temps, à la condition que Josué l'épargnera, elle et toute sa famille, quand il sera maître de Jéricho.

13° On trompe par promesse. Ainsi, le *Lion* trompe les *Animaux* portant le *tribut à Alexandre*, le *Renard* trompe le *Bouc*, puis aussi le *Loup* ; le *Compère* trompe l'*Enfouisseur*; le *Bûcheron* trompe la *Forêt*. Une fois à la cour de Pharaon, le grand échanson oublia longtemps la promesse qu'il

avait faite en prison, d'intercéder en faveur de Joseph. Judith promit à Holopherne de le conduire jusqu'à Jérusalem, pour lui ôter tout doute sur la perfidie du dessein qu'elle nourrissait. Saül promet sa fille aînée, Mérob, à David, mais il la donne à un autre. Semeï avait mérité la mort : il obtint sa grâce, à la condition qu'il ne sortirait jamais de Jérusalem ; il s'absenta pour un motif assez frivole ; Salomon commanda son exécution. Laban avait promis de marier sa fille Rachel avec Jacob, après sept ans de travail ; il ne la lui livra que pour un engagement de sept nouvelles années de service ; pendant vingt ans que Jacob resta chez Laban, il se vit fustré, chaque année, dans ses conventions relatives au partage du bétail, et fut traité plutôt en esclave qu'en parent par son beau-père et par ses beaux-frères. Sisara, général des Chananéens, avait été battu et cherchait une retraite dans un pays neutre ; Jahel, femme de Haber, l'aperçoit, l'engage à entrer chez elle, lui offre à boire, le cache sous un manteau ; il se croit sauvé, mais elle lui enfonce un clou dans le cerveau avec un marteau ; dans le *Livre des Juges*, v, le *Cantique de Débora* souhaite que Jahel soit bénie dans sa tente, bénie entre les femmes. Saül s'est allié avec David, et l'exhorte à jouer de la harpe ; quand David cultive son talent, Saül lui lance des flèches pour le percer. Isboseth, fils de Saül et roi d'Israël, avait à ses côtés deux anciens chefs de voleurs ; ils profitèrent d'un moment où il dormait seul sur son lit pour l'assassiner. Ela régnait, depuis deux ans, sur Israël et buvait avec joie dans la maison du gouverneur de Thersa, lorsque Zambri, qui jouissait de sa confiance et disposait de la moitié de la cavalerie, lui enleva la vie pour usurper une couronne qu'il perdit au bout d'une semaine. Tryphon aspirait à remplacer le roi Antiochus, et craignait d'être

contrarié dans ses projets par Jonathas Machabée ; il a une entrevue avec lui, lui conseille de renvoyer son armée et même son escorte, et lui promet de lui abandonner Ptolémaïde ; dès que Jonathas est à sa merci, il le traite comme un prisonnier de guerre ; plus tard, il promet de le rendre, si on lui envoie pour ôtages les deux enfants de Jonathas ; on les lui remet ; quelque temps après, il tua le père et les enfants.

14° On trompe par le guet-apens. Le *Chat-Huant* attire les *Souris* et leur coupe les pattes. Adonibezec, roi de Jérusalem, ayant été pris par les Israélites, ils lui mutilèrent les pieds et les mains, comme il avait fait à soixante-dix rois qui mangeaient sous sa table les restes de ses repas. Jean, fils de Judas Machabée, fut pris et tué dans un guet-apens. Les Israélites apprennent que ses assassins doivent faire une noce ; ils se cachent, puis ils tombent sur tous les gens de la noce, et les mettent en pièces. Nadab régnait depuis deux ans sur Israël ; Baasa fait une entreprise secrète contre lui et le tue. Jehu, roi d'Israël, témoigne l'intention d'offrir un sacrifice à Baal, et menace de mort les prêtres qui n'y viendront pas. Tous les ministres de Baal s'empressent de se rendre au temple ; on commence le sacrifice : alors Jehu donne ordre à un détachement de quatre-vingts soldats d'exterminer tous les ministres de Baal. Pour succéder à Gédéon, son père, Abimelech fait cerner la maison paternelle et immole sur la même pierre ses soixante-dix frères qui ne s'attendaient guère à une pareille conduite. Tous les rapports des Pharisiens et des docteurs de la loi avec Jésus n'avaient pour but, remarque saint Luc, x, 54, que de tirer de ses paroles un motif pour l'accuser. Dès que Joseph a vu ses dix frères, il les reconnaît ; il affecte de douter de la sincérité de

leur langage, les qualifie d'espions et les envoie en prison; il finit par les laisser partir, mais en gardant l'un d'eux pour ôtage, jusqu'à ce qu'ils lui eussent amené le frère dont l'absence lui causait de l'inquiétude; il fait remettre dans le sac de chacun d'eux l'argent qui avait été versé en paiement du blé. Benjamin arrive avec ses neuf frères pour acheter du blé. Joseph s'émeut en les recevant, et les admet à sa table. Il ordonne à son intendant de cacher sa coupe dans le sac du plus jeune de la famille. A peine ses frères sont-ils en route, qu'ils sont ramenés comme des voleurs. Joseph les accuse de lui avoir dérobé sa coupe qui a été trouvée dans le sac où il l'avait fait remettre lui-même. Benjamin va devenir esclave. Mais la comédie finit autrement pour les onze frères de Joseph.

15° On trompe par stratagème. Le *Renard* profite de la nuit où tout dort, depuis le *Fermier* jusqu'au *Chien*, pour s'emparer d'un poulailler. Le *Renard* étourdit les *Poulets d'Inde* par la multiplicité de ses tours en plein jour et il en reste maître. Le *Renard anglais* contrefait si bien le mort au milieu des pendus, que les chiens ne le sentent même pas. Abraham eut soin de tomber la nuit sur ses ennemis pour les détruire plus facilement, et délivrer Loth et sa famille qui étaient prisonniers de guerre. Ce fut la nuit qu'on envoya arrêter Jésus en un endroit solitaire, dans la crainte qu'il ne fût délivré par tous ceux qu'il avait guéris, convertis ou consolés. Dans une surprise, Jonathas s'élança avec son écuyer sur un poste de Philistins et en abattit une vingtaine. Josué se propose de prendre Haï; il se met en marche, et simule aussitôt une retraite; les habitants sortent tous pour le poursuivre, mais l'armée de Josué fait volte-face, et il survient un détachement d'Israélites qui se tenaient cachés; les habitants d'Haï furent

ainsi broyés entre les deux corps de l'armée de Josué. Samgar, l'un des juges, tua jusqu'à six cents Philistins avec un soc de charrue ; une mâchoire d'âne suffit à Samson pour en assommer un mille. Entre Samson et les Philistins, il y eut comme un défi de stratagèmes, une lutte de renard contre renards. Samson prend une femme chez les Philistins, afin de pouvoir plus souvent les quereller. Ils menacent cette femme de la tuer, si elle ne parvient pas à leur révéler le mot d'une énigme ; elle s'exécute ; son père la marie à un autre homme, lorsque la noce était à peine finie. Samson épouse une autre femme ; les Philistins se hâteront de la gagner à leurs intérêts, et d'apprendre la cause de sa force. Quand ils sont informés que Samson passe la nuit à Gaza, ils ferment les portes de la ville, mais Samson force les portes et en emporte les barres sur une montagne. Dès qu'ils sont assurés qu'il a perdu son énergie par la coupe de sa chevelure, ils le saisissent, l'emmènent, lui crèvent les yeux, et le traitent comme un esclave. Ils s'apprêtent à se jouer de lui dans un grand festin, mais Samson, qui a recouvré ses forces à leur insu, s'appuie contre les colonnes de l'édifice et les ébranle : trois mille Philistins succombent avec lui.

16° On trompe par exagération, en jugeant mal les objets lointains, comme le prouve le *Chameau et les Bâtons flottants,* ou en amplifiant la vérité historique, ainsi qu'il arrive pour les *Femmes et le Secret*. Jésus fut accusé d'être un ivrogne parce qu'il acceptait l'hospitalité de toutes les classes de la société. Les douze députés des tribus envoyés par Moïse, lit-on au *Livre des Nombres,* XIII, pour explorer toute la Terre Promise, firent un tel rapport de la fertilité du territoire, de la beauté des fruits, de la taille des habitants, que les Israélites en murmu-

rérent, et craignirent de n'avoir aucun moyen d'entrer en possession de ces biens. Après la défaite de Goliath, les femmes chantaient à l'envi : « Saül en a tué mille, et David en a tué dix mille ! »

17° On trompe par indiscrétion. La *Femme* se hâte de divulguer le *Secret* de son mari. Samson confie un secret à sa première femme qui en donne avis aux Philistins. L'*Aigle* congédie la *Pie Caquet-bon-bec,* à cause de sa loquacité. Samson oublie qu'il a été trompé par une première femme; il finit par livrer le secret de sa destinée à une seconde femme qui s'en sert pour le perdre.

18° Enfin, on trompe le plus souvent par le mensonge. Le *Singe,* le *Cerf,* le *Loup,* le *Renard* ne craignent point de mentir à la face du *Lion*. Le Serpent ment à Ève; Adam ment à Dieu; Caïn ment aussi à Dieu; Abraham ment, en faisant passer Sarah pour sa sœur; Isaac ment aussi, en faisant passer Rebecca pour sa sœur; Sarah, qui a ri des Anges, soutient qu'elle n'a point ri; Rachel vole les idoles de son père et prétexte une incommodité de femme pour ne pas se lever de l'endroit où elle les avait enfouies et où Laban voulait faire une perquisition. Jacob ment à Isaac, de concert avec Rachel, en se substituant à Ésaü pour les habillements et les paroles. La femme de Putiphar ment à son mari, en accusant Joseph d'une faute qu'il avait refusé de commettre. Dix enfants de Jacob s'entendent pour mentir à leur père sur la disparition de Joseph. Joseph ment, quand il prend le parti de traiter ses dix frères comme des espions; il ment encore, quand il impute à Benjamin le vol d'une coupe qu'il avait commandé lui-même de déposer dans le sac de Benjamin. Michol ment à Saül en disant que David l'aurait tuée si elle avait refusé de favoriser sa fuite. David ment au grand prêtre en le

visitant en qualité de messager de Saül. Jahel ment à Sisara. Judith ment, ment, ment à Holopherne. Giezi ment à Naaman et à Elisée. Saint Pierre ment jusqu'à trois fois, quand il nie son commerce avec Jésus. Les princes des prêtres, les sénateurs et les scribes mentent au peuple, quand ils produisent de faux témoins pour mettre Jésus en accusation. Pilate ment aussi au peuple, quand il s'imagine qu'en se lavant les mains, il sera déchargé de la mort de l'Innocent que sa conscience et ses fonctions lui faisaient un devoir de protéger.

Le vieil homme, l'*Homme Menteur,* de David, n'est pas une exception. Rien de plus facile que de confirmer l'autorité de la Bible par le témoignage des Grecs. Voici la réflexion que nous trouvons dans un *Voyage en Orient,* de 1879, par M. Joseph Reinach : « Quel est le héros national de la Grèce ? Est-ce Hercule ? Non. Hercule est la plus haute personnification de la force brutale ; il appartient un peu à tous les peuples, et, si vous interrogez la chronologie mythique, vous verrez qu'il n'est venu en Grèce qu'après avoir parcouru le monde presque en entier. Est-ce Achille ? Non encore : il est Thessalien, et « il a l'âme droite ; il ne calcule pas ; il n'a rien gagné à la guerre de Troie que la mort et l'immortalité » (About); par la race comme par l'esprit, « Achille n'est grec qu'à demi » (About). Le héros grec par excellence, c'est Ulysse, l'ingénieux Ulysse, le guerrier diplomate, le roi qui cache toujours un marchand, et le marchand qui cache toujours un fripon ; l'homme toujours avisé, artificieux, facile en feintes, le plus intelligent des mortels, et c'est par là, par son intelligence, par son adresse, par son sens pratique, qu'il est devenu si cher à la race des Hellènes. Il promet à Dolon de lui faire grâce s'il révèle le secret des Troyens,

et quand Dolon a parlé, il le fait assommer par Diomède. Revenu sous un déguisement, il conseille à la vertueuse Pénélope de se faire donner par les prétendants des colliers et des bracelets, et il ne les massacre qu'après cette spéculation. Il est inépuisable en mensonges, digne petit-fils de cet Autolycus qu'Homère vantait pour avoir surpassé tous les hommes dans l'art de tromper et de dérober, et c'est pour cela que Pallas Athéné, la déesse de la sagesse et la grande protectrice de la Grèce, l'a pris en si profonde affection. A peine débarqué à Ithaque, Ulysse rencontre Pallas qui, sous la figure d'un jeune homme, l'aborde et l'interroge, et aussitôt le patient et divin Ulysse, qui « roulait toujours dans son esprit de bonnes pensées », de forger sa centième histoire et d'inventer avec un grand luxe de détails toute une biographie fabuleuse. « Il dit, et Pallas, la déesse aux yeux étincelants, sourit et lui adressa ces paroles ailées : Il serait fin et subtil celui qui te surpasserait en ruses de toutes sortes, fût-ce un Dieu qui luttât avec toi. Mais, allons, ne parlons plus de cela, puisque aussi bien nous nous connaissons tous deux en ruses; car, si tu l'emportes de beaucoup sur tous les mortels par la sagesse et l'éloquence, moi, je suis renommée entre tous les Dieux par la prudence et l'astuce. » Tels sont les Dieux et les héros, et tels ont été les ancêtres, malgré Platon qui s'en indignait; tels sont maintenant les fils, malgré l'Évangile. »

Dans ses remarques sur l'art militaire, Xénophon appuie beaucoup sur la ruse, recommande de surprendre l'ennemi, et de se tenir en garde contre tous les pièges. Dans toute l'antiquité et même de nos jours, la plupart des guerres ont un côté comique. Le droit des gens n'existe que chez les nations policées. Dans le commerce, Bos-

suet a flétri l'abus du mensonge, qui trompe sur la qualité et la quantité, et surfait habituellement les prix. Quel est l'homme qui n'ait quelque indélicatesse à se reprocher ?

XVI

Compter sur le bonheur est donc une chimère. L'*Ane* a beau changer de *Maîtres,* il trouve le malheur dans chaque nouvelle condition. Pour échapper à la vengeance d'Ésaü, Jacob se retire chez Laban ; il est forcé de prendre une femme qui lui répugne, pour épouser la femme qu'il chérit ; il est trompé sans cesse par son beau-père et persécuté par ses beaux-frères ; il quitte cette famille d'adoption pour se rendre indépendant ailleurs ; Ruben outrage l'une de ses femmes ; Sichem viole sa fille Dinah ; dix de ses enfants font disparaître Joseph ; ses derniers moments sont attristés par l'intuition de l'avenir des douze tribus.

La timidité du *Lièvre* pourrait bien être de la prudence. Il reste sur ses gardes, même quand il a reconnu qu'il est dangereux pour les *Grenouilles ;* il se persuade que ses *Oreilles* sont des cornes, dès que les cornes sont prohibées. Saül représente l'homme qui est en proie à une idée fixe ; il ne craint que David, il le voit partout, malgré toutes les marques de respect et d'obéissance qu'il en reçoit. Il a su de Samuel que sa couronne chancelait ; il proscrit les devins, il se déguise pour trouver chez la pythonisse d'Endor une prédiction qui le rassurera, mais c'est sa chute qui lui est encore annoncée.

Le Renard s'éloigne de la *Cour du Lion ;* un jour il y sera calomnié, mais vengé. Mardochée ne hante pas le palais d'Esther ; un jour, il y sera mandé pour remplacer

Aman. Le *Chapon* refuse les invitations du *Faucon*, car il prévoit la perfidie. Elie recule, quand il a reçu trois députations qui l'engagent à se rendre près d'Ochozias. Les *Petits* de l'*Alouette* sont sauvés parce qu'ils obéissent : Loth, sa femme et ses filles écoutent les étrangers, et échappent à la ruine de Sodome. Les *Petits Oiseaux* ne croient pas à l'*Hirondelle* et périssent ; les gendres de Loth sont incrédules et sont consumés dans l'abîme.

Il est rare qu'une faute ne soit pas punie immédiatement ou plus tard. Toute la *Bible* est pour ainsi dire la peine du talion. La *Cigogne* se venge du *Renard*. Sichem viole Dinah et il est tué par les frères de Dinah ; Amnon outrage Thamar, et il est assassiné par le frère de Thamar. L'*Aigle* est impitoyable pour l'*Escarbot ;* David oublie les services et le zèle d'Urie ; toute sa vie il pleurera ce crime. Le *Fils du Roi* abat un *Perroquet ;* Adonias espère supplanter Salomon, mais David renverse tous ses projets. Les *Deux Servantes* étranglent le Coq, dont le chant règle le lever de la *Vieille ;* dix enfants de Jacob vendent Joseph qui a dénoncé leur inconduite ; ils redouteront la vue de leur père, et craindront plus tard une justice tardive en Egypte. Le *Loup* croit posséder l'*Enfant*, et parle trop tôt à la *Mère ;* Esaü ne peut cacher ses desseins les plus secrets, Rachel les divulgue, et Jacob se sauve à temps chez Laban.

Dans les luttes, l'égalité des partis est assez rare, comme le prouvent les *Deux Taureaux*, les *Deux Coqs*, les *Deux Voleurs*, le *Lapin et la Belette*, la *Lice et sa Compagne*. Les Hébreux eurent à guerroyer contre des nations nombreuses et puissantes ; il y eut ensuite une hostilité perpétuelle entre les deux tribus de Juda et les dix tribus d'Israël. La victoire passait d'un camp à l'autre. Il en est de même entre les particuliers. Le *Dépositaire infidèle* ne s'attendait guère

au tour qui lui serait joué par un créancier. La parabole des Vignerons que donne saint Matthieu, XXII, rappelle la même leçon.

La réflexion suggère souvent le moyen de tenter ce qui paraissait d'abord impossible. Le *Dragon à plusieurs têtes et le Dragon à plusieurs queues* brisent l'obstacle. Ainsi l'union fait la force. Aussi saint Matthieu nous montre, X, l'esprit impur qui vient à la fin de ses projets, en appelant à son aide plusieurs de ses compagnons de perdition.

La faiblesse doit tout appréhender de la force brutale. Le *Loup* dévore l'*Agneau;* Caïn abat Abel. Les *Deux Servantes* se jettent sur le Coq ; tout Israël se réunit comme un seul homme, contre la tribu de Benjamin. Le *Fils du roi* ne court pas grand danger, en écrasant un *Perroquet;* les fils de Jacob étaient sûrs du triomphe, quand ils arrivèrent à l'improviste sur les Sichémites qui venaient d'être circoncis. Le *Chat* étrangle fort tranquillement le *Moineau :* Joseph n'avait que des pleurs à opposer à la violence de ses dix frères. Le *Loup* cherche deux fois à surprendre le *Cheval* par derrière : c'est quand David joue de la harpe, que Saül lui envoie des flèches à bout portant.

La ruse est la ressource des faibles contre les forts. La *Fourmi* déconcerte le chasseur qui tire sur la *Colombe;* Judith tue Holopherne qui ne songeait qu'à entrer en triomphe dans Béthulie. La *Puce* ôte la raison à l'*Homme ;* avec un caillou, David assomme Goliath. Le *Moucheron* rend le *Lion* fou ; Samson perd courage, quand Dalila lui a coupé les cheveux. D'un mot, la *Chatte* effraie l'*Aigle*, la *Laie* et leurs petits, et occasionne leur famine : par le bruit des trompettes et de pots cassés, Gédéon terrifie les Madianites, et reste maître du champ de bataille.

L'instinct du danger éclaire et réunit les petits. Le *Cor-*

beau, la *Gazelle*, la *Tortue* et le *Rat*, donnent l'idée d'une Société de Secours mutuels. Tels durent être, à la cour de Babylone, Daniel, Ananias, Misaël et Azarias. Quant aux *Deux Amis*, c'est l'amitié de Jonathas et de David.

Si l'on trouve un appui, il ne faut pas le négliger. Le *Marchand* reste fidèle au *Bassa ;* la cour de Babylone se trouva bien heureuse des conseils de Daniel, le protégea et châtia sévèrement ses calomniateurs. Le *Berger* se repent d'avoir troqué un bon chien contre trois chiens qui deviennent la proie du *Loup :* tout réussit à Laban, depuis l'arrivée de Jacob; le temps lui fit comprendre et apprécier la vigilance et l'habileté de ce nouveau berger, le modèle de l'élève du bétail.

Les *Deux Rats* s'entendent à merveille pour s'approprier un *Œuf,* et empêcher le *Renard* de s'en emparer ; mais ils se battront probablement quand il faudra manger cet Œuf. Chassé par ses frères de père, parce qu'il était né d'une concubine et qu'il n'avait aucun droit à l'héritage, Jephté se joint à une bande de brigands et devient leur chef ; mais il renonça à ce triste métier de vagabondage, quand les gens de son pays le prièrent d'être leur prince. Les associations sont peu durables et tournent ordinairement fort mal. L'*Eclésiastique*, XIII, a prévu le sort de toutes les règles de Société ; il dit : « Celui qui se lie avec un plus grand que lui, se met un fardeau pesant sur les épaules; n'entrez point en société avec un individu plus riche que vous. » Le *Lion* accapare tous les bénéfices de la *Société Génisse, Chèvre et Brebis ;* les Gabaonites ont usé de finesse pour contracter une alliance avec Josué, mais leur indépendance ne fut qu'une servitude, car on les condamna à être les domestiques et les porteurs d'eau de tout le peuple. L'*Ecclésiastique* ajoute : « Pourquoi le *Pot de fer* s'unirait-il au *Pot de*

terre? Quand ils se heurteront l'un contre l'autre, l'un d'eux sera broyé. » Jonathas accroche sa destinée à l'avenir de David, mais il succombe avec Saül sur le champ de bataille, et David est reconnu roi; le fils de Jonathas ne pourra être qu'un pensionnaire à la cour de Jérusalem. Élisée ne veut point quitter Élie et le suit partout; un jour Élie est enlevé au ciel, et Élisée le cherche en vain sur la terre. La *Société Chauve-Souris, Buisson et Canard* vivote quelque temps, mais elle finit par une faillite, parce qu'il n'y a entre eux qu'égalité d'incapacités : c'est la parabole de l'aveugle qui conduit l'aveugle, selon saint Luc, VI; tous deux cheminent quelques instants, et tombent après dans la première fosse qui se trouve sous leurs pas.

En tout *Rien de trop*, est une mesure de prudence que saint Paul lui-même a recommandée dans son *Épître aux Romains*, XII. Le *Cheval et l'Ane* ne sont point ennemis de naissance, puisqu'ils s'allient entre eux, et partagent les mêmes travaux; néanmoins, le Cheval refuse un léger service à l'Ane. C'est la parabole du *Bon Samaritain*, rapportée par saint Luc, X; il soigne le voyageur qui a été dépouillé de tout et blessé dangereusement par des voleurs, et qui s'est vu délaissé sur le chemin par un prêtre, puis par un lévite; il le conduit dans une hôtellerie et se charge de payer tous les frais de la maladie. Ainsi, il ne faut jamais ni trop présumer, ni trop désespérer, soit des relations, soit des circonstances. Chaque jour, on réussit quand on a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent d'échouer, et on perd au moment où l'on compte quatre-vingt-dix-neuf probabilités sur cent pour gagner. Joseph est esclave, il est calomnié et mis en prison; il quitte ses fers pour devenir vice-roi d'Égypte. David est le jouet de ses frères; appelé, honoré, puis persécuté par Saül, il devient roi de

Juda et d'Israël, et ses *Psaumes* lui assurent la gloire la plus universelle et la plus durable qui ait été accordée à un écrivain.

La vie sédentaire est moins pénible et semble plus heureuse que la vie active. Le *Financier* envie le sommeil et la gaieté du *Savetier;* l'*Ecclésiaste*, qui a sondé toutes les peines de l'étude, confesse, v, que la satiété empêche le riche de dormir, et que c'est le travailleur qui goûte toutes les douceurs du repos. Les opérations du cabinet rapportent plus que la main-d'œuvre, mais elles multiplient les soucis, et sont sujettes à des pertes irréparables. Suivant la parabole des talents rapportée par saint Matthieu, xxv, celui qui a reçu cinq talents, en gagne cinq autres, et celui qui en a eu deux, en a retiré deux de bénéfice; au contraire, le dépositaire d'un seul talent se l'est vu enlever, parce qu'il l'a caché dans la terre au lieu de le placer. Ainsi, l'argent produit vite et beaucoup, mais à la condition de circuler. C'est pourquoi saint Matthieu a conservé, vi, cet avis de Jésus : « Amassez-vous des trésors pour le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les mangeront, où les voleurs ne sauraient ni les déterrer ni les enlever. » Le *Thésauriseur* est volé par son *Singe;* ainsi, l'Économe infidèle, dont parle saint Luc, xvi, s'approprie une partie des créances de son maître. L'*Enfouisseur* est trompé par son *Compère;* Rachel emporte les idoles de Laban. L'*Avare* ne trouve plus le trésor dans l'endroit où il l'a enfoui, car un voisin s'en est emparé. C'est ainsi qu'on a retiré le talent à celui qui n'a pas eu l'esprit de le faire valoir. L'*Ecclésiaste* a signalé, v, ce qu'il y a d'insatiable dans la soif de l'or. David remarque, xxxviii, que celui qui thésaurise ignore pour qui il entasse. L'*Ecclésiastique* prévient, x, que l'avarice mène au crime, et saint Paul, dans son

Épître aux Colossiens, III, la traite d'idolâtrie. Aussi Jésus, suivant saint Luc, XII, a-t-il bien averti de se préserver de toute avarice. La découverte d'un trésor suggère à un homme ruiné qui allait se pendre, l'idée de le confisquer; le propriétaire du trésor se hâte de se suicider, dès qu'il a connu l'absence de ce trésor inutile. Pour quelques écus, Judas a trahi Jésus, puis, honteux et désespéré de sa faute, il se pend. L'avare a beau être habile et discret, il se voit la dupe des circonstances les plus imprévues.

XVII

David a prédit, CXXXVI, les pleurs, la désolation, les misères, les remords des Israélites le long des rives des fleuves de Babylone. C'est l'histoire de la plupart des émigrations. Voyez les *Deux Pigeons :* le pigeon sédentaire n'a-t-il pas tout prévu ? le pigeon voyageur part malgré les mauvais augures, et est fort heureux de revenir au gîte. Noé lâche une colombe, mais elle se hâte de rentrer dans l'arche. La mère de Tobie éprouve les mêmes sentiments que le pigeon sédentaire, elle ne recouvre la joie qu'au retour de son fils, qui avait le même désir de revoir sa famille. Joseph paraît heureux d'embrasser Benjamin, en attendant Jacob. L'*Homme qui court après la Fortune* ne la trouve nulle part; l'*Homme qui l'attend dans son lit* reçoit toutes ses faveurs : tout réussit à Booz; Ruth a passé par toutes les douleurs de l'exil, elle ne change de sort que le jour où elle reparaît dans sa patrie pour s'allier avec Booz. L'armateur qui a été si injuste et si ingrat envers la *Fortune*, se ruine aussi vite qu'il s'est enrichi dans ses

relations extérieures; les enfants de Jacob prospèrent d'abord en Égypte, mais on les y réduit en esclavage, et ils en sortiront aussi pauvres qu'à leur arrivée.

La *Société Chauve-Souris, Buisson et Canard* mange à l'étranger le peu qu'elle a gagné dans son domicile. Tobie, Mardochée, ne font guère que végéter en Asie. Le *Marchand, le Gentilhomme, le Pâtre et le Fils du Roi* représentent les déceptions des diverses émigrations des Israélites, soit en Égypte, soit en Asie. A la vérité, sur les *Deux Aventuriers,* il y en a un qui est acclamé roi; mais pour un Joseph, pour un Daniel, pour une Esther, combien de millions de malheureux transportés!

Tout suffit dans la patrie à qui veut travailler. Le prophète dont il est question dans le *Quatrième Livre des Rois,* VI, ne désire que sa cognée, de même que le *Bûcheron* dévot à *Mercure*. Le *Savetier* chante avec autant de plaisir que David danse devant l'arche. Saint Paul, qui vit du travail de ses mains, recommande, dans sa *Première Épître aux Thessaloniciens*, V, de se réjouir en tout temps. Chez les Juifs, tous les hommes devaient savoir un métier; ainsi, le rabbin José fut corroyeur, le rabbin Juda fut boulanger, et le rabbin Jochanan fut cordonnier. Tamerlan reçut une cotte de mailles que David aurait fabriquée de ses propres mains, suivant la tradition et le Coran. Jésus était appelé le fils du charpentier; il avertit, lit-on en saint Matthieu, VI, qu'il ne faut pas se préoccuper de l'avenir, parce qu'à chaque jour suffit son mal. Le *Chien* s'accoutume à son collier et estime ses devoirs; le *Loup* méprise cette servitude, et préfère toutes les intempéries de la vie nomade. Quand l'*Enfant prodigue* eut dissipé son patrimoine, il se trouva fort heureux d'être accueilli sous le toit paternel. Aussi l'*Ecclésiaste* a dit, III, que tout homme qui mange,

boit et retire du bien de son travail, doit regarder ces avantages comme un don de Dieu.

Les *Lapins* donnent une idée des jouissances que la paix procure à la campagne. Le *Premier Livre des Machabées* nous révèle, XIV, tout le bonheur dont les Israélites appréciaient la valeur après de longues guerres. *Philomèle* refuse d'accompagner *Progné* dans les cités, et persiste à rester dans la solitude. Saint Jean-Baptiste passe sa vie loin des habitations, et se contente pour nourriture de sauterelles et de miel sauvage. Il faut se promener dans les campagnes pour savoir combien David a eu raison de dire, CXXXV, que Dieu a préparé l'aliment à toute créature.

Le villageois doit avant tout s'assurer une demeure indépendante. La *Chatte* écarte l'*Aigle* et la *Laie* de son domicile. Abraham se sépare de Loth, Laban se sépare de Jacob, et plus tard Jacob se sépare d'Ésaü. Il n'est pas nécessaire que la maison soit spacieuse, comme le prouvent les *Paroles de Socrate*. La vie des Israélites se passait plutôt sous la tente que sous les toits.

Le propriétaire doit bien se garder d'être gouverné par son domestique. Le *Serpent* périt, quand la *Queue* fait l'office de la *Tête*. Suivant saint Luc, XI, tout royaume divisé contre lui-même sera détruit, de même que toute famille désunie tombera en ruine. L'*Œil du Maître* doit s'étendre à tout : c'est ainsi qu'agit le Centenier dont parle saint Matthieu, VIII; dans ses lois, Moïse a tout prévu, et a songé même aux fosses d'aisance. Les *Deux Servantes* croient que la *Vieille* abuse de ses droits ; elles ne se font aucun scrupule de tuer un Coq; c'est la parabole du Créancier-débiteur qu'on lit en saint Matthieu, XVIII; cet homme devait dix mille talents, et il en obtint la remise, parce qu'il lui était impossible de s'acquitter; mais

il refusa tout sursis à un de ses débiteurs, qui lui devait seulement cent deniers, et il usa de tous ses droits pour le tourmenter. Loin de toute surveillance, le *Singe et le Chat* s'entendent à merveille pour gaspiller au coin du feu. Les enfants d'Héli ont longtemps volé les offrandes du peuple, à l'insu de leur père. Tobie craignit un jour que sa femme n'eût dérobé un chevreau.

Le *Deutéronome* recommande, XXII, à celui qui trouve quelque part un nid d'oiseaux, de lâcher la mère et de ne prendre que les petits. Les Pères de l'Eglise ont remarqué que le vol de l'oiseau figurait la Croix. D'après les sorties de la colombe, Noé jugea de l'état de la terre après le déluge. La vie de l'oiseau donne d'excellentes leçons à la campagne. Ce que l'*Alouette* enseigne à ses *Petits* correspond au petit nombre d'ouvriers qui se présentent pour la moisson dont parle saint Matthieu, IX; il mentionne, XX, les diverses démarches du propriétaire pour en avoir jusqu'à la fin du jour; quoiqu'on leur paie le salaire dont on était convenu, ils ne laissent pas de murmurer. Dans l'*Hirondelle et les Petits Oiseaux*, on apprend l'étude qu'il faut faire des saisons et des différences de la récolte. Joseph sauva l'Egypte, en prévoyant la disette qui succéderait à l'abondance; comme la *Fourmi*, il fit d'utiles provisions.

La chasse compte parmi les plaisirs et les rapports de la campagne. Le *Pâtre*, le *Chasseur*, les *Deux Compagnons* sont plus téméraires qu'amateurs; le *Chat-Huant* est plus habile; le *Lion* seul est digne d'éloges. Esaü est brave et tire parti de la chasse; Nemrod se fait une réputation par ses chasses. David et Samson sont les plus hardis en face de l'ours, du lion. On voit dans le *Loup et le Chasseur* qu'il faut savoir s'arrêter à temps. Nicanor a été défait

malgré toutes les mesures qu'il avait prises contre les Machabées; il aspire à se venger, mais il périt dans le combat.

La pêche est plus productive et plus facile que la chasse. Le *Cormoran*, le *Héron*, le *Pêcheur* et le *Berger qui joue de la flûte*, s'adonnent à la pêche, qui est tantôt abondante, tantôt malheureuse. Le *Berger* finit par un bon coup de filet. Ainsi, les Apôtres ont fait maintes fois des pêches à peu près inutiles, mais saint Luc, v, et saint Jean, XXI, ont constaté une pêche qui dédommageait du passé, et assurait l'avenir.

En mourant, le *Laboureur* avertit ses *Enfants* qu'ils trouveront un trésor dans leur héritage; suivant saint Matthieu, XIII, Jésus donna le même enseignement qui est interprété par la parabole de la *Semence*. L'agriculture devient un trésor pour l'être laborieux et intelligent. Les calculs de la *Laitière* sur son *Pot au lait* se réalisent partout. Si le *Philosophe scythe* échoue, c'est qu'il n'a pas observé la parabole de la *Bonne Semence et de la Zizanie*, que rapporte saint Matthieu. Le *Maître d'un Jardin*, le *Jardinier et son Seigneur*, l'*Amateur des Jardins*, paraissent avoir compris tout le parti que présente l'horticulture. Isaïe a prévu, v, le rôle de la vigne et du vigneron, que Jésus a commenté plus tard, comme l'atteste saint Jean, XV. L'Evangile abonde en préceptes sur les arbres stériles et sur les arbres utiles, qu'on reconnaît à leurs fruits. Le *Cantique des Cantiques* prouve que les Juifs étaient familiarisés avec tous les secrets du travail de la terre, et devaient à la culture leur prospérité. Sous Salomon, l'argent était aussi commun que la pierre à Jérusalem; on put employer des milliards à la construction du Temple.

Cette vie pastorale a-t-elle été un idéal de bonheur pour

les Juifs ? C'est probable, puisque notre pays peut encore méditer ce témoignage de l'abbé de Rancé sur un Berger.

Or, voici la lettre de Rancé que Chateaubriand a cru devoir reproduire :

« Il m'arriva un jour de joindre un berger qui conduisait son troupeau dans la campagne, et par un temps qui l'avait obligé de se retirer à l'abri d'un grand arbre pour se mettre à couvert de la pluie et de l'orage. Lui remarquant un air qui me parut extraordinaire et un visage qui me faisait voir que la paix et la sérénité de son cœur étaient grandes (il avait soixante ans), je lui demandai s'il prenait grand plaisir à l'occupation dans laquelle il passait ses jours ; il me répondit qu'il y trouvait un repos profond, que ce lui était une si sensible consolation de conduire ces animaux simples et innocents, que les journées ne lui semblaient que des moments ; qu'il trouvait tant de douceur dans sa condition, qu'il la préférait à toutes les choses du monde ; que les rois n'étaient ni si heureux, ni si contents que lui ; que rien ne manquait à son bonheur, et qu'il ne voudrait pas quitter la terre pour aller au ciel, s'il ne croyait y trouver des campagnes et des troupeaux à conduire.

» J'admirai la simplicité de cet homme, et le mettant en parallèle auprès des grands, dont l'ambition est insatiable, et qui ne trouveraient pas de quoi se satisfaire quand ils jouiraient de toutes les fortunes, plaisirs et richesses d'ici-bas, je compris que ce n'était point la possession des biens de ce monde qui faisait notre bonheur, mais l'innocence des mœurs, la simplicité et la modération des désirs, la privation des choses dont on se peut passer, la soumission

à la volonté de Dieu, l'amour et l'estime de l'état dans lequel il a plu à Dieu de nous mettre. »

Les bergers ont été les premiers informés de la naissance du *Désiré des nations*. Quand Isaïe veut donner une idée de la fragilité humaine, il dit, LIII, que tous ont erré comme des moutons. David croit devoir rappeler à Dieu, XCIV, que les Israélites sont son peuple et les moutons de son pâturage. Il s'écrie, XXII : « Le Seigneur me dirige et rien ne me manquera dans l'endroit du pâturage où il m'a placé. » Apercevant Jésus, saint Jean-Baptiste le désigna comme l'*Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde ;* le prêtre répète encore ses paroles, toutes les fois qu'il célèbre la *Messe* ou qu'il donne la communion ; dans l'*Apocalypse*, il est maintes fois question de l'*Agneau de Dieu*. Quand Jésus-Christ ressuscité établit saint Pierre le chef de l'Église, il se borne à lui recommander jusqu'à trois fois de paître ses moutons. Ézéchiel a signalé, XXXIV, tous les caractères du Pasteur Suprême qui doit un jour régner sur les pâturages d'Israël ; d'après saint Jean, X, Jésus a parfaitement réalisé cette prédiction.

La vie pastorale est la vocation de l'humanité. Elle offre des ressources pour toutes les situations et toutes les facultés. Le *Pâtre* qui s'est expatrié a bientôt trouvé un moyen d'existence pour lui et ses compagnons de naufrage : Moïse, devenu simple pasteur, ne paraît pas avoir regretté la cour de Pharaon. Le *Pâtre* se distrait à la chasse et s'enfuit à l'approche du *Lion ;* David a préféré tuer ours et lion pour sauver son troupeau. Le *Berger qui joue de la flûte* est assez tendre ; David joue de la harpe et compose des *Psaumes* qui seront perpétuellement chantés dans l'Église. Le *Berger* qui a perdu sur *Mer* tout ce qu'il avait, ne se désespère point comme l'armateur ruiné ; il se refait

une nouvelle fortune avec son métier : Job avait une famille florissante et possédait sept mille moutons, trois mille chameaux, cinq cents paires de bœufs et cinq cents ânesses ; il perd tous ses enfants et tout son bien ; une fois qu'il est guéri de sa longue et douloureuse maladie, il se remet au travail avec ce qu'on lui donna en bétail et en or, et il laisse en mourant quatorze mille brebis, six mille chameaux, mille paires de bœufs, mille ânesses, sept fils et trois filles qui furent d'une beauté éblouissante. Jacob eut beau être trompé par Laban, il obtint la variété de race qu'il désirait, en agissant sur l'imagination des femelles au temps de la monte, comme le raconte la *Genèse*, XXX. Le *Berger et son Troupeau*, est-ce autre chose que la parabole de la brebis perdue, conservée par saint Matthieu, XVIII ? Le *Berger*, dont le *Roi* tire l'étoffe d'un Juge Souverain, rappelle la jeunesse pastorale, puis la domination de Joseph sur l'Égypte ; Moïse gardait les troupeaux et entrait dans sa quatre-vingtième année, quand Dieu le choisit pour devenir le libérateur, le législateur et le gouverneur des enfants de Jacob pour une quarantaine d'années. Saül était en train de chercher les ânesses perdues de son père, au moment où Samuel lui révéla qu'il devait être sacré et se préparer à porter la couronne d'Israël. David aussi n'était qu'un berger, quand Samuel le distingua de ses sept frères, et lui apprit qu'il était prédestiné à ceindre la couronne dont Saül s'était rendu indigne. Le *Paysan du Danube* plaide avec éloquence les intérêts de la campagne, parce qu'elle apprend et embrasse tout : le *Pentateuque* sera toujours l'étonnement de tout docteur de tout propriétaire, de tout cultivateur, de tout pasteur. Le *Loup* envie l'aisance des *Bergers :* le vin a manqué aux noces de Cana, mais les noces des Israélites qui duraient

sept jours, ne laissent rien à désirer; la table d'Abraham, d'Isaac, de Job, de Samuel, de Gédéon, de Tobie répondait à tous les devoirs de l'hospitalité. La vie pastorale menait vite et sûrement à l'opulence, si l'on en juge par l'intervalle qui séparait les bestiaux d'Abraham et de Loth, de Laban et de Jacob, de Jacob et d'Esaü. La loi voulait que les Israélites eussent des égards pour l'animal : ainsi le *Lévitique* défendait, XXII, d'immoler le veau, l'agneau, le chevreau, avant leur huitième jour; elle défendait encore d'immoler la vache ou la brebis, le même jour que leur portée.

La dernière *Fable* prêche l'utilité de la retraite. Jésus s'est retiré dans le désert pendant quarante jours pour se préparer à la Vie publique; il est allé, la nuit, au Mont des Oliviers pour chercher dans la prière la force de porter sa Croix.

XVIII

Job remarque, XIV, que l'homme qui vit si peu de temps, ne cesse d'être accablé de misères. Rien de plus commun que les plaintes et les larmes. La *Montagne qui accouche d'une Souris* a fait la terreur du voisinage. En voyant pleurer les femmes qui le suivaient pendant ses stations du Calvaire, Jésus dit, suivant saint Luc, XXIII : « Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants, car il viendra un temps où l'on dira : Heureuses les stériles et les entrailles qui n'ont point porté d'enfants, et les mamelles qui n'ont point nourri. » On voit dans la *Goutte et l'Araignée* que la vie active est favorable à la santé et à la guérison; l'Évan-

gile enseigne que la maladie est le plus souvent la punition du péché; les Israélites, qui observaient toutes les prescriptions de la loi, ont rarement eu à se plaindre des infirmités qui embarrassaient la science des autres nations.

Le *Renard*, qui est torturé par les *Mouches*, dédaigne les avis du *Hérisson* qui voulait le soulager: Naaman, lit-on au *Quatrième Livre des Rois*, v, a peine à croire qu'il lui suffira de se laver sept fois dans le Jourdain pour être guéri de la lèpre, comme l'a ordonné Elisée. La *Cigogne* sauve la vie au *Loup*, mais il ne lui en tient aucun compte: David joue de la harpe pour distraire Saül, et Saül ne songe à le dédommager qu'à coups de lance. L'*Hospitalier* consacre son temps et sa fortune à soulager les malades et ne trouve que des ingrats partout. Ainsi l'Évangile cite peu de témoignages de reconnaissance parmi tous les malades que Jésus a consolés ou guéris.

Le *Cerf malade* reçoit beaucoup de visites qui ne font qu'empirer son état. Job se serait bien passé des discours si inconvenants et si désolants de ses amis. Le *Lion* agonisant est la victime de ses derniers courtisans: quand Jésus expirant demande à boire, ceux qui sont au pied de la Croix ne lui présentent que du fiel. Les *Médecins* se contredisent et ne font que constater l'incertitude de la science. Ochozias envoie consulter sur sa maladie Béelzébud, dieu d'Accaron; Elie va lui annoncer qu'il mourra, parce qu'il n'a pas invoqué le Dieu d'Israël: Naaman suit les conseils d'Elisée et la lèpre le quitte. L'*Ecclésiastique* a loué, XXXVIII, la mission des médecins et l'utilité des remèdes; toute la *Bible* enseigne que c'est à Dieu que le malade doit s'adresser avec le plus de confiance, dans toutes les maladies comme dans toutes les tribulations. Le rôle de *Marthe et*

de Marie, dont parle saint Luc, x, résume tous les préceptes sur la vie.

Les *Trois Jeunes Hommes* se moquent du *Vieillard* qui plante et travaille, comme s'il était encore dans l'adolescence ; ils meurent tous les trois avant le Vieillard. Suivant le *Quatrième Livre des Rois,* II, une troupe d'enfants se fit une joie d'insulter la vieillesse d'Élisée ; deux ours accoururent d'un bois, se jetèrent sur eux et en déchirèrent quarante-deux. Avec ce *Vieillard* qui survit aux *Trois Jeunes Hommes* paraissent le *Vieillard* abandonné par l'*Ane et le Vieillard* qui a trois fils, et le *Mourant* qui ne veut pas encore mourir à cent ans. Au contraire, il n'y a qu'une *Vieille* qui figure. La *Fable* a deviné la vérité. Dans la *Bible* comme dans toute l'humanité, la femme expie la faute d'Ève, car elle vit moins longtemps que l'homme, et la moitié de son existence se passe dans les incommodités ou les souffrances. Chez tous les patriarches, la longévité dépasse celle de tous les anciens temps. David a demandé à Dieu, LX, la longévité pour la royauté qui doit rester dans sa race. La moyenne des règnes de Juda est plus forte que celle des monarchies profanes ; elle fut de vingt-deux ans et trois mois ; celle des rois d'Israël ne fut que de douze ans et huit mois. Dans nos États chrétiens, la vie est plus longue qu'en Orient ; il en est de même de la moyenne des règnes.

Dans la *Mort et le Bûcheron* et dans la *Mort et le Malheureux,* on voit combien l'amour de la vie est universel et profond. La population des Israélites croissait en proportion des travaux dont les Égyptiens les accablaient. Toutes les souffrances et toutes les conditions s'adressaient à Jésus pour recouvrer la santé. Le *Cerf* a pleuré avant de défaillir dans la *Vigne ;* Saül fait tout son pos-

sible pour se soustraire à sa destinée. Le *Cochon, la Chèvre et le Mouton,* c'est l'emblème de la vie pour les Animaux comme pour les Hommes : les uns oublient la fin, les autres gémissent en approchant du moment fatal. Le roi Ezéchias se désolait sur son lit; il apprend du prophète Isaïe que sa dernière heure va sonner, mais il prie avec ardeur, avec foi, et Dieu lui accorde un sursis de quinze années de règne. La *Mort* vient chercher le *Mourant* qui a cent ans; il se scandalise de cette visite comme d'une injustice. Ainsi, suivant la *Genèse,* XLVII, quand Pharaon lui demande son âge, Jacob répond : « Les jours de mon pèlerinage sont de cent trente ans, jours courts et mauvais qui n'atteindront pas les jours du pèlerinage de mes aïeux. »

La certitude de la mort impose des précautions pour l'avenir. *Daphnis,* qui pressent la mort, dispose de ses biens en faveur d'*Alcidamure,* et consacre des fonds à l'érection d'un temple. David fait couronner Salomon et lui lègue les millions qu'il a conservés pour bâtir le Temple de Jérusalem. Avant de mourir, le *Laboureur* a soin d'avertir ses *Enfants* qu'ils trouveront un trésor dans leur héritage. Abraham a soin de partager ses biens entre Isaac et ses autres enfants; Isaac assure le droit d'aînesse à Jacob ; Jacob assure le sort de ses douze enfants. Moïse fait la carte des terres qui seront assignées aux douze tribus, et Josué délivre les lots à chacune d'elles en temps opportun. Le *Vieillard* recommande à ses *Enfants* de conserver l'union comme une source de bonheur et de félicité. Moïse, Josué, David, Mathatias, Machabée ont prédit aux Israélites, dont la mort allait les séparer, de vivre comme des frères et comme les enfants de Dieu. David s'est complu à célébrer cette félicité lors-

qu'il s'écriait, CXXXII : « Qu'il est bon et agréable à des frères de passer la vie dans l'union ! » Dans son discours de la Cène que rapporte saint Jean, XVII, Jésus insiste sur l'amour que ses disciples se doivent les uns aux autres, et prie son Père pour que leur union soit éternelle. *Ésope* étonna les plus fameux légistes en expliquant un *Testament* qui ressemblait à une énigme.

Toutes les difficultés dont l'*Ancien Testament* ne donne point la solution peuvent être éclaircies par ce conseil du *Nouveau Testament :*

« Ne faites pas aux autres ce que vous ne voulez point qu'ils vous fassent, et faites-leur tout le bien que vous voudriez qu'ils vous fissent. »

Les *Fables* ont donné tous les genres de mort jusqu'au suicide ; de même la *Bible* offre le tableau complet de la mort.

Après la mort, la sépulture. La *Femme noyée* est recherchée par son mari qui veut l'enterrer. Le *Lion* commande un convoi de première classe aux *Obsèques de la Lionne*. Le *Curé* récite des prières aux funérailles du *Mort*. De bonne heure, Abraham achète un tombeau ; Jacob et Joseph désirent que leurs restes reposent un jour dans la Terre Promise ; David rend les derniers devoirs au corps de Saül et à celui de Jonathas ; la sépulture des rois et celle des prophètes furent un lieu sacré pour toutes les classes.

Ceux qui avaient crucifié Jésus ne mirent aucun obstacle à la cérémonie funèbre de ses reliques. Suivant le *Second Livre des Machabées,* XII, Judas Machabée ne se contenta point de faire ensevelir ceux qui étaient morts dans une bataille, il commanda des sacrifices et des prières pour leur salut, persuadé que « c'est une sainte et salutaire

pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés. » Tobie brava tous les dangers pour ensevelir les morts.

Le *Lion* croit au châtiment du méchant, quand il envoie *chez Pluton* et l'*Ours,* et le *Singe* qui lui ont manqué de respect. Il reste longtemps inconsolable après les *Obsèques de la Lionne,* mais il est soulagé quand le Cerf lui révèle les délices qu'elle goûte dans les Champs-Elysées. Tantôt l'esprit de David descend dans les enfers où il aperçoit tous les tourments des réprouvés; tantôt il s'élève jusqu'au ciel où il espère arriver pour jouir de la gloire dont Dieu rassasie les Élus; Job, Tobie ont visé au même but; une nuée de justes y sont arrivés, dit saint Paul aux *Hébreux,* XI, parce qu'ils se sont regardés comme des pèlerins et des voyageurs sur la terre.

Toute la *Bible* enseigne que la fin de la vie est l'éternité des peines pourles pécheurs ou l'éternité des félicités pour les saints.

XIX

Notre brave chevalerie de Don Quichotte a empêché de voir dans les *Fables* tout ce qu'il y a de complet et de vrai comme tableau de la *Comédie Humaine;* aucun de nos philosophes n'a embrassé un pareil horizon; elles sont confirmées par la multiplicité des tromperies de toute la vie; aussi font-elles une nécessité de cette perpétuelle vigilance recommandée par Jésus, suivant saint Marc, XIII, et saint Matthieu, XXIV, XXV, d'abord parce que l'esprit est prompt et que la chair est faible, puis, parce

que personne ne sait le jour, l'heure où il faudra rendre compte du dépôt de la vie.

Les *Fables*, appuyées sur la profonde connaissance des hommes, insinuent que le nombre des actions condamnables surpasse celui des bonnes œuvres. Jésus a prédit qu'il y aura beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.

Les *Fables* représentent dans la Vie publique et dans la Vie privée des hommes, un contraste de bien et de mal. Toute la *Bible* rappelle à l'homme qu'il a été tiré du limon, et qu'il retournera en poussière, mais qu'il a reçu une âme faite à l'image de Dieu. Libre à lui d'opter entre le bien et le mal; il ne fait ni tout le mal ni tout le bien qu'il désire, précisément à cause de cette lutte perpétuelle de ses deux natures. S'il jouit du libre arbitre, il doit être responsable. Le coupable est souvent puni, mais il ne l'est pas toujours; pareillement, l'innocent est souvent heureux, mais il s'en faut qu'il le soit toujours. Il faut donc un jugement dernier qui assure la punition du vice et la récompense de la vertu.

Les *Fables* trahissent cette idée qui est un des dogmes de la *Bible*.

Descartes n'a vu qu'une machine dans tout animal; son opinion ne saurait être regardée que comme une niaiserie. Étonné de toutes les merveilles de l'Instinct, le Fabuliste est tenté d'accorder la Raison à l'Animal; cette décision n'est pas contraire à l'intelligence que la *Bible* se plaît à montrer dans toute âme vivante.

Descartes paraît regarder la Raison comme la première faculté de l'homme; si cette Raison dirigeait les actes de la vie, il n'y aurait ni tant d'idolâtries ou de superstitions, ni tant de vices et de crimes, ni tant de malheurs, de maladies, d'accidents; ce serait la perfection qui l'em-

porterait sur l'imperfection. Le Fabuliste conclut que ce qui distingue l'homme, c'est la Foi; il se garde bien de lui ôter la Raison. Dans son *Épître aux Romains,* XII, saint Paul admet les droits de la Raison, mais il ne lui assujétit pas la Foi, car il convient, VIII, que c'est l'Esprit qui nous révèle intérieurement que nous sommes les enfants de Dieu et que nous sommes appelés à être les héritiers de Dieu. La Raison ne manquera jamais de cause ni de prétexte pour ne point croire. David a dit du pécheur, XXXV : « Il a refusé de s'instruire de peur de bien agir. » Saint Jean a conservé, III, ces paroles de Jésus : « Quiconque agit mal, hait la lumière et ne s'en approche pas, de peur que ses œuvres ne soient découvertes. Qui ne croit point est déjà condamné. »

La peine du Talion qui soutient la Vie publique, la justice que réclame la Vie privée, le jugement que chacun porte avec tant de lucidité sur le prochain, tout ce qui pense et agit, traite l'homme comme un être de Foi.

David a dit, CXV : « J'ai cru, c'est pourquoi j'ai parlé. » Ainsi la Foi précède la Raison ; le Fabuliste n'a pas d'autre symbole. C'est parce que l'homme est né Foi, qu'il accepte si facilement tant d'erreurs et de mensonges, et qu'il reste la dupe de celui qui se donne la peine de tromper. Quand Moïse veut savoir Qui lui parle, suivant l'*Exode*, III, le Seigneur lui répond : « Je suis Celui qui suis. » L'homme croit aussi à son existence et ne saurait en douter. De cette conviction découlent tous les actes de la vie. L'incrédulité est une chose tout à fait impossible. Si l'homme ne croit pas à la vérité, il croit à l'erreur.

Le Fabuliste a montré l'homme tel qu'il est partout, comme un être de Foi. Guidé par la Foi qui l'a éclairé, il s'est élevé aux principales vérités de la Religion, aux tra-

ditions bibliques qu'on trouve dans toute société, dans toute famille. Il a fait œuvre d'art parce qu'il a fait œuvre de foi. Les *Fables* sont-elles autre chose que des *Reflets bibliques ?* La société dans laquelle il vécut, et ses relations avec Racine, qui savait si bien la *Bible,* ne permettent aucun doute.

DU

LANGAGE DES ANIMAUX

DU LANGAGE DES ANIMAUX

I

Pour la perspicacité de tout observateur, l'univers n'est qu'un immense concert perpétuel : aussi Bernardin de Saint-Pierre a-t-il intitulé l'un de ses ouvrages : *les Harmonies de la Nature.*

Bernard Palissy a fait sur la mélodie des plantes et des arbres d'admirables observations que Lamartine s'est efforcé de vulgariser par l'étude qu'il a consacrée à Bernard Palissy, dans sa *Vie des Grands Hommes.* Il serait facile de solfier le travail, les murmures, les pétillements, les craquements, les déchirements, les tremblements, les éruptions, les révolutions du règne minéral ; c'est tout une gamme. L'eau jaillit, creuse, bruit, crépite, rôte, clapote, floflotte, submerge : nouvelle gamme. Le vent souffle, gémit, gronde, siffle, claque, hache, hurle, tempête : encore une gamme. L'écho lui-même a sa gamme : de là l'épi-

thète d'heptaphone, donnée par les Grecs à l'écho qui rend le son jusqu'à sept fois.

Le Règne animal forme un Chœur qui ne laisse rien à désirer. Mais il faut remarquer que la mutité n'est pas rare chez les Animaux. Les voyageurs ont trouvé, dans les contrées les plus chaudes, comme dans les pays les plus froids, des chiens qui n'aboient jamais ; le fameux Cook a constaté que tous les Chiens originaires d'Amérique n'aboyaient jamais. En Asie, se voit une race de chiens toujours muets, appelée *colsun ;* cette espèce habite le Delkan, les montagnes du Nilagiri, Balaghad, Hyderabad, et descend jusque dans les forêts à l'est de la côte de Coromandel. Le changement de climat suffit quelquefois pour rendre un chien muet. En Angleterre, ce sont les chiens muets dont on fait le plus de cas pour la chasse. Le nombre des espèces d'Oiseaux muets est assez considérable ; deux espèces de Moineau, le Tangara, du Brésil, et le Sénégali, du Sénégal, ne chantent jamais; suivant quelques voyageurs, le Boubil, espèce de Merle, est le seul oiseau qui ait la faculté de gazouiller en Chine. Dans l'Océanie, l'Alouette n'a ni chant ni grâces.

Chez les Ovipares, la femelle observe le silence le plus rigoureux pendant la ponte et l'incubation. Les volatiles subissent une mue de plusieurs semaines ; la plupart sont condamnés à l'anaudie, une bonne partie de l'année, et ne font entendre que quelques piollis, tant que dure leur saison de désamour; c'est alors qu'ils s'esseulent pour hiverner. Il faut le retour du printemps, la saison des amours, pour que le Chœur des Oiseaux soit au complet, et que chaque espèce qui estive puisse déployer toutes les beautés de son mélos, avant d'airer ou marteler. C'est le temps où se distinguent leurs Anacréons, leurs Saphos, leurs

Ovides, leurs Virgiles, leurs Parnys, et même leurs Pirons. Mirliton, musette, sifflet, flageolet, clarinette, flûte, hautbois, trombone, fifre, clairon, trompette, tous nos instruments à vent pourraient porter le nom de quelque Oiseau, dont ils semblent imiter le son. L'Oiseau Moqueur n'est guère qu'un orgue de Barbarie, qui répète tous les airs à la mode. Le Rossignol domine comme un orgue. On trouve jusqu'à des Oiseaux qui rappellent tambourin, tambour et grosse caisse. Les castagnettes elles-mêmes font songer au clappement des Accipitres, Oiseaux de Proie.

Rien de plus facile que d'étudier le cri des Animaux. Il ne cesse ni jour ni nuit. Les Grenouilles, les Grillons, les Bêtes Fauves et tous les Oiseaux de proie, donnent signe de vie, du soir au matin. Au contraire, le reste des Animaux et des Oiseaux sont essentiellement diurnes; il y a très peu d'Oiseaux qui dégoisent la nuit et le jour, comme le Rossignol, la Rousserolle, l'Ortolan, le Cujelier, Alouette des bois. Presque tous les Oiseaux qui ne sont pas nocturnes se font une joie de sonner la diane, au point du jour : le Coq, l'Alouette, le Tarin, se distinguent aussi bien que le Pluvier, le Courlis, le Butor. Pour sonner la retraite du soir, les Oiseaux du voisinage se rassemblent, font des évolutions de tous les genres, et ne se dispersent qu'après avoir fanfaré, pour se préparer aux accidents de la nuit dont ils abhorrent les ténèbres. Le Courlis ne s'endort qu'en se répétant longtemps : *cococo*. Les songes du Perroquet se trahissent par des cris.

La pluie a ses amateurs comme le crépuscule. On cite maints volatiles comme d'excellents baromètres. La Pie, le Hibou, le Loriot, le Pivert, la Chouette redoublent leurs cris à l'approche de la pluie; le Hibou l'annonce par *houette*,

la Chouette par *goyon*, le Pivert par *plieu*, le Loriot par un miaulement. Il y a des Oiseaux nommés *Procellaires*, comme le Pétrel, parce qu'ils prédisent la tempête.

Il y a des Oiseaux qui donnent à temps l'alerte. Quand le Paon se fait entendre la nuit, on peut être sûr que quelqu'un d'étranger rôde dans le voisinage.

Enfin, il y a des Oiseaux qui sont des prophètes de malheur. Voici ce qu'on lit dans *Napoléon en exil à Sainte-Hélène*, par Barry E. O'Meara, sur l'entrée des Français à Moscou : « Le général Gourgaud a dit que, pendant cette confusion, un grand nombre de corbeaux, toujours par milliers à Moscou, se perchèrent en masse sur les tours du Kremlin, d'où ils descendaient fréquemment et voltigeaient autour des soldats Français en battant des ailes et croassant, comme s'ils les eussent menacés de la destruction qui les attendait. Il ajoute que les troupes avaient été découragées à cette vue, que les soldats regardaient comme d'un mauvais présage. »

Chez les Vivipares, la voix de la femelle a moins de force et d'éclat que celle du mâle. Chez les Ovipares, la femelle parvient à peine à gazouiller ; elle criaille plutôt qu'elle ne chante ; pour chaque espèce, c'est au mâle qu'appartient la perfection de la monodie. Le *Lévitique*, XII, défend toute espèce de mutilation des Animaux. La castration dénature le son du mâle, en même temps qu'elle lui ôte une partie de sa fougue et de sa vigueur. Le Chapon n'a presque plus de voix et est rarement sujet à la mue ; il est obligé de se tenir à l'écart pour n'être pas maltraité par la basse-cour. Le *Lévitique*, XIX, recommande de ne pas favoriser les unions d'espèces incompatibles. L'adultère de la variété de deux races ou de deux espèces différentes produit des métis dont le cri détonne le plus souvent, et semble

un fausset auprès des natures destinées à racer; il n'y a d'exception que pour quelques oiseaux.

Le phénomène qui se passe chez les mammifères ruminants n'est pas rare dans le Règne animal. On y remarque des bruits intérieurs qui ne sont ni des hoquets, ni des éructations, ni des flatuosités. On entend des cris de Coucou qui ne sont que de purs râlements. Il y a chez la Grenouille, la Bécasse, l'Altagas, des coassements, simplement intérieurs, qui se passent du gosier et de la bouche ou du bec. Même observation à faire sur certains roucoulements du Bouvreuil, du Rossignol et d'autres volatiles. Le Hocco est un excellent ventriloque ou ventrisonneur. Le type du genre est l'Agami, qui doit son nom de Poule péteuse à la singularité de sa musique abdominale. C'est un cours d'engastrimysme à faire.

Saint François de Sales a trouvé une pareille singularité chez les Colombes. De là cette note : « Ezéchias voulant exprimer en son cantique l'attentive considération qu'il fait de son mal : — « Je crierai, dit-il, comme un poussin » d'arondelle, et je méditerai comme une colombe. »—Car, si vous y avez jamais pris garde, les petits des arondelles ouvrent grandement leur bec, quand ils font leur piaillement ; et, au contraire, les colombes, entre tous les oiseaux, font leur grommellement à bec clos et enfermé, roulant leur voix dans leur gosier et poitrine, sans que rien en sorte que par manière de retentissement et résonnement ; et ce petit grommellement leur sert également pour exprimer leurs douleurs comme pour déclarer leurs joies. »

Dans *Napoléon en exil à Sainte-Hélène*, par Barry E. O'Meara, on trouve cette observation de l'empereur : « Que savons-nous si les animaux n'ont pas un langage particulier ? Mon opinion est qu'il y a de notre part, parce que

nous ne les entendons pas, présomption à assurer que non. Un cheval a de la mémoire, de la connaissance et de l'amour. Il distingue son maître entre les domestiques, bien que ceux-ci soient plus constamment avec lui. J'avais un cheval qui me reconnaissait parmi tout le monde, et qui, lorsque j'étais sur son dos, manifestait, par ses sauts et sa marche hardie, qu'il savait porter un personnage supérieur à ceux dont il était ordinairement entouré. Il ne voulait permettre à personne autre que moi de le monter, excepté à un palefrenier qui en prenait constamment soin, et, lorsqu'il était monté par cet homme, ses mouvements étaient si différents, qu'il semblait reconnaître qu'il portait un valet. Lorsque je perdais ma route, je le laissais aller, et il la retrouvait toujours dans des endroits où, avec toute mon observation et ma connaissance particulière des lieux, je n'aurais pu le faire. Qui peut nier l'intelligence des chiens ? Il existe une chaîne entre les animaux. »

Il est certain que tout Animal a une langue particulière : l'imperfection de nos organes ne nous permet pas toujours de l'entendre ; mais la supériorité de notre raison en devine souvent le sens. Témoin cette lettre de Galiani, du 21 mars 1772 : « Pour me distraire, j'élève deux Chats, et j'étudie leurs mœurs. Il y a des siècles qu'on élève des chats, et cependant je ne trouve personne qui les ait bien étudiés. J'ai le mâle et la femelle, je leur ai empêché toute communication avec les chats du dehors, et j'ai voulu suivre leur ménage avec attention. Dans les mois de leurs amours, ils n'ont jamais miaulé ; le miaulement n'est donc pas le langage de l'amour des chats, il n'est que l'appel des absents. Autre découverte. Le langage du mâle est tout différent de celui de la femelle, comme cela devait être. Dans les oiseaux, cette différence est plus marquée. Il y a

plus de vingt inflexions différentes dans le langage des chats, et leur langage est véritablement une langue, car ils emploient toujours le même son pour exprimer la même chose. » En observant les Cygnes, Lucien crut devoir se moquer de toutes les erreurs accréditées par la poésie ; au contraire, plus il étudia la Mouche, plus il lui trouva de qualités.

Dans son *Voyage en Orient*, Lamartine a dit : « Nous n'avons nous-mêmes aucune idée du degré d'intelligence et d'attachement auquel l'habitude de vivre avec la famille, d'être caressé par les enfants, nourri par la femme, réprimandé ou encouragé par l'habitude du maître, peut élever l'instinct du Cheval arabe. L'animal est, par sa race même, plus intelligent et plus apprivoisé que les races de nos climats ; il en est de même de tous les Animaux en Arabie. La nature ou le ciel leur ont donné plus d'instinct, plus de fraternité pour l'homme que chez nous. Ils se souviennent même des jours d'Éden où ils étaient encore soumis volontairement à la domination du roi de la nature. J'ai vu moi-même fréquemment, au Lycée, des oiseaux pris le matin par les enfants, et parfaitement apprivoisés le soir, n'ayant plus besoin ni de cage, ni de fil aux pattes pour les retenir avec la famille qui les adopte, mais volant libres sur les orangers et les mûriers du jardin, et revenant à la voix se percher d'eux-mêmes sur le doigt des enfants ou sur la tête des jeunes filles. »

Quiconque se livre à l'élève du bétail ou étudie attentivement et longtemps, soit les Quadrupèdes, soit les Oiseaux, soit les Insectes, reste étonné de toutes les merveilles de l'instinct, et parvient à deviner un langage si mystérieux pour la faiblesse de nos organes.

Comment saisir ce langage des Animaux ? Tantôt le

bruit est sec ; tantôt il se prolonge comme le murmure d'une cascade ou le roulement du tonnerre. L'émulation le perfectionne dans le voisinage de créatures canores de la même espèce ou d'espèces différentes. Bois, parc, plaine, jardin, volière, cage, tout devient une École mutuelle pour les Oiseaux, nés éducables. Non seulement ils s'imitent les uns les autres, mais ils poussent l'imitation jusqu'au plagiat, en se volant des notes et même des airs ; il en est quelques-uns qui sont tellement aptumistes qu'on les appelle polyglottes : le Moqueur est le bandit de ce genre, car il retient et s'approprie tout ce qu'il entend ; de même, le Martin-Pêcheur contrefait le cri de la Poule, du Coq, du Canard, du Chien, du Mouton, de tout ce qui le frappe.

Cette émulation a inspiré ces lignes à saint François de Sales : « Les Rossignols se complaisent tant en leur chant, au rapport de Pline, que, pour cette complaisance, quinze jours et quinze nuits durant, ils ne cessent jamais de gazouiller, s'efforçant de toujours mieux chanter à l'envi les uns des autres ; de sorte que lorsqu'ils se dégoisent le mieux, ils y ont plus de complaisance, et cet accroissement de complaisance les porte à faire de plus grands efforts de mieux gringotter, augmentant tellement leur complaisance par leur chant, et leur chant par leur complaisance, que maintes fois on les voit mourir, et leur gosier éclater à force de chanter : oiseaux dignes du beau nom de Philomèle, puisqu'ils meurent pour l'amour de la mélodie. »

La compagnie des hommes attire et excite les Oiseaux ; les pauvres captifs redoublent leur ramage pour plaire à leurs maîtres, et couvrent souvent toute conversation de leur carillon. Mieux les Oiseaux chantent, plus ils se rapprochent des habitations dont ils semblent être l'enseigne ou la boussole ; par leur vol et leur piollis, tous les voya-

geurs désorientés et désespérés, soit sur terre, soit sur mer, ont constaté que leur apparition est un signe certain de la proximité d'une housche, d'une maisonnée, de quelque colonie plus ou moins spacieuse. Ils pullulent bien plus dans les parcs et les jardins que dans les forêts. Les Oiseaux Agrestes sont plus nombreux et plus artistes que les Oiseaux Sylvains. Le Merle, le Geai, le Coucou, le Loriot, le Corbeau et surtout la Perdrix, la Caille, l'Alouette, planent sur les noues et passent des gagnages aux bordières pour charmer le berger, le cultivateur, le flâneur et tous les amateurs du pittoresque.

Il y a des Oiseaux essentiellement citadins, qui sentent le besoin de la civilisation pour l'appréciation de leur mérite. L'Étourneau, le Rossignol, le Pinson, le Chardonneret, la Fauvette, le Rouge-Gorge, la Linotte, le Verdier, la Mésange, le Roitelet s'abattent sur les jardins et s'emparent des bosquets et de tous les arbres où ils peuvent nicher à l'aise et ravir par leurs passages. Il ne manque pas d'Oiseaux qui, de voisins, voudraient devenir les vernaculaires des propriétés voisines : la Cigogne, le Pigeon, le Moineau, et même le fameux Moqueur, envahissent les cours, se perchent sur les toits et s'abritent sous les chéneaux ; il y a le Phénicure, qui est un Rossignol de muraille ; les Hirondelles sont des Croisés qui gîtent dans les encoignures des croisées. Et comme les cathédrales sont les vaisseaux qui convoquent et contiennent le plus de monde, ce sont aussi les édifices que les Oiseaux assiègent le plus volontiers et gardent le mieux ; ils font une éternelle procession autour du portail, du chevet, des façades latérales : depuis le parvis jusqu'à la croix de la flèche, ils grouillent partout où ils trouvent une lézarde, un trou ; Oiseaux diurnes et Oiseaux nocturnes vivent en paix, et

se relaient, comme de nouveaux Templiers Ascémètes, pour psalmodier, à leur façon, depuis Matines jusqu'aux Complies. La Fresaie est appelée le Hibou de Clocher.

C'est que les Oiseaux ambitionnent de plaire à l'homme; ils lui obéissent volontiers, et semblent attendre de lui la perfection de leur éducation domestique. Maxime de Tyr a fait cette remarque, dans ses *Discours philosophiques*, traduits par Formey : « Il y avait un homme curieux d'animaux, qui en nourrissait plusieurs chez lui avec un grand soin, et entre autres, des Oiseaux qui faisaient, le matin, un ramage très agréable, mais d'un chant simplement naturel et sans mélodie, Ces oiseaux ayant entendu tous les jours leur maître qui jouait de la flûte pour s'essayer dans cet art, se mirent à lui répondre ; et il forma peu à peu leurs oreilles au son de la flûte, de façon que toutes les fois qu'il commençait un air sur la flûte, tous les oiseaux l'accompagnaient et formaient une espèce de chœur. » Oui, l'homme apprend aux oiseaux à parler et à modifier leur gazouillement, soit en les serinant souvent, soit en réunissant des espèces sympathiques, capables de se faire mutuellement la leçon, et de jouer tour à tour le rôle de Moniteur et d'Écolier, dans les cagées où ils s'égosillent au premier coup de sifflet qui parfait les notions données par leurs pérons. Si l'on veut bien s'en donner la peine, on parvient facilement, et en peu de temps, à faire parler, jaboter Verdier Loriot, Martin, Étourneau, Grive comme Perroquet, Geai, Merle, Pie. Tel est l'empire que l'homme conserve encore sur les Animaux, qu'il les subjugue et les apprivoise assez facilement, au point que, même dans la rage, les chiens reconnaissent et le plus souvent ne mordent point leurs maîtres.

Rien de plus incontestable que l'influence des climats

sur le pelage, le plumage et surtout sur le caractère et le tempérament des Animaux : ainsi à l'Ile-de-France, le chien perd, en peu de temps, une partie de son odorat, et, au bout de peu d'années, il n'est plus bon pour la chasse. Toutes les races se perfectionnent ou s'étiolent, suivant la contrée où elles se fixent. Le cri de l'Animal subit cette métamorphose. Tantôt la consonne s'élide, tantôt elle s'aspire ; la voyelle se mouille ou passe de l'accent aigu à l'accent grave, et finit par l'accent circonflexe : voilà pourquoi les observations de nos naturalistes contredisent souvent la science des Grecs et des Romains, qui n'ont pas pu deviner qu'après deux mille ans la variété des races et le croisement des espèces modifieraient le cri des Oiseaux. Dans l'Océanie, le Corbeau aboie aussi bien que le Chien ; au Sénégal, le Singe aussi aboie, et, dans la Cochinchine, le Merle parle aussi facilement que le Perroquet.

Les accents varient encore avec les saisons et les circonstances. Dans le temps des amours, le cri baisse jusqu'au soupir; le danger le monte jusqu'au retentissement; le pressentiment de la mort en fait un ullement. Dans beaucoup d'espèces, notamment chez le Daim, le Cerf, le Chameau, le Chevreuil, le Lièvre, les derniers instants sont signalés par des larmes : alors l'Animal gueule.

Une multitude de proverbes, de verbes, de mots ont été inspirés par les habitudes, les mœurs et les cris des Animaux.

L'homme se fait aussi bien le Disciple que le Maître des Animaux. Voici ce que dit Monteil, dans son *Histoire des Français de divers États*, VIII, p. 250 : « Dans le Rouergue, province montagneuse et peu abordable, j'eus l'avantage de voyager avec un homme qui en était natif. Bien que

les habitants passent pour être graves et sérieux, ils ont cependant des fêtes, et, en traversant un village où on en célébrait une, je ne fus pas peu surpris d'entendre, après chaque ronde, après chaque couplet de chanson, tout le monde se mettre à *mugir*. « Oh! me dit mon compagnon, c'est ici le village des taureaux, c'est-à-dire qui a le cri des taureaux. » Chaque village a son cri particulier, en sorte qu'en entendant mugir, hurler, aboyer, bêler, miauler, braire, un homme du pays peut, sans calendrier, dire : « Il est aujourd'hui fête à tel village. » — Jeu du Jardin-Madame où chaque personne est, à son tour, obligée d'imiter le cri d'une bête, le chant d'un oiseau, où la voix du procureur roucoule, où la jeune fille croasse. » Le *Voyage pittoresque à l'Ile-de-France*, par J. Milbert, de 1812, fournit ces détails : « Les Nègres ont des bouffons qui aiment à se parer de plumes d'oiseaux. Souvent après s'être travestis avec le plumage d'un certain oiseau, ils s'efforcent d'en imiter les gestes et l'allure : s'agit-il d'une autruche ? ils allongent le cou et battent des coudes sur les flancs, afin d'indiquer les mouvements de ce géant de la race emplumée. Quelquefois ils s'amusent à représenter le Paille-en-queue. Pour cela, ils s'attachent deux fétus de paille à la partie postérieure du corps, et se couvrent tout entiers de plumes blanches agglutinées avec du brai et de la graisse. Couverts de plumes, ils s'avancent, en affectant une marche embarrassée, parce que cet oiseau est de la race des palmipèdes, et ne se trouve guère à son aise, quand il pose sur la terre. Les assistants feignent de croire que c'est, en effet, un de ces oiseaux qui est venu parmi eux : ils courent à sa poursuite, et s'ils peuvent l'atteindre, ils lui arrachent à l'envi ses plumes. — Les Kamtschadales imitent la manière de l'ours, et les naturels de la

Nouvelle-Hollande contrefont, dans leurs danses, la course du Kangourou. »

Notre Langue a fait des tours de force dans l'intérêt de la Fauconnerie. C'est une véritable comédie que la finesse qu'il lui a fallu pour peindre toutes les nuances de couleurs du pelage des quadrupèdes, du pennage des Accipitres et du plumage d'environ six mille espèces d'oiseaux. Elle a mis de la pudeur de précieuse à exprimer et à caractériser la transformation définitive de tout ce que boivent et mangent les créatures vivantes. On connaît assez la chiure des mouches et la chiasse des insectes. Mais qui se doute que le verbe crôler, qui décorerait une épopée, représente le bruit qui accompagne les déjections d'Oiseaux ? Ce qui sort de leur brayer est traité d'émeut ; le verbe émeutir résume cette action. On devait ce privilège aux Oiseaux, parce qu'à l'exception de l'Autruche, aucun n'urine. Comme fienter est déjà vieux, on a eu recours à mutir pour voiler les cacades, les gadotes des autres animaux. La matière fécale des Chiens et des Chats peut conserver le même nom que celle de l'homme ; celle de la Vache, du Bœuf, du Chameau est de la bouse ; celle des chevaux et autres est du crottin ; celle des Chèvres, du Lapin, de la Brebis, et de bien d'autres, est de la crotte. Le Pigeon a l'avantage de mériter un nom spécial pour sa poulnée, sa colombine ; mais le Cerf semble avoir obtenu un mot pour chaque saison ; tantôt il fait du bousard, et tantôt des fumées ; au printemps on lui reconnaît des bousards, puis ces bousards deviennent des nouées, de mai en août. Dans ses *Souvenirs d'un Voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine*, l'abbé Huc remarque que les Orientaux, qui n'ont souvent pas d'autre combustible que ces matières, donnent le premier rang aux restes des Chiens

et des Moutons, le deuxième à ceux du Chameau, le troisième à ceux de la race bovine, et le quatrième à ceux de la race chevaline.

Une Langue si recherchée devait flétrir d'un mot, soit les mésalliances de races, soit les monstruosités d'espèces, choses assez rares. On représente la Gélinotte, comme un métis de Perdrix Rouge et de Perdrix Grise. Le Corneau est un métis de Mâtin et de Chienne courante; le Charnaigre est un métis de Lévrier et de Chien courant; le Bouffle est un métis de Barbet et de grand Épagneul. Le Mulet est un métis du Cheval et de l'Anesse ou de l'Ane et de la Jument; on peut dire que ce dernier est un Bardot. Le Térin est un métis de Linot et de Serine. Le Coquard est un métis de Faisan et de Poule. Le Chabin est un métis de Bouc et de Brebis. Le Crocotte est un métis de Loup et de Chienne La Léocrocotte est un métis de la Lionne et du mâle de la Hyène. L'Hippobus est un métis de Taureau et de Jument. Les métis sont plutôt le fait de l'homme que l'effet de la nature. Chez les Vivipares, les adultères d'espèces différentes sont très rares, même en captivité; on en cite bien peu; leurs métis s'étiolent et s'éteignent au bout de quelques générations. Chez les Ovipares, les alliances sont communes, car il y a des sympathies très prononcées entre certaines espèces. Le Serin s'apparie avec le Tarin, le Verdier, le Chardonneret, le Linot, le Bruant et même le Moineau; les métis qui en résultent ont un grand mérite de voix et de force. Le Tarin a beaucoup d'inclination pour le Chardonneret et le Serin, et s'allie avec eux; il en est de même du Faisan et de la Poule, et de la variété dans les races de quelque volatiles, comme les Perdrix. Le rapprochement entre mâles est à peine remarqué chez les Vivipares; mais on men-

tionne beaucoup d'Ovipares qui bougironnent. A défaut de Poules, le Coq abuse du Coq, du Chapon, du Dindon, du Canard; les mâles de Tourterelles et de Perdrix, privés de compagnes, sont aussi dissolus; on remarque le même désordre dans les cagées où il n'y a que des mâles. Certaines femelles, notamment les Tourterelles, les Perdrix, les Paonnes contractent de mauvaises habitudes qui rappellent les passions des Lesbiennes, et le cynisme du Singe, de la Chienne, de la Chatte. La Serine dépérit, si elle est solitaire; à l'état de nature, un couple de Serins vit moins longtemps que s'ils ne sont pas réunis. La Mésange s'épuise d'amour; c'est une Sapho.

Pour douze cents espèces de Vivipares, et six mille d'Ovipares, il fallait un nom pour caractériser le sexe; tantôt c'est le mâle qui illustre l'espèce, tantôt c'est la femelle. Mais notre Langue a trouvé le moyen de créer une distinction entre le mâle et la femelle pour beaucoup de familles.

Ainsi il y a Babichon et Babiche, — Baudet et Anesse, — Bélier et Brebis, — Bouc et Chèvre, — Bouquetin et Étagne, — Bouquin, mâle de la Lapine de garenne et de la Hase ou Lièvre femelle, — Canard et Cane, — Cerf et Biche, — Chameau et Chamelle, —Chien et Chienne, — Chevreuil et Chevrette, — Cochenille et Gallinsecte, — Coq et Poule, — Coq de Bruyère et Gélinotte, — Daim et Daine, — Dindon et Dinde, — Éléphant et Éléphante, — Étalon et Jument, — Fauvet et Fauvette, — Faisan et Faisane,— Garbon et Perdrix,— Jars et Oie, —Laneret et Lanier, — Lapin et Lapine, — Lévrier et Levrette, — Limier et Lice, — Linot et Linotte, — Lion et Lionne, — Loup et Louve, — Malard et Cane sauvage, — Matou et Chatte, — Merle et Merluche, — Ours et Ourse, —

Paon et Paonne, — Passereau et Passerelle, — Pierrot et Pierrette, — Pigeon et Colombe, — Perroquet et Perruche, — Rat et Rate ou Souris, — Renard et Renarde, — Rossignol et Rossignole, — Sacret et Sacre, — Sanglier et Laie, — Saumon et Beccard, — Serin et Serine, — Singe et Guenon, — Taureau et Génisse, — Tigre et Tigresse, — Verrat et Truie, — Vanneau et Vannelle, — Yacou et Marail.

Chez tous les Accipitres, le mâle est un Tiercelet ou Émouchet, parce qu'il est d'un tiers moins gros et moins grand que la femelle; chez les Insectes et les Poissons, la femelle a aussi l'avantage de la taille sur le mâle.

Le Règne animal ne se perpétue que par le rapprochement des sexes. On dit du Coq et de la Poule qu'ils se cochent; le même mot sert à l'union du mâle et de la femelle chez les Ovipares; on peut aussi dire qu'ils s'apparient. Pour l'accouplement du mâle et de la femelle chez les Vivipares, c'est le propre du mâle de couvrir la femelle. Rabelais, qui connaissait si bien la langue de son époque, se borne à dire que le masle mascule; il applique les verbes baudouiner, chevaucher et beliner, à l'Homme comme à l'Animal. Nos Dictionnaires recèlent encore les verbes consacrés à la reproduction de quelques espèces. Ainsi Baudet baudouine Anesse; Bélier beline ou hurtebille Brebis; Bouc boucit Chèvre; Bouquin ou Rouquet bouquine Hase, femelle du Lièvre; Cerf dague Biche; Étalon étalonne Jument; Loup ligne Louve; Loup amâtine Chienne; Mâtin mâtine Chienne; Taureau saillit Vache; Verrat souille Truie. On traite de cavalage la copulation des Tortues. Le verbe saillir est à l'usage du Taureau, du Cheval et de plusieurs quadrupèdes. Le *Glossaire du Centre de la France,* par le comte Jaubert, nous fournit quelques

termes qui méritent d'être connus. Ainsi emplir est synonyme de saillir pour le Taureau ; lutter rend la monte du Bélier ; c'est par jaucher ou jauger qu'on représente l'union des Oiseaux ; on leur consacre le verbe jardir pour leurs déclarations d'amour.

Chez les Ovipares, la femelle pond et couve ; pour les Vivipares, la fin de la prégnation de la femelle est de mettre bas. Quelques espèces ont un verbe spécial pour la délivrance de la femelle. Ainsi il est réservé à la Vache de véler, à la Hase de levretter, à la Chatte de chater, à la Truie de cochonner, à la Louve de louveter, à la Jument de pouliner, à la Lapine de lapiner, à la Brebis d'agneler, à la Chienne de chienner, à la Biche et à la Chevrette de faonner, et à la Chèvre de chevreter, de chevroter, de biqueter. Chez les Ovipares, la couvée comprend tous les œufs couvés à la fois, et les poussins éclos d'un coup ; le dernier éclos est appelé culot. Pour les Vivipares, le résultat de la gestation est une portée ; on traite de ventrée tous les quadrupèdes nés le même jour ; le dernier né est le culot. Quelques ventrées ont un terme particulier : de là, la chatée de la Chatte, la chiennée de la Chienne, la laitée de la Chienne de chasse, la cochonnée de la Truie.

Ovipares et Vivipares naissent masculins ou féminins. L'homme a trouvé le moyen de leur enlever leur sexe par une mutilation partielle ou complète qui s'appelle ou castration, ou émasculation, ou excision. Le Cochet est chaperonné ; le Cheval est hongré ou bistourné. De là, l'animal asexuel. La femelle n'est pas plus épargnée que le mâle ; le mâle reste impuissant, et la femelle devient stérile. Il a fallu des noms pour distinguer, dans les races d'Ovipares et de Vivipares, les mâles et les femelles, condamnés à l'agénésie, quoique nés pour paraimer et racer.

Notre Langue abonde en petits mots des plus doux pour l'enfance. De là, enfantelet, enfanteau, enfançon, poupard, poupardeau, poupon, poulet, populo, mistouflet, mion, marmot, mioche, fanfan, garçonnet, hommeau, sans compter toutes les tendresses consacrées à la fillette jusqu'à ce qu'elle devienne jouvencelle. La parvulité de l'Animal a mérité des termes particuliers aux divers genres. L'Oiseau est branchier, quand il ne fait encore que voler de branche en branche ; il reste antannaire, tant qu'il n'a pas mué ; à un an, c'est un antannier. La bête fauve passe à l'état de broquart à un an. L'Agneau, le Veau, sont des antenois, à un an révolu.

Pour tout ce qu'il y a de jovanot et de jeunet dans une multitude d'espèces, soit d'Ovipares, soit de Vivipares, on trouve des mots bien choisis pour les Poussins, les Oisillons et la parvulité des Quadrupèdes.

Aiglat devient Aiglon, puis Aigle ; Aiglette devient aussi Aigle. — Agnelet devient Agneau, puis Moutonneau, puis Mouton, et reste Mouton, si la mutilation l'empêche de devenir Bélier. — Anon devient Ane et reste Ane, si la mutilation l'empêche de devenir Baudet ; Anesse demeure toujours Anesse. — Aroncelat devient Hirondeau, puis Hirondelle. — Brachio devient Ourson, puis Ours. — Brebiette devient Brebis. — Buffletin devient Buffle. — Bécassin devient Bécasse. — Bichat devient Biche ou Cerf.

Cailleteau devient Caille. — Chamelon devient Chameau. — Chaton, Minet, devient Chat et reste Chat, si la mutilation l'empêche de devenir un Matou. — Caneton devient Canichon, puis Canardeau, et enfin Canard ; Canette devient et reste Cane. — Chevreau ou Cabri devient Bouc ; Chevrette devient Chèvre, puis Bique, quand elle a

porté Biquet ou Biquette. — Chiennot devient Chiennet, puis Chien ; Chienne resta toujours Chienne, soit fécondée, soit mutilée. — Chevrotin devient Chevrillard, puis Brocard, et enfin Chevreuil. — Colombelle devient Colombe; Colombeau devient Pigeonneau, puis Pigeon. — Cigogneau devient Cigogne. — Laiton devient Cochonnet ou Porcelet, puis Goret ou Cochon ; Cochon reste Cochon, si la mutilation l'empêche de devenir Verrat, le géniteur de la race porcine. — Corbillat devient Corbeau. — Cornillas devient Corneille. — Crapelet devient Crapaud.

Dindonneau devient Dindon. — Faisandeau devient Faisan. — Gruion devient Grue. — Guenuche devient Guenon. — Grianneau devient Coq de bruyère. — Griset devient Chardonneret, dès qu'il mue. — Génisse est une Taure qui devient Vache ; Vache est amouillante, quand elle va véler, vêle ou a vêlé; on appelle Taurcillières les Vaches sujettes à avorter.

Halbran devient Canard sauvage. — Héronneau devient Héron. — Levron devient Lévrier ; Levriche devient Levrette. — Lionceau devient Lion. — Louveteau devient Louvat, puis Loup. — Lapereau devient Lapin ; Lapine devient Hase dans le clapier. — Levreteau, Lièvreteau devient Levraut, puis Lièvre et Bouquin ou Rouquet.

Mâtineau devient Mâtin. — Merleau devient Merle. — Milaneau devient Milan. — Marcassin devient Sangleron, puis Sanglier tiéran à trois ans, quartanier à quatre ans, miré à cinq ans, Grand Sanglier à six ans, et reste Grand-Vieux-Sanglier à partir de sept ans.

Paonneau devient Paon. — Perdreau devient Garbon ou Perdrix. — Pintadeau devient Pintade. — Piat devient Pie. — Puceron devient Puce. — Perrique devient Perroquet, et Perriche devient Perruche. — Poulet devient

Cochet, puis Coq; si Cochet est à demi châtré, c'est un Coquâtre; quand Cochet est chaperonné, c'est un Étourdeau ou Chaponneau qui devient et reste Chapon. — Poulette devient Poule ou Gélinne, si elle est une jeune Poule grasse; Poularde est une jeune Poule à demi mutilée pour la rendre stérile et plus facile à engraisser. — Poulain devient Bégu à cinq ans, et reste Cheval, s'il est bistourné ou hongré; Cheval entier est un Étalon. Pouliche devient une Poutre à trois ans, une Cavale poulinière, si elle est propre à faire des poulains; la Cavale est ordinairement appelée Jument.

Oison, appelé dans certains pays Piron, Biron, Pirot, devient Jars; Anserinette devient Oie. — Outardeau devient Outarde. — Ramerot devient Ramier. — Renardeau devient Renard. — Raton ou Souriceau devient Rat. — Rane ou Rainette devient Grenouille. — Rossignolet devient Rossignol. — Serpenteau devient Serpent. — Tacon ou Saumoneau devient Saumon. — Truiton et Truitelle deviennent Truite. — Tourtereau devient Tourterelle. — Vipereau devient Vipère. — Vannereau devient Vanneau. — Veau devient Godin, puis Bouvillon, puis Bouveau, puis Bœuf, qui reste Bœuf après la mutilation; si Bœuf reste entier, il passe de l'état de Tauraille à celui de Taureau.

On prétend que les Arabes ont consacré cent cinquante mots au Lion et trois cents au Serpent. C'est le Cheval et le Cerf qui ont été le plus favorisés dans notre Langue. C'est un Dictionnaire de coloris que tous les termes relatifs au pelage du Cheval. Le Cerf a été traité en roi des Hardes pour tous les âges de la vie. Il est faon jusqu'à six mois; hère jusqu'à un an; subulon ou daguet jusqu'à deux ans; cerf à deuxième tête jusqu'à trois ans; cerf à troisième

tête jusqu'à quatre ans; cerf dix-cors jeunement jusqu'à six ans; cerf dix-cors jusqu'à sept ou dix ans; alors c'est un grand vieux cerf ou un grand vieux dix-cors. Il est estelaire quand il se laisse apprivoiser.

On donnerait cette profusion de mots qui ont leur importance, mais dont on se passerait facilement, pour deux autres qui nous manquent. Il n'y en a point qui résume l'*être en chaleur* des femelles, car *chaudier* est inconnu et réservé à l'état des Chiennes, et même seulement aux Levrettes; on aurait pu restreindre à ce sens le mot muser. Nos Dictionnaires contiennent jusqu'à quatre verbes synonymes qui signifient l'*être en chaleur* du Cerf; c'est par ce terme qu'ils définissent les amours des bêtes fauves et même le paroxisme de la passion chez l'homme. Pourquoi ne pas créer le verbe *ruter* qui est nécessaire et qui vaut mieux qu'une périphrase?

Les paysans ont eu l'esprit de créer les substantifs nécessaires, comme le constate le *Glossaire* de Jaubert; ils appellent Souère la Truie en chaleur, Bouçoueille la Chèvre en chaleur, Hidouère la Brebis en chaleur, et ils ont l'adjectif ardouère ou ardoire pour exprimer l'état de chaleur de toute bête.

L'abbé Guénée a savamment et utilement expliqué et justifié la vie pastorale chez les Juifs. En lisant dans les *Fables* tout ce qui concerne la vie pastorale, on pourrait être tenté de les regarder comme une utopie ou une satire contre la Cour de Versailles. Ce serait un jugement téméraire. La Langue prouve que La Fontaine n'a été qu'un esprit positif, un historien de nos campagnes, plutôt qu'un imitateur de Virgile, d'Horace. Il suffit de parcourir un bon Dictionnaire, celui de Boiste, par exemple, pour avoir une idée exacte de l'importance que la vie pastorale avait

conservée, dans tous les temps, en France. On est étonné de la superabondance de tous les mots consacrés à tout ce qui se rattache à la campagne, depuis l'habitation du seigneur jusqu'à la chaumière, depuis l'écurie, l'étable jusqu'à la basse-cour et à la ruche, depuis la chasse jusqu'à la pêche, depuis l'agriculture, la viticulture jusqu'à l'horticulture, depuis les bêtes fauves jusqu'au bétail et à la volaille. Tout le Règne animal a inspiré un lexique complet qui ne laisse rien à désirer ; les savants et les propriétaires y trouveront toutes les expressions propres à l'âge, aux mœurs, aux qualités des Bêtes.

Quant au cri, qui forme une gamme plus ou moins complète chez une multitude d'Animaux, il est nécessaire de recourir au Latin, qui a gravé toutes les notes et tous les tons. Il a bien observé et parfaitement noté. Nous avons eu raison de lui emprunter beaucoup ; nous devons encore lui prendre tout ce qui nous manque, car notre Langue n'a pas d'équivalent pour tous ces accents qui varient du grondement au hurlement, du gloussement aux modulations, distinctions qui abondent dans le Latin. Rien de plus facile, de plus urgent que de franciser encore quelques verbes latins, qui ont autant de droit d'être naturalisés que ceux dont nos ancêtres nous ont laissé l'usage.

Pour donner une idée de l'opulence du Latin, nous allons faire une liste générale de Deux cents verbes différents ou synonymes, d'après toutes les listes consacrées au Langage des Animaux à différentes époques, listes dont l'allemand Reifferscheid a enrichi ses *C. Suetonii Tranquilli Reliquiæ*, in-8°, 1860, Lipsiæ.

Oiseau, Avis : minurrire, vernare, vernicare, vermicare, fecinnire. — Oiseau de proie, Accipiter : pipare, plipare, piplere, pipliare. — Abeille, Apes : bombire, bombilare,

bumbiscere, bombizare, bobire, bubbire, bovire, ambizare. — Canard, Anas : tegunnitare, tretissare, tretrissitare, teretissare, teretrissitare. — Oie, Anser : clangere, clingire, glingire, gliccire, gliare, selingire, crincire, crinnire, trinsire, trinnire. — Sanglier, Aper : frendere. — Aigle, Aquila : clangere, quillare. — Bélier, Aries : blatterare, lorectare, loretare, horcitare, craterare, crissitare, trissitare. — Ane, Asinus : rudire, oncare, concare, nocare, rugire.

Bœuf, Bos : reboare, mugire. Taureau, Taurus : mugire.

Chiennet, Catulus : glatillare, glactilare, glatire, glattire. Chien, Canis : latrare, baulare, baubari, gannire, bajulare. Chien de chasse : nictere, cusnitere. — Chèvre, Capra : vehyare, miccire. Bouc, Caper, Hircus : miccire, miccere, mictire. Bouc ou Chevreau, Hædus : balare, belare, bebare, vebare. — Cerf, Cervus : rugire. — Cigale, Cicada : fritinnire, fretinnire, frinitare. — Cigogne, Ciconia : critalare, gratulari, glottorare, crotolare, protollare, gortolare. — Corneille, Cornia : bittare, butare. — Corbeau, Corvus : crocire, croccire, croceare, crocare, crocitare, craxare, grahare. — Coucou, Cuculus : cuculare, cucusare. — Cygne, Cycnus et Oler : drensare, drensitare, densare, dressare, desistare, dessitare, desitare.

Éléphant, Elephantus : barrire, stridere. — Cheval, Equus : hinnire, gurgulare, gurgutare.

Bête fauve, Fera : mussitare, musitare.

Coq, Gallus : cucurrire, cantare. Poule, Gallina : pipare, caccinare, cacinare, cacillare, cracinnire, glocire, crispire. — Geai, Graculus : fringulire, fringultire, frinculire, grintire, crincire, gricire. — Grue, Grus : gruere, gruddare. gludare, grugulare.

Hirondelle, Hirundo : minurrire, titissare, trissare, trutissare, tritissare, fintinnire. — Hyène, Hyenna : irrire, hirrire.

Lion, Leo : fremere, rugire. — Léopard, Leopardus, Pardus : felire, pelire, phelpare, rictare, zinzinare. — Lièvre, Lepor : vagire, vagitare, vasgitare, augitare. — Lynx : hircare, hyrcare, ircare, uncare, urcare. — Loup, Lupus : ululare.

Merle, Merulus et Merula : frindire, zingiare, zinzihare, zinzilare, zingulare, zinzitare, selingere. — Milan, Milvus : lupire, lugere, iugire, iugilare, lurire, linguere, lingere, vigilare. — Mulet, Mulus : iulgare, zurgiare. — Belette, Mutella : munnire, drindare, dindare, drinodare. — Rat, Mus : mintrire, munire, minitare, pipitare. — Souris, Sorex : desticare, denticare, denditare, sibilare.

Chouette, Noctua : cubire, cucubare, cucubire, cuccubire.

Brebis, Ovis : balare, bobare. — Onagre, Onager : mugilare, magilare, bagillare, vagillare.

Faisan, Phasianus : cucurritare. — Pigeon, Palumbus et Palumbes : minurrire, paucitare, raucitare, rancitare, truncitare, runtitare. — Panthère, Panthera : caurire, chaurire, chausire, chattire. — Passereau, Passer : titiare, ticiare, tiziare, tinnipare. — Paon, Pavo, Pavus : paupulare, paupolare, paululare, pupulare. — Porc, Porcellus, Porcus : grunnire, crunnire, grundire. Truie, Porca : vehilare. Verrat, Verrès : quirritare, quiritare, quitare. — Perdrix, Perdix : caccabare, cacabare, cacubare. — Poussin, Pullus : pipare, perpitare, perputare, perpirare.

Grenouille, Rana : coaxare, coazare, quassare.

Serpent, Serpens : sibilare. — Étourneau, Sturnus : passitare, parsitare. parritare, pardare.

Tigre, Tigris : raccare, rachare, rechanare, rancare, rhancare, rhaccare. — Tourterelle, Turtus : gemere. — Grive, Turdus : soccitare, socitare, sotitare, facillare, faccilare, truculare, trucilare, trucitare.

Ours, Ursus : uncare, urgare, sævire, sevire.

Renard, Vulpus : gannire, ejulare, hejulare. — Vautour, Vultur : pulpare, pionpare.

La moitié de ces verbes ne se trouve pas dans les Dictionnaires latins-français les plus complets ; beaucoup aussi manquent dans le Glossaire de Ducange.

II

ORCHESTRE DE LA MÉNAGERIE DE LA FONTAINE

On pourrait faire un cours de musique avec les notes et les tons de tous les Animaux de La Fontaine. La plupart ont un idiome spécial, consacré par un mot propre qu'on mettra en lettres italiques; pour le reste, des termes connus suffiront pour les caractériser; le néologisme ne sera nécessaire que pour quelques exceptions.

I.

Araignée est un des chefs d'orchestre des mieux réglés et des plus infatigables; pendant des heures entières, elle imite si bien le battement de la montre par son *tic-tac*, qu'il est urgent de créer en sa faveur le verbe *tictaquer*, qui manque à l'horlogerie comme à la médecine. Ce néologisme obtiendra le suffrage universel des Écoles et des Lycées, des mères, des nourrices et de toutes les berceuses, et justifiera l'affection de Pélisson pour l'Araignée.

Le dialogue des Araignées n'a que deux mots : le mâle fait quatre fois *tack*, et la femelle répond quatre fois par *teck;* rien de plus simple, de plus court que cet épithalame; n'est-ce pas assez pour une vie d'Araignée, qui ne dépasse guère un an?

2.

Escarbot, Mouche, Mouche à miel et Frelon *bourdonnent*. Les nouveaux Dictionnaires apprennent que l'Abeille *bombile*, de *bombilare ;* cette importation latine n'a point réussi, car ce nouveau verbe n'aura jamais la puissance de supplanter le mot séculaire de bourdonner qui a le même sens et la même justesse. Le latin a trouvé des expressions pour classer les tons ou les notes du bourdonnement. Tantôt Virgile se sert de *musare* qui répond à notre *susurrement;* tantôt il recourt à *strepere*, synonyme de notre *retentissement;* il finit par *stridere*, dont il est facile de faire le verbe *strider,* puisque nous possédons déjà l'adjectif *strident*. Cette hardiesse est due à l'Abeille, dont la vie est à peine d'un an, mais dont le travail est si utile.

3.

Aigle qui vit plus de cent ans, *trompette,* de *clangere;* c'est comme le coryphée des trompettes, car on classe l'Oie, la Grue, l'Agami, parmi les Oiseaux *clangueurs*. Le Chien lui-même sait faire sa partie de trompette. On ajoute que l'Aigle sait aussi *glatir* d'une façon merveilleuse.

Vautour peut protester, si on l'incorpore, malgré lui, dans le corps des trompettes; il a sa spécialité, car il *pulpe* ou *pulpette*, de *pulpare :* le latin l'a dit, le français doit s'y conformer.

4.

Alouette qui vit de seize à dix-huit ans, *babille*-t-elle seulement ? Le latin confesse qu'elle *mitile*, de *mitilare,*

nos Dictionnaires reconnaissent qu'elle *tirelire* et *grisolle*.

Il y a une espèce d'Alouette qui *turlute*, onomatopée du nom de *Turlut*, qu'on lui donne dans les provinces. On observe que la petite Alouette Huppée répète à satiété un triple *lu*. Le Rouge-Gorge se permet de tirelirer; son petit cri d'alarme est *tü, tü ;* quand il a suffisamment titié, alors il crie : *tirit, tiritit, tiritilit*. Pareillement la Fauvette d'hiver ou Traine-Buisson ajoute à *tit* quatre fois répété : *tiritit, tirititit*, d'une voix douce et tremblante.

Ronsard a consacré ces vers à l'Alouette :

> Elle, guindée de zéphire,
> Sublime en l'air, vire et revire,
> Et y déclyne un joli cri
> Qui rit, guérit et tire l'ire
> Des esprits mieux que je n'écris.

Dubartast ournit ce quatrain :

> La gentille Alouette avec son tire l'ire,
> Tire l'ire à l'ire, et, tire lirant, tire
> Vers la voûte du ciel; puis son vol vers ce lieu
> Vire et désire dire : Adieu, Dieu, Adieu, Dieu.

Autre quatrain qu'on emprunte à Gamon :

> L'Alouette en chantant veut au zéphire rire,
> Lui crie : Vie! vie! et vient redire à l'ire :
> Oire, fuy, fuy, quitte ce lieu,
> Et vite, vite, vite; adieu, adieu, adieu.

5.

Ane qui vit de vingt-cinq à trente ans, *brait*, on le sait assez; on dit aussi qu'il *rudit*, de *rudire*, ce qui serait un ton plus fort; on ajoute qu'il *onque*, de *oncare*, s'il interrompt sa mélodie ou s'il la suspend sur un ronflement

rauque. N'a-t-il pas le droit du seigneur sur le verbe *ânonner ?* Mais il est douteux qu'il ait jamais songé à ricaner, comme on le répétait autrefois, car il est habituellement plus sifflé qu'applaudi. Il est inutile d'augmenter son ânée. On dit *ricaner comme un âne*. Quant à l'Ane Sauvage, appelé Onagre, on peut croire qu'il *mugile*, de *mugilare*, que le latin lui dédie.

On appelle *Onocrotale* celui qui imite le cri de l'Ane. Le meilleur des onocrotales est assurément le Pélican, qui ne fait que répéter le fameux *hihan* de l'Ane; c'est un onocrotale de naissance : on peut dire la même chose du Labbe pour son hoquet *i-ja* ou *johan*. Le verbe *hinhanquer* rendrait bien le hoquet de l'Ane; il faut qu'il supplante le mot *braire* qui ne le vaut pas, et ne satisfait ni la pensée ni l'oreille.

Les onocrotales feront bien de se souvenir de cette anecdote, racontée par Stanley : « Un léopard sauta à la gorge de l'un de nos ânes, et s'y cramponna. La douleur fit jeter à la victime des braiments effroyables auxquels ceux des autres ânes se joignirent de telle sorte, que l'agresseur lâcha prise et se sauva tout effaré. »

6.

Autour qui vit environ quarante ans, griquette, pour ainsi dire, puisque son cri est *grich, grich, grich, ya*.

7.

Belette *belotte*, c'est tout naturel ; cette locution est une surprise des traducteurs de *dintrire* et de *drindire*, que le latin lui réserve.

8.

Bouc *mouet ;* c'est le sens de *micere* ou de *miccire*, du latin.

9.

Brebis qui vit une douzaine d'années, *bêle :* Agneau aussi bêle ; Mouton encore bêle, de *balare ;* le latin a de plus *balitare* qu'on pourrait traduire par *bêliter,* en faveur de l'Agnelet et de la Brebiette, afin de rompre la monotonie de tant de bêlements. Mais le Bélier *blactère*, de *blacterare*, qui lui est propre.

10.

Canard *tétrine*, de *tetrinnire ;* on sait qu'il *glousse* et *barbote ;* il faut dire et redire qu'il *canquette ;* c'est un honneur dû à son beau *can*, *can*, *can*, *can*, que son nom rappelle. Il faut protester contre l'abus qu'on a fait du verbe *cancaner*, qui exprime parfaitement le cri particulier du Canard, et que le mot *canqueter* est si loin de remplacer pour la pensée comme pour l'oreille.

Il y a Canard et Canard, au point que Balzac a cru devoir consacrer une digression de la *Peau de Chagrin* à cent trente-sept variétés du Canard.

Or, il existe un *Canard Siffleur*, dont la sibilation rappelle le son du fifre ; il y a encore le Pilet qui crie *bizoue, bizoue ;* ce Canard prélude d'un ton aigu, et finit par un murmure moins sonore ou plus grave. Enfin le Tadorne a de la peine à éternuer, d'une voix faible et aiguë : *nute, nute.*

Il ne faut pas oublier que canarder, c'est imiter le cri du Canard, et que caneter, c'est marcher comme le Canard.

II.

Cerf qui vit de trente-cinq à quarante ans, *brame*, expression qu'on croit d'origine germanique, mais qui remonte probablement jusqu'au verbe grec *bremo*, crier fort. Dans le Berry, le Poitou, la Saintonge et ailleurs, le verbe *bramer* s'emploie pour le cri des bœufs et des vaches. Il y a des pays où l'on s'en sert pour désigner les hautes notes de tous les Animaux. Rabelais en use indifféremment, dans le même sens, en faveur de l'homme ou de l'animal. Il paraît qu'il y a bramer et bramer, car le *Glossaire* de Jaubert nous fournit *braminer*, qui est à bramer ce que criailler est à crier. Donc Cerf *brame* ou *bramine*, à son gré, suivant les circonstances. Nos Dictionnaires ajoutent qu'il *rait, ralle* aussi. Enfin, on recourt au mot *muser* pour rendre ses premiers soupirs de rut ; on donne à entendre que *raire* serait le transport de cet état, mais on ne dit point si *raller* représente la continence de l'amour. Impossible de trouver une explication suffisante sur tous les verbes consacrés au Cerf énamouré.

La Fauconnerie a vraiment trop accablé de verbes aussi inutiles qu'insignifiants l'instinct reproducteur du Cerf, naturel de sainteron si l'on se rappelle l'hystérie du Bouc, de l'Étalon, du Bélier, du Lama, du Chien, du Taureau, du Verrat, de l'Ane, du Singe, du Lapin, du Rat, du Paon, de la Tourterelle, du Coq, de la Caille, de la Perdrix, de la Chatte, de la Mésange, de la Serine. La Langue proteste contre l'injustice des naturalistes, puisque c'est du Chien que vient le mot cynisme, ce qu'il y a de plus fort pour caractériser le paroxisme des amours.

12.

Chameau qui vit de cinquante à soixante ans, *geint* ou plutôt *blatère,* de *blaterare.* On aurait raison de dire qu'il *déblatère*, une fois que sa saison de *ruter* est arrivée. Quand il est contrarié, il pousse des cris si perçants et si épouvantables, qu'ils mettent en fuite les bêtes féroces.[1]

13.

Chat qui vit dix-huit ans, *miaule;* Buffon approuve le peuple qui qualifie de *jurement* la colère du Chat. Cet animal *renifle* aussi bien qu'il miaule et jure. Il *emmiaule*, quand il fait la cour à la Chatte, et il *romine*, s'il se livre à des ronflements de satisfaction, dit Jaubert. Les romantiques ont créé le verbe *ronronner* pour rendre ces ronflements continus de satisfaction.

14.

Chat-Huant *hôle*, mot qu'on attribue à Buffon, l'un des plus grands ennemis du néologisme et de la langue pittoresque des provinces, qui vaut mieux que le ridicule pédantisme des savants. Quiconque a entendu hailer et heuler, aurait composé hôler sans peine. Chat-Huant a deux cris : *hoho, hoho, hoho, hohohoho,* puis *hohou, hohou, hohouhou,* qui est entonné avec plus de vigueur.

La Chevêche, espèce de Chat-Huant, poupoute, pour ainsi dire, quand elle crie *pou, pou,* en temps ordinaire ; on peut dire qu'elle aime, car son cri de prédilection qu'elle répète à satiété est : *aime, hème, esme.* Les amoureux ne conjuguent pas mieux le verbe aimer.

L'Effraie, autre espèce de Chat-Huant, graigue, pour

ainsi dire, pour ses *grei, gre, crei*, qu'elle crie d'un ton âcre et lugubre; de plus, elle prononce *ché, chei, chieu,* soufflement réitéré qui ressemble à celui d'un homme qui dort, la bouche ouverte. Il serait facile de désigner le verbe propre à ce dernier cri : ce serait *chiqueter*.

15.

Chauve-Souris *stride,* de *stridere :* pourquoi dire qu'elle *stride?* c'est créer un verbe inutile pour *stridere.*

16.

Cheval qui vit de vingt-cinq à quarante ans, *ébroue,* quand la frayeur le fait ronfler; ordinairement il *hennit*, de *hinnire*. S'il prolonge ou multiplie inutilement ses hennissements, on dit qu'il *braille*, de *clamitare*. Chez la Jument et chez le Cheval hongre, le hennissement est rare et baisse d'une octave. Le Mulet doit détonner, quand il se trouve dans le voisinage de l'Étalon : de là les verbes *iulgare*, *zurgiare*, que lui consacre le latin : c'est plutôt un étouffement qu'un cri net.

17.

Chèvre qui vit dix ans, fait mieux que de bêler, comme on le dit communément; elle *chevrote,* terme qui s'applique même à la voix humaine; elle *becquète;* elle mutit, de *mutire*, racine de mutité ou mutisme, simple façon de grommeler comme la Chèvre. Le verbe grommeler s'étend au grognement sourd et entre les dents, des chiens hargneux et des sangliers. Le *Glossaire* de Jaubert ajoute que la Chèvre bezique.

Il y a une espèce de Bécasse, du nom de Barge, dont le cri *brex*, *brex*, est poussé à la façon grêle et chevrotante de la Chèvre.

18.

Chiennot *jappe :* c'est assez pour notre agrément et pour notre instruction.

Chien qui vit de vingt-trois à vingt-huit ans, est l'anima qui a inspiré le plus de verbes au latin ; on en ferait un Dictionnaire de poche, si on s'avisait de les réunir.

Il *bredouille*, sens de *gannire*, au moment où il s'efforce d'accompagner ses caresses des plus douces intonations possibles pour embabouiner ses connaissances.

Il *hogne*, quand il gronde.

Il *roume*, verbe oublié par nos Dictionnaires, mais fort répandu dans les provinces, comme le constate le *Glossaire* de Jaubert ; il *roume*, commentaire de *ringi*, chaque fois qu'il se contente de grogner et de menacer sourdement, soit en crissant, soit en renâclant.

Il *tousse*, sens de *hirrire*, quand il se dispose à aboyer dans les règles. Le mot *mû* exprime cette action.

Il *babille, braille* ou plutôt *criaille,* s'il donne une fausse alerte ; il *aboie*, quand il annonce du nouveau : c'est son droit comme son devoir. A la chasse, il *peste*, sens de *ittire,* s'il ne sent pas la proie; il *clabaude*, lorsqu'il bare, bricole au lieu de vener ; il *clatit*, pour ne pas dire *nictère,* seule interprétation de *nictere*, à mesure qu'il boute le gibier et qu'il s'apprête à le hargouler. On l'accuse de suraller, s'il passe sur la voie sans rabaster.

L'aboiement est son privilège ; tous les verbes consacrés à ce genre finissent par un bel *ut* de poitrine. Donc Chien *trompette*, de *clangere;* il ose même *tonner :* Vir-

gile et Varron l'ont constaté, en lui appliquant le verbe *intonare*.

S'il est contrarié, il *hurle* avec autant de succès que le Loup et la Hulotte ; dans le désespoir, il *gueule* d'une façon exemplaire. Le *Glossaire* de Jaubert lui consacre *cahuter* et *bahuter*, dans le sens de ce dernier verbe ; il emploie le mot d'*émaraudée* pour exprimer ses déclarations d'amour.

Le Chien a tant d'amateurs qu'il est utile de leur rappeler un modèle inimitable : Henri III consacrait, chaque année, cent mille écus à l'achat et à l'entretien de chiens et de perroquets ; sa chienaille se composait de deux mille chiens de toute race, de tout pays.

19.

Cigale *fritinne*, de *fritinnire*. Nos Dictionnaires constatent qu'elle *frissonne* et *claquette*. En fin de compte, elle *cigale* ; cette onomatopée classe son cri. Rabelais l'a fait *tonner*.

20.

Cigogne *craquette* ou plutôt *glottore*, de *gloctorare*. Le Cormoran clappant avec plus de véhémence que la Cigogne, on pourrait dire qu'il *crrraquette*. De son nom de *Truo*, le latin a fait le verbe *trucare* ; pourquoi hésiterait-on à risquer le mot *truer* pour caractériser la clameur de cet oiseau qui a tant de mérite, comme pêcheur ?

21.

Cochet *piaule*, de *pipilare*. Coq qui vit une vingtaine d'années, fait mieux, il *coqueline*, de plus il *coquerique* pour

son fameux *kirikiki* ou *coricoco*. Le verbe latin *cucurrire* rend bien cette roulade. La passion porte le Coq jusqu'à *vociférer*, de *vociferare*, que le latin lui applique ; c'est son mouvement d'éloquence. Tout son chant s'appelle *Alectorophonème*.

Quant au Coq de Roche, il se contente de *ké*, syllabe prononcée d'un ton aigu et traînant.

Le verbe *coqueter* signifie imiter le cri du Coq, ou faire des coquetteries, à la façon du Coq.

22.

Cochon qui vit vingt ans *grogne*, mais ce grognement a plusieurs tons, comme l'insinuent les verbes *grundire*, *grunnire* et *degrunnire* dont les différences ne se prêtent guère à la traduction. Dans ses beaux accents, Cochon *quirrite*, de *quirritare*. Le *Glossaire* de Jaubert apprend qu'il *couâne*, expression qui mérite de faire son tour de France. En anglais, le lard se dit bacon ; nous avons aussi le mot bacon qui signifie lard, jambon, présalé et spécialement dos de Cochon. Les philosophes ne s'avisent guère de donner cette explication, quand ils parlent de Bacon ou qu'ils le traduisent. Quel éditeur oserait annoncer les *Œuvres complètes de Dos de Cochon?* C'est cependant ce qu'on aurait pu faire à propos des systèmes de Bacon.

Le *Glossaire* de Jaubert donne au verbe *agrasser* le sens de grognements de tendresse que fait entendre la Truie, quand elle allaite sa cochonnée.

23.

Colombe *plausite* ou *plausonne*, de *plausitare;* c'est son cri de modestie ; mais elle roucoule supérieurement, aux

applaudissements de quiconque l'entend. On lui passe le don de gémir, suivant son caprice, et d'accompagner la gémissante Tourterelle.

24.

Corbeau qui vit une centaine d'années, *craille, croasse*, interprétation de *crocire*, de *crocitare;* le *Glossaire* de Jaubert croit qu'il *raque* et *couale*.

Les cris varient avec les espèces. Le Choucas crie d'un ton aigu et perçant *clas*, qu'il oublie quelquefois pour *tian*, *tian*, *tian*. Le Bihoreau ou Corbeau de nuit dit *ka*, *ka*, *ka*, croassement effrayant et lugubre, assez semblable aux sanglots du vomissement d'un homme; on pourrait dire qu'il caccaque.

Corbeau se contente-t-il de trois *cra?* Dans un *Mémoire sur l'Instinct*, de 1806, lu à l'Institut, Dupont de Nemours porte à vingt-cinq mots la musique du Corbeau.

Cra, Cra, Cro, Crou, Crouou; — Grass, Gress, Gross, Grouss, Grououss; — Craé, Créa, Croa, Croua, Grouass; — Crao, Créo, Croé, Croué, Grouess; — Craou, Creou, Croo, Crouo, Grouoss.

25.

Cygne qui vit une centaine d'années, coasse, mais faiblement. *Siffle*-t-il, comme le dit Bescherelle ? La vérité est qu'il *drense*, de *drensare*, en rendant un son que Buffon compare à celui d'une clarinette dont le joueur a bouché tous les petits trous. Ces verbes propres détruisent la tradition séculaire sur le chant du Cygne. Peu importe si le Cygne se pleure, comme l'a avancé Lamartine, dans

la *Mort de Socrate*. En définitive, ce n'est qu'une mauvaise clarinette.

26.

Dauphin qui vit une trentaine d'années, *jappe;* il *sanglote* si bien que le verbe *uller* semble avoir été créé exprès pour lui.

27.

Dindon ou Poulet d'Inde est le sublime du gloussement que le latin prodigue à tant d'espèces. Il *glougloute*, honneur rendu à son triple *glou;* on pourrait ajouter qu'il pioute, car il prononce parfaitement *piou, piou;* même il pouffe, puisqu'on distingue bien ses *puff*, *puff*. On croit qu'il glousse mieux, lorsqu'il fait la roue.

28.

Écrevisse peut vivre plus de vingt ans dans la rivière. Les naturalistes reconnaissent qu'elle ferfouille dans ses perpétuelles inspirations et aspirations d'air et d'eau, Il est certain que, dans l'eau ou hors de l'eau, elle piaffe assez bien.

29.

Éléphant vit de cent cinquante à deux cents ans. Il n'est pas étonnant que, dans une si longue carrière, il ait des moments où il se *lamente :* Pline l'a dit; pas de raison pour le contredire. Peu importe s'il brame et s'il

stride quelquefois. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il *barrit, barète, barronne*, triple version de *barrire,* onomatopée de *Barus*, Éléphant.

Rhinocéros qui vit une soixantaine d'années, a le même criage que le Mathusalem des Animaux, ce criage qui semblerait avoir un imparfait, un parfait et un plus-que-parfait. Il n'est point dit que le Rhinocéros se mélancolie comme l'Éléphant.

30.

Faucon qui peut vivre jusqu'à cent vingt ans, cliquette, pour ainsi dire, car son cri est un triple *kli*, dit Baudrillard, dans son *Dictionnaire des Chasses.*

31.

Fourmi crépite, à moins qu'on ne dise qu'elle fourmille. On devine que ses antennes lui servent de télégraphe pour toutes les nécessités de la vie privée, de la vie publique et de la vie militaire.

32.

Gazelle grondelle, à la façon de la Chèvre.

33.

Geai *fringule* ou *fringulote*, de *fringulare*. Criard de nature, il a une grande facilité à imiter tous les sons qu'il entend ; non seulement il apprend à siffler, mais même à parler. Voilà pourquoi nos Dictionnaires conviennent qu'il

cajole et *jase* comme le Merle et le Perroquet. Ce verbe cajoler s'applique aussi au susurrement des Oisillons, qui n'ont pas encore quitté leur nid.

On appelle *frouer,* attirer les oiseaux à la pipé par une sifflement qui imite celui du Geai.

34.

Génisse qui vit vingt ans, *beugle*, de *boare*, ce qu'on peut aussi dire du Bœuf, dont la carrière n'est guère que de dix-neuf ans. Elle *marronne*, vrai sens de *mussare*, employé par Virgile pour rendre ses soupirs d'impatience, quand elle songe au Taureau; il est vrai qu'on pourrait dire qu'elle muse. Le Bœuf *saigue*, s'il tousse, dit le *Glossaire* de Jaubert, et il *meugle*, de *mugilare,* suivant Ducange, quand il gronde sans ouvrir la bouche.

Rabelais cite le proverbe: *pleurer comme une vache.*

35.

Grenouille a trois cris dont le latin donne idée par les trois verbes *coaxare*, *garrire* et *blaterare*. Elle *coassette*, simple bruit intérieur; elle *coasse*, cri plaintif et sourd; enfin elle *coacaille*, pour ne pas dire *blatère*, vrai tapage qu'elle prolonge après le coucher du soleil, et qui donnerait à la campagne voisine l'air d'une émeute. On peut dire la même chose des Crapauds.

Le coassement est assez commun chez les Volatiles. Le *couan*, *couan* de la Bécasse n'est qu'un coassement qu'on pourrait rendre par le verbe coucouaner; l'Altagas ou Lagopède imite assez bien le coassement de la Grenouille Rousse; le Rossignol lui-même se contente quelquefois

d'une espèce de coassement intérieur. L'Agami est la perfection du genre coassement dont le Bouvreuil serait la note la plus facile.

36.

Hérisson cliquette, puisqu'il ne fait qu'une espèce de cliquetis.

37.

Héron *craigue*, mot de Baudrillard; l'Oie donne une idée de ce cri.

38.

Hibou se signale par *clow*, *clow*, son plaintif, gémissement grave et allongé. On dit qu'il *hue;* on pourrait répéter qu'il *bouboule* ou *bubule*, de *bubulare*. De plus, il charivarise, interprétation d'*occentare*, bruit des plus fâcheux, des plus agaçants, des plus rapprochés. Quand il commence à ululer au coucher du soleil, et qu'il continue de le faire pendant la nuit, on est sûr de la pluie; il a un cri spécial pour l'annoncer: c'est *houette*, qu'il répète à satiété. Donc le verbe houetter lui conviendrait dans ce dernier cas.

39.

Hirondelle *gazouille* pour le peuple; mais pour l'amateur, elle *trisse* ou *trinsote*, de *trissare*, c'est son petit cri, en grinçant les valvules du bec; elle *zinzibule*, de *zinzubulare*,

c'est son chant. Son pépiement aigu est qualifié de *cossi*.

Le latin observe que les Hirondeaux *titrinnent*, de *titrinnire*.

40.

Huître bâille ; n'est-ce pas assez pour le sort qui l'attend ?

41.

Laie *grouine ;* c'est une doublure du fameux grognement de la race porcine.

42.

Lapin qui vit de huit à neuf ans, *clapit* et *murmure*.

Lièvre vit un an de moins que le Lapin ; ordinairement taciturne, comme les créatures mélancoliques, il n'interrompt son silence que par des cris déchirants ; il *vagit*, de *vagire*. Il gigotte aussi bien qu'il vagit.

43.

Léopard *félit*, c'est le ténor du miaulement dont le Chat n'est que la basse-taille. On peut aussi dire qu'il *ricte*, de *rictare* qui est affecté à son cri aussi bien que *felire*, et qui mérite d'être naturalisé avec la plupart des termes latins qui ont été francisés. De Maistre a eu tort de ne pas créer ce mot, quand il a parlé du *rictus* de Voltaire, *rictus* adopté depuis par tous les Dictionnaires.

44.

Lion qui vit soixante ans, *frende*, de *frendere*, quand la colère lui arrache des grondements et des grincements de dents épouvantables ; surtout il *rugit*, de *rugire*, dernière note du cri : c'est son apanage; ses rugissements ont une telle véhémence, une si forte étendue qu'ils sont entendus à plusieurs kilomètres; les Arabes les appellent *tonnerre*. Il *frémit* aussi bien qu'il rugit ; le latin le constate.

45.

Loup, comme le Dragon, *hurle*, de *ululare*, onomatopée de *Ulula*, *Hulotte ;* ainsi le Loup ne serait que la Hulotte des quadrupèdes. Chez beaucoup d'animaux, le criage monte jusqu'à l'hurlement. Quand le Loup baisse la voix jusqu'au gémissement, il *strépite*, de *strepitare*, comme le constate le latin.

46.

Milan *huyait* au temps jadis ; maintenant il *huit*, de *iugere;* de plus il *lipe*, de *lipire ;* mais ce mot n'est que son petit cri. Il y a des naturalistes qui se contentent de dire qu'il siffle.

47.

Moineau qui vit de dix à quinze ans, *pépie*, de *pipilare*, c'est son beau chant ; de plus, il *pipie*, de *pipire ;* c'est sa complainte. On lui reconnaît encore un troisième talent

d'agrément, c'est de *chuchoter*, mot que donne sans commentaire le *Dictionnaire* de Boiste. Voilà ce qu'on appelle son *guilleri*.

Ainsi trois verbes qui expriment les trois airs du fameux *tui, tui*. Le Pouillot a la même note; la femelle se borne à répéter *tuit, tuit*; le mâle dit tout bas deux fois *tuit, tuit*, puis il ajoute sept ou huit fois de suite *tep-teup, tep-teup, tep-teup*, la première syllabe d'un ton plus élevé et qui s'entend de fort loin. Il y a une espece de Pouillot qui prononce vivement ses trois *thui*, mais qui ajoute à ses *thui* deux *hrveu* qui sont suivis d'un *whuiu*, syllabes qu'il traîne et rend d'un ton plaintif. Les verbes *tuituiter* et *trutuitier* conviendraient mieux au Moineau que pépier et pipier, qui sont insignifiants.

48.

Ours qui vit une vingtaine d'années, *gronde* ou *rognone*, de *saevir;* c'est son style tempéré; quand il est passionné, il *unque*, de *uncare;* c'est sa façon de morguer.

S'il est permis de comparer les petites choses aux grandes, la Bécasse a un grondement qui se traduit par *frou, frou, frou;* donc elle *froufroute*.

49.

Paon qui vit vingt-quatre ans, *pupille*, de *pupillare;* le Serin envierait ce mot qui est vraiment trop sonore pour l'un des cris les plus insupportables du règne animal. Il faut pardonner cette faiblesse aux Romains, qui avaient autant de goût pour la chair que pour le plumage du Paon. Aussi y a-t-il des naturalistes qui ne lui reconnaissent que

la faculté de brailler. Ses saccades de fausset, d'un fausset condamné à muer éternellement, ne sont comparables qu'au hoquet de l'Ane dont le gosier est un soufflet de forge. Le Paon criant *léon* d'une voix traînante, on peut dire qu'il *léonque*, comme l'Ane *hihanque*. Pourquoi appeler *poupegais* le cri du Paon ?

50.

Perdrix *caccabe* ou *caquate*, de *caccabare*, suivant son cri dominant *cac*, *cac*. La Bartavelle, espèce de Perdrix, est familiarisée avec ce cri ; en France, il y a des naturalistes qui croient qu'elle crie *coh-coh-cohovo*, chanson d'amour ; en temps ordinaire, elle ferait *tri*, *tri* ou *tit*, *tit ;* les savants sont partagés sur ce point ; d'un côté Aristote, et de l'autre Théophraste.

Perdrix bourrit, quand elle prend son vol ; elle *râle*, dans la saison de l'amour.

51.

Perroquet qui vit vingt-quatre ans, *cancane*, mais surtout au point du jour ; il *jase* ou plutôt grasseille. Il a plus de bonne volonté que d'heureuses dispositions ; on a beau seconder son désir, et lui apprendre à siffler et à parler, il est né criard, il ne deviendra jamais Sirène. Il ne réussit qu'à jurer. Rien ne le décourage. Il a des songes qui auraient besoin d'un interprète. Il crie en dormant ; serait-il somnambule ? ou ne ferait-il que roupiller ?

52.

Pie *jacasse;* de tout ce qu'on lui apprend, ce qu'elle retient le mieux, ce sont les gros mots; elle n'oublie pas *Margot*, dès qu'elle l'a entendu; aussi est-ce un de ses noms populaires. Elle sent ou devine la pluie; plus elle jacasse, plus la pluie est proche.

On dit *jaser comme une Pie.*

53.

Pigeon *caracoule;* le latin nous envierait ce mot. Pigeon crie : *groue, grrrroue, grroue.* Il y a un Pigeon-Tambour qui glougloute; on pourrait dire qu'il tambourine, puisque son roucoulement ressemble au bruit d'un tambour éloigné.

Pigeon *boule*, quand il enfle sa gorge.

Le Ramier plansonne.

Nos vieux auteurs ont consacré le verbe *pigeonner* à exprimer les caresses du Pigeon, le type de la tendresse, du latin *columbari.*

54.

Poisson frétille. S'il est muet pour nous, il ne l'est pas pour son semblable. Il nage en famille, et voyage en société. Dans leurs invasions du nord qui sont disciplinées comme une armée, les Poissons sont classés par pelotons, par compagnies, par bataillons, par régiments, par corps. Toute leur vie mystérieuse dans l'Océan atteste que l'instinct ne leur suffit pas, qu'ils sont doués de moyens de

communication, et qu'ils ont une langue qui leur est spéciale.

55.

Poule qui vit une dizaine d'années, *caquette*, de *gracillare*, quand elle se dispose à pondre.

Elle *crételle*, dès qu'elle a fait son œuf.

Elle *glousse* ou *clocque*, de *glocitare* ou *glocire*, lorsqu'elle appelle ses poussins ou qu'elle désire couver.

Elle stimule, sens probable de *singultire*, si elle conduit ses poussins et les dirige.

Elle *piaille*, dans les moments de contrariété : de là le le mot *lamenta*, affecté par le latin à ses angoisses.

En temps ordinaire, elle *cluppe*.

Tout son cri se réduit à *cod, cod, cod, cod-ei*, la dernière syllable plus élevée. Pourquoi ne dit-on pas *cocodaste*, onomatopée trouvée, depuis longtemps, par l'abbé de Marolles.?

La femelle de l'Altagas ou Lagopède a le même cri qu'une jeune Poule. La Poule d'eau ne sait crier que trois fois *bri*; donc elle brisse. L'Agami ou Poule péteuse se plaît à répéter six fois de suite *tou* sur le même ton; elle finit par un septième *tou* sur lequel elle appuie beaucoup. Elle rend un bruit sourd qui semble sortir de l'anus, et qui n'en sort pas plus que par le bec; il ne perce au dehors que par les membranes et les chairs; il est interrompu quelquefois par le cri sauvage *scherk*, *scherk*. Ainsi l'Agami serait un type de ventriloque ou ventrisonneur. On pourrait dire qu'il toutoute.

Il y a une Poule qui a le même chant que le Coq ; on l'appelle Gaugalin.

56.

C'est à l'oreille du sauvage à décider si la piqûre de la Puce fait autant de bruit que de mal.

57.

Le Rat *glapit*, dans ses moments d'amour, et il *crie*, quand il se bat, suivant Buffon qui ignore ou dédaigne tous les verbes latins francisés ; la vérité est que le Rat *mintrit*, mot latin que le Dictionnaire français a adopté, et que Quicherat a la maladresse de traduire par celui de *ravit* qu'on ne s'attendait pas à voir dans cette affaire du peuple souriquois. Surtout il *ratone*, ce qui répond à *murrire*, onomatopée de *Mus*, Rat, et applicable au cri de tout ce qu'il y a de rats des deux sexes dans le monde. Le *Glossaire* de Jaubert donne le même sens à *tiler* qu'à ratoner. Dans les provinces, on dit que le Rat *couine*, ou *couile* ou *vouine*, locutions synonymes, quoiqu'elles ne soient point particulières au cri du Rat, et qu'elles s'emploient pour les enfants comme pour les animaux ; elles ont été oubliées par Napoléon Landais, Littré et même par Boiste, moins incomplet que tous ses successeurs en termes de Fauconnerie.

58.

Renard qui vit une quinzaine d'années, *jappe* et *glapit* ou *gannit*, de *gannire*. S'il est taciturne, au moins il songe aux tours qui amusent tous ceux qui n'en sont pas les victimes. Il faut qu'il appense pour réussir si souvent. Parfois il se lamente, sens de *irrire*.

59.

Serpent siffle ; la Couleuvre aussi siffle, mais son sifflement vaudrait l'épithète de *clangueur*.

60.

Singe *marmotte ;* il partage ce bénéfice avec la Marmotte. Il est vrai que bien loin de nos climats, il y a des Singes-Hurleurs ; qu'ils restent en Amérique. On dit assez souvent que le Singe ricane ; c'est lui faire trop d'honneur ; il semble plutôt éternuer que ricaner ; mais le ricanement est le privilège du Pivert.

61.

Souris *chicote*, traduction plus que libre de *desticare ;* c'est un des mots heureux de l'abbé de Marolles à qui la Langue doit plus qu'à Buffon pour l'Histoire naturelle. De plus, Souris *toccine*, pour ne pas dire *occine,* de *occinere*, quand elle pousse un certain cri que les Romains regardaient sérieusement comme un mauvais augure. On prétend qu'elle *dintrit*, de *dintrire*, quand elle murmure entre les dents, mais qu'elle *guiore,* quand elle rend le véritable sens de *strepere*, de *desticare*.

62.

Taureau qui vit une trentaine d'années, *mugit*, de *mugire;* c'est le ténor du cri ; aussi le verbe mugir s'emploie-t-il dans les grandes occasions pour les vents et les ondes.

Rabelais cite le proverbe *rire comme un veau*.

63.

Tortue *chuinte*, car elle imite le *chouchement* de la Chouette, chose dont on ne se doute guère, si l'on n'a jamais varré.

64.

Parti de la dégoûtante Araignée, nous arrivons finalement au Rossignol, le plus ravissant des Oiseaux canores, qui ne vit que de seize à dix-huit ans, et auquel on souhaiterait volontiers la durée de l'Éléphant. Malgré la richesse de ses verbes, le latin s'est abstenu de rendre l'hommage dû à ses modulations. Pline est réduit au verbe *murmurer*, *murmurare*, pour exprimer le petit roucoulement intérieur du Rossignol. Le latin consacre le verbe *mitiler*, *mitilare*, à l'Alouette aussi bien qu'au Rossignol.

Notre Langue est aussi embarrassée que le latin. Elle admet que le Rossignol *gringotte*. On ne dit plus du Rosgnol qu'il *gringuenotte*, mais qu'il *chante ;* ce verbe ne le classe point, puisqu'on a créé le verbe *rossignoler* pour exprimer la perfection du chant. « On pourrait citer, dit Buffon, quelques autres oiseaux chanteurs dont la voix le dispute, à certains égard, à celle du Rossignol. Les Alouettes, le Serin, le Pinson, les Fauvettes, la Linotte, le Chardonneret, le Merle commun, le Merle solitaire, le Moqueur d'Amérique, se font écouter avec plaisir, lorsque le Rossignol se tait : les uns ont d'aussi beaux tons, les autres ont le timbre aussi pur et plus doux : d'autres ont des tons de gosier aussi flatteurs, mais il n'en est pas un seul que le Rossignol n'efface par la réunion de ces talents divers et

par la prodigieuse variété de son ramage, en sorte que la chanson de chacun de ces oiseaux, prise dans toute son étendue, n'est qu'un couplet du Rossignol. Le Rossignol charme toujours et ne se répète jamais, du moins servilement. » Le verbe *octavier* peut seul convenir à ce prodige d'improvisations ravissantes, puisqu'il est réservé au Rossignol de triompher de toutes les notes et de tous les tons de la musique.

Aucun poète, pas même Marot qui l'appelle le *Maître de Chanter*, n'a pu le louer dignement ; il n'y a pas de musicien qui sache l'imiter convenablement. C'est moins le chanteur que l'organiste par excellence. Dès qu'il *gringuelotte*, il fait oublier le chant de tous les oiseaux. De là cette observation de saint François de Sales : « Celui qui, le matin, ayant ouï assez longuement, entre les bocages voisins, un gazouillement agréable d'une grande quantité de Serins, Linottes, Chardonnerets et d'autres tels menus oiseaux, entendrait enfin un *Maître Rossignol*, qui, en parfaite mélodie, remplirait l'air et l'oreille de son admirable voix, sans doute qu'il préférerait ce seul chantre bocager à toute la troupe des autres. »

Plus qu'une observation sur le terme le plus propre au cri ou au chant des Animaux.

Le verbe *sibiler* peut suffire pour les Insectes.

L'Oiseau *ramage*, si son cri n'a pas obtenu un verbe particulier à une espèce ou à un genre. L'Oiseau de Proie

clappe; l'Oiseau de Nuit *ulule.* Le bourdonnement peut convenir aux Colibris et aux Oiseaux-Mouches ; il vaudrait mieux dire qu'ils *scrépitent*, onomatopée de leur *screp.*

Les Chœurs d'Oiseaux, soit de la même famille, soit d'espèces différentes, *carillonnent.* Au contraire, les Chœurs d'Animaux ne font guère que *tintamarrer.*

Oui, les Oiseaux carillonnent, et ils aiment le carillon. Aussi, plus une église a de cloches, plus ils s'empressent d'y fonder des colonies. A Paris, la Madeleine est la plus opulente des paroisses ; mais elle n'a qu'une sonnette de nuit pour les sacrements; il n'y a guère que quelques Moineaux qui rôdent sous le péridrome. Notre-Dame est la plus pauvre paroisse ; mais elle possède petite cloche, grosse cloche et bourdon ; aussi ses murs recélent-ils des volatiles de toute espèce : ils y forment comme une congrégation de Frères-Maristes, plus nombreux que le Chapitre et la Maîtrise.

L'Oisillon *titie* au nid, expression empruntée au grec, et qui est d'un fréquent usage, à cause de la multitude d'Oiseaux dont le *ti* est une des notes favorites. Le latin le suit dans tous ses progrès. Le sens de *minurire* serait *mitoner,* dont on a détourné la signification; on pourrait aussi bien créer le terme de *mirliter*, par honneur pour le mirliton. *Tinnire* appellerait *tinter*, ou peut-être *tinrelintiner. Fringulire* a trouvé son équivalent dans *fringotter.* Tous les autres verbes peuvent se partager entre *fredonner* et *gazouiller* qui n'annoncent que des essais, que des études, et qui sont au ramage ce que la chantonnerie est au chant. Le gazouillement est comme le baccalauréat, qui rend propre à tout et n'est bon à rien, si on ne cultive pas un talent particulier. L'Oiseau doit, après le gazouillement, s'élever au chant de son espèce, et mériter l'honneur d'un verbe propre qui lui

soit personnel ou qui, du moins, classe son genre. Il faut qu'il organe en artiste, et non en déclamateur ni en rhéteur.

La multitude de verbes latins qui ne sont applicables qu'à l'Oisillon, et dont on a la maladresse de faire un charivari de gazouillements, est fondée sur l'observation de la nature. La voix de l'Oiseau a son enfance et son adolescence. Il a besoin de l'éducation musicale de la famille pour se former la voix; il la perfectionne dans la compagnie de ses semblables; il ne chante qu'autant qu'il entend, et il se modèle sur les premiers airs qui le frappent. Le Serin émule le Chardonneret; le Chardonneret émule le Roitelet; le Tarin émule le Linot, la Fauvette; le Linot émule l'Alouette; le Pinson émule le Rossignol; l'Alouette et le Rossignol profitent aussi de tous les accents étrangers. Il y a très peu d'Oiseaux canores qui ne tirent parti de la société de leurs semblables. Ils prennent pour parageur tout ce qui les développe, outre leurs pérons.

Il y a ainsi pour l'Oisillon un état sauvage, susceptible de perfectibilité; il faut qu'il passe par les phases d'une espèce d'éducation ou de civilisation pour arriver au déploiement de toutes ses facultés, suivant son espèce. Témoin le Bouvreuil : il commence par crier *tui, tui, tui*, longtemps une seule fois, puis enfin trois ou quatre fois de suite; c'est son état sauvage. A ces coups de sifflet de *tui* succède un gazouillement enroué sur ce ton : *si, ut, ut, ut, ut, ut, si, re*, suivi de six *ut, si, re, ut,* notes qui finissent quelquefois en fausset. Il rumine son chant par un cri doux et plaintif qui ne dérange ni gosier, ni bec, mais qui s'exécute dans les muscles de l'abdomen. Enfin il se lance, et voilà le ton *ut, la, mi, ut, la*. Ce n'est qu'à force d'études, d'expérience, de temps, qu'il arrive aux chants harmonieux de la flûte.

On fait la même observation sur le Merle, le Bruant, l'Étourneau que sur le Bouvreuil. Ce singulier phénomène doit se retrouver chez la plupart des Oisillons.

Il n'est pas inutile de remarquer que les Dictionnaires confondent habituellement les Oisillons avec les Petits Oiseaux ou Oiseaux Petits, différence énorme qui occasionne beaucoup de contre-sens dans la traduction des verbes latins. C'est précisément parmi ces Petits Oiseaux, qu'on fait gazouiller comme des Oisillons, que se trouvent le Rossignol, l'Alouette, le Pinson, le Pouillot, la Fauvette, tout ce qu'il y a de plus sonore, de plus harmonieux, de plus parfait en fait de chant, et des accents aussi forts que le son du Butor, des voix qui ont autant d'étendue que le mugissement du Taureau, ou que le rugissement du Lion, qui résonne jusqu'à plusieurs kilomètres de distance.

Charlemagne, le plus grand de stature de son époque, n'avait qu'une voix d'enfant. La classe des Géants n'a jamais passé pour donner des ténors ; à peine fournirait-elle des basses-tailles, même médiocres.

Le nombre des verbes applicables, soit au cri, soit au chant de la *Ménagerie* de La Fontaine est d'au moins deux cent trente-cinq.

III

ORCHESTRE DE LA SUCCURSALE DE LA MÉNAGERIE DE LA FONTAINE

Aux Animaux de La Fontaine nous allons joindre les Animaux les plus renommés pour leur cri, soit que ce cri porte un nom tout fait, soit qu'il exige une onomatopée facile à faire.

La Bécasse coucouane pour son coassement de double *couan;* elle froufroute, par son grondement de triple *frou;* elle *cricrie* surtout, quand elle répète quatre fois de suite *cri*, dans sa colère. Malheureusement il n'existe pas de verbe qui rende ses quatre *go*, suivis de deux *pidi* auxquels elle donne un ton différent, en passant du grave à l'aigu. C'est par le verbe triler qu'on représente son cri d'appel.

Le Bruant se plaît à *titier*, car son chant ordinaire se compose de sept *ti*, dont le dernier est plus traîné. Les jours extraordinaires, il se permet un *tit-chye*, et même deux *zip*.

Le Butor *bouffe;* on peut aussi dire qu'il *butit*, de *butire*, onomatopée de son nom. Il a deux tons : *côb*, *côb*, d'une voix grave et retentissante, et *hi-rhoud*, d'un son effrayant, comparable au mugissement du Taureau, et s'étendant à

une portée d'une demi-lieue ; cette dernière note est répétée jusqu'à cinq ou six fois de suite, surtout au printemps, et particulièrement le soir et le matin. On dit que Butor tonne.

La Caille obtient partout un nom qui s'identifie avec son nom, et que le verbe *cailleter* rappelle sans cesse. Elle *margaude* ou *margaute*, ou plutôt *margotte;* c'est sa façon de préluder, indépendamment d'un *cri-cri* que lui arrache la crainte. Elle *carcaille*, pour ses accents de *caicaiette;* elle *coucaille,* peut-être à cause des *ouan-ouan* que l'amour lui inspire. Enfin, on ajoute qu'elle se mêle de *cacaber*, comme la Perdrix. Quant au Roi des Cailles, nommé Râle, il se contente d'un triple *crek*, qui imite le frottement de la lame d'un couteau sur un os dentelé; le triple *crex* de l'Avocette et de la Sarcelle semble la doublure du coassement du Râle. On pourrait dire que Râle, Avocette et Sarcelle crequettent.

Le Chardonneret *guise*, verbe peu connu qu'on trouve dans le *Glossaire* de Jaubert, et qui vient de *guisare*, dont l'origine remonte jusqu'au berceau du moyen âge, comme le prouve le *Glossaire* de Ducange.

La Chouette *cucube*, de *cucubare*, ou *tutube*, de *tutubare:* son cri ordinaire est *goût;* elle prononce *goyon*, mais seulement quand elle annonce la pluie ; ne pourrait-on pas dire qu'elle *goyonne ?*

Le Coucou *coucoue* ou *coucoule*, de *cuculare*, onomatopée de *Cuculus*, Coucou. Quelquefois le Coucou se contente d'un râlement sourd, d'un *crou*, *crou;* son cri d'amour, de guerre ou des grands jours, est un double *gô*, suivi d'un triple *guet.* On croitque la femelle s'avise de glousser, ce qu'elle ferait jusqu'à cinq ou six fois de suite. Mais il y a Coucou et Coucou : donc il existe un Coucou qui n'est qu'un *criard;* on ne pourrait pas dire de celui-là comme de

l'autre qu'il goguette. Il reste le Coucou Rieur, c'est le Quapactolt, du Mexique ; il ferait bien de nous visiter pour ricter avec le Pivert.

Le Courlis *turlute,* pour son *turrhui ;* il couaille pour son triple *coua* qu'il répète le soir, en baissant de plus en plus sa voix ; il s'endort en se disant *cococo,* d'un ton grave et bas. Il faudrait le verbe cocoquer pour exprimer cette note qui est très commune.

La Corneille *craille* et *croasse,* à la façon du Corbeau ; son babillage lui a valu le verbe *cornicari,* onomatopée de *Cornix,* Corneille. En faisant comme le latin, le français pourrait dire que Corneille cornicaille. Autrefois on l'appelait Graille, parce qu'on croyait qu'elle *graillait ;* mais nous avons changé cela ; la civilisation moderne n'accorde plus à la Corneille que la faculté de crailler.

La Cresserelle se distingue par ses trois *pri ;* on n'oserait pas dire qu'elle prie ; passerait-on le mot *priter ?*

L'Émérillon griquette, mot dû à ses *grry, grry.*

L'Étourneau *pisite,* de *pisitare.*

L'Épervier *pipe,* de *pipare ;* qui sait s'il ne fumera pas un jour ?

On peut dire que le Faisan *cucurrite,* d'après le verbe *cucurritare.*

La Fauvette *fredonne ;* nos Dictionnaires lui devaient plus qu'un mot banal. On observe que la Fauvette Babillarde a un double *bjie* qu'elle a l'air de siffler très gravement.

Le Gobe-Mouche crriquette ; on doit ce verbe à son *crrri,* d'un accent plaintif et très aigu.

Le Grillon ou Cricri *grillotte* ou *grésilonne,* onomatopée française qui correspond à celle du latin *grillare,* de *Grillus,*

Grillon. Le Grillon exerce son talent du soir au matin.

La Grive qui a la faculté de *gingoter*, carillonne peut-être puisqu'elle appartient à la race des Oiseaux carillonneurs. Le latin lui consacre le verbe *truculare;* nous jouissons de l'adjectif truculent ; pourquoi refuser à la Grive l'honneur du verbe *trueuler* qu'elle semble attendre de ses nombreux amateurs, puisqu'on a oublié de dire qu'elle grivote ? Assurément truculer vaudrait bien rutiler. Il y a une espèce de Grive, du nom de Mauvis, qui appelle l'attention pour ses *tau*, *tau*, *kau*, *kau*, souvent répétés.

La Grue a été fourrée dans le corps des trompettes ; elle *craque ;* en définitive, elle *gruine*, de *gruere*, onomatopée de *Grus*, *Grue*.

La Hyène grogne ou gronde, sens de *irrire*.

Le Hocco hoque et cocoque supérieurement par ses *co*, *hocco*, *co*, *co*, *co*, bourdonnement sourd et concentré qui se forme et s'exécute dans la capacité de l'abdomen. C'est par extraordinaire qu'il crie d'un ton aigu, et en deux temps : *po-hic*.

La Hulotte *ulule*, de *ululare*, onomatopée de *Ulula*, Hulotte. Son cri est une gamme complète de *où*, d'un son sinistre et effrayant auquel répond parfaitement le hurlement du Loup.

La Hupe *pupule*, onomatopée de *puput* que lui a valu son cri de *pupu* ou *poun*, *poun*, *poun ;* parfois elle *zizite*, à cause de sa triple clameur de *zizi*.

Le Kamiki bouboule pour son triple *bou* qu'il oublie pour un double *vyhou*, cri fort et effrayant.

La Lavandière guiguite pour son triple *guit*, d'un timbre net, clair, mais qui s'adoucit et s'affaiblit en automne.

Le Lynx est le baryton du miaulement ; il n'est pas sur-

prenant qu'il *hirque*, de *hircare ;* voix perçante qui rappellerait le hurlement du Chien.

Le Martin-Pêcheur kiquette, car il répète le plus souvent, d'une voix perçante, jusqu'à cinq *ki* de suite; par extraordinaire, il prononce tantôt *tartarieue*, tantôt *tartarim;* on lui donne l'un ou l'autre de ces noms.

Le Merle *siffle*, c'est admis ; le latin lui accorde de *frigotter* avec le Pinson. Notre langue lui passe de *jaser*, de *garrire,* mais le latin croit qu'il ne fait que *balbutier*, de *balbutire*. Le Merle à plastron blanc semble défier notre Langue; quel verbe pourrait rendre ses *crr*, *crr*, *crr ?*

La Mésange, dit-on, *tintine,* de *tintinnire ;* on lui accorde aussi le talent de *zinzibuler* avec l'Hirondelle et le Roitelet. La vérité est qu'elle *titie*, en répétant quatre fois *ti*, et qu'elle guiguette, par son double *guickeg*. La Charbonnière, espèce de Mésange, *titigue*, puisque son langage est un simple *titigue*, ramage qui ressemble au grincement d'une lime ou d'un verrou; elle alterne avec un *stitistiti*.

L'Oie est de la bande des trompettes, *clangor*, au besoin; le latin lui consacre *gengrire* et *gracitare* pour distinguer deux tons que rendent les mots cacarder et *gratiter* ou *gratitonner, gratonner*, qui servent à caractériser le cri de l'Oie. Le verbe *jargonner* est une onomatopée que l'on fait pour le Jars, le chef de la famille. Le *Glossaire* de Jaubert recourt au verbe *siler* pour rendre le sifflement particulier de l'Oie, et il traite de *jargeat* le concert d'un troupeau de Jars et d'Oies.

L'Oiseau-Mouche scrépite, car son cri fréquent est *screp*, *screp*.

La Panthère *caurit*, de *caurire ;* rien que ce mot fait peur.

Le Petit-Guillemot ne rôte-t-il pas ? son cri est *roteret, tet*, *tet*, *tet*.

Le Pivert tiacacane, puisqu'il double le mot *tiacacan*. Surtout il *ricane* ou plutôt tiôte, puisqu'il s'est fait une gamme de sept *tiô*, qu'il répète de trente à quarante fois de suite, du ton d'un éclat de rire bruyant et continu, dans sa saison d'amour. Il est le *Jean qui pleure* aussi bien que le *Jean qui rit* des Oiseaux, car il plieute, quand il fait entendre un triple *plieu* pour annoncer la pluie: aussi ce dernier chant l'a-t-il fait appeler le *Procureur du Meunier*. On dit aussi qu'il jargonne.

Le Pinson doit son nom à son cri de *pinch*. On dit qu'il *frigotte*, de *frigulire*. Les Allemands croient avoir distingué parmi les airs qu'il joue: le *Chant du vin*, le *Boutte-selle*, la *Bonne Année*, le *Fiancé*, et surtout le *Double Battement*. Il est probable que le Pinson ne se doute guère de tous ces talents.

Le Pluvier turlute, comme le Courlis, puisqu'il double le même *turlui;* de plus, il huit, car il prononce distinctement *hui*, *hieu*, *huit*, surtout à l'aurore.

Le Roitelet *zinzibule* pour ses *zul, zil*, *zalp*, qu'il crie du ton aigu et perçant de la Sauterelle. Le Troglodyte, espèce de Roitelet, a deux cris; il sidirite, par un double *sidiriti*, notes brèves et rapides d'un chant haut et clair qui est coupé par des surprises de cinq ou six secondes; il tirite, quand il double son *tirit* d'un ton grave.

Le Sanglier *roume*, *frende*, en avançant ses broches.

La Sitelle titie passablement, car elle monte souvent la gamme de six *ti*. Dans sa saison d'amour, elle prononce un double *guiric;* on pourrait dire alors qu'elle guirrice. Mais quel verbe saurait rendre les six *R* qu'elle emploie à séparer le *g* de l'*o* dans ce cri de *grrrrrro*, bruit très fort et très singulier qu'elle produit, en mettant son

bec dans une fente, ou en se frottant contre les branches d'arbres sèches et creuses?

Le Tigre félit mieux que le Léopard, qui félit mieux que le Lynx, qui félit mieux que le Chat qui miaule; c'est le soprano du miaulement. Comment en douter? il *ranque*, de *rancare;* il *raque*, de *racare;* il *rauque*, de *raucare*. Il est vrai qu'on pourrait se contenter de dire qu'il *rongonne*, mais il faut ajouter qu'il dispute au Lion le don du rugissement.

La Tourterelle *gémit*, de *gemere;* tous les animaux gémissent plus ou moins, mais seulement par accident; au contraire, la Tourterelle gémit perpétuellement: c'est sa nature, sa vocation; tous ses jours semblent être des ménies, pour ne pas dire une spalmodie. Rabelais la voue au verbe lamenter.

Le Vanneau est appelé *Dix-huit*, parce que ce nombre est pour lui un cri qu'il répète deux ou trois fois de suite, en toute occasion. On aurait raison de dire qu'il compte, mais il *huit* à l'amour, car alors il prononce *hui*, *hieu*, *huit*. Son cri ressemble au son du hautbois.

Le Verdier est appelé Sonnette pour ses deux sons; on peut dire qu'il dandine.

Tous ces animaux nous offrent une variété de cris qui sont comme leur musique classique; il est facile au musicien de la noter; pour la classer, il suffit à l'écrivain de se donner la peine de recourir à l'onomatopée; alors le verbe qui lui manque, vient couler sous sa plume.

Il reste une multitude de volatiles dont le cri est de la musique romantique. Elle semble défier et l'onomatopée, et le néologisme, le Substantif aussi bien que le Verbe.

L'Averano a deux cris dont l'un est *kock*, *kick*, bruit semblable à celui qu'on ferait, en frappant sur un coin de

fer avec un instrument tranchant; l'autre est un triple *kur*, son pareil à celui d'une cloche fêlée. Ces deux cris accusent une voix forte.

Le Bec-Figue d'un pays crie *bzi;* celui d'un autre fait *fist*.

La Draine a pour musique simple quatre *tré;* sa musique composée comprend *crrrrré*, *grrrre*, *trrre*, *tré*, *tré*, *tré*, qui, répétés sur tous les tons, mettent en fuite les oiseaux du voisinage.

Le Goéland a: 1° un *quiou* qu'il prononce d'abord d'un ton bref et aigu, et qu'il finit en baissant la voix; — 2° un double *tia* qu'il siffle et répète fort vite, dans ses moments de colère ou de frayeur; — 3° un *quieute* ou *pieute* qu'il adoucit ou traîne, suivant ses phases d'amour. Il y a encore une espèce de Goéland qui s'enroue à force de réciter vivement ses trois *qua*.

Le Grand-Duc s'égosille à crier: *huihou*, *houhou*, *boubou*, *pouhou*, cris des plus effrayants, pendant la nuit.

Le Motteux a deux cris, un double *far-far* et un double *tibeu*, suivant les circonstances.

La Mouette a pour cri ou *kar*, ou *kir*, ou *kair*, ou *kutge* ou *ghef*, et même un *tatharet;* le *k* est sa note de prédilection.

La Moucherolle emploie l'une des voix les plus retentissantes à siffler la gamme descendante; elle commence par l'*ut* de la seconde octave, fait le *sol*, saute au *mi*, descend à l'*ut*, et finit par le sol de la première octave; elle reste deux temps à chacune, et languit sur la dernière.

Le Proyer fait suivre ses trois *tri* d'un *tiritz* des plus désagréables.

Le Traquet ne cesse de crier *ouistrata* d'une voix couverte et sourde. Cet *ouistrata* ferait une belle interjection

dans une comédie ou un superbe rotruhenge. Avis aux amateurs d'originalité.

Le nombre des verbes, applicables, soit au cri, soit au chant des Animaux de cette Succursale de la *Ménagerie* de La Fontaine, est d'au moins soixante-cinq.

IV

Les naturalistes se sont moins occupés du cri que de la couleur, de la constitution et du caractère des Animaux. Leurs descriptions décèlent plus de pédantisme que d'esprit; toutes leurs classifications sortent à peine des livres, et n'ont cours que dans quelques laboratoires. C'est de l'argot pour la plupart des amateurs de l'Histoire naturelle; le patois des paysans offre plus de ressources pour l'intelligence de la Langue que ce verbiage de grec et de latin.

Le Langage des Animaux aurait eu besoin d'un Rabelais, et non d'un timide Buffon que la nature avait destiné à refondre l'*Histoire ancienne* ou l'*Histoire romaine* plutôt qu'à faire une solennité de l'*Histoire naturelle*, qui exige la sagacité et la souplesse d'un La Fontaine ou d'un Voltaire.

Pour remplacer des verbes insignifiants, et trouver des verbes qui résument ou le ton d'une espèce, ou la note commune à une multitude de genres, il faut absolument recourir avec audace à l'onomatopée, qui a déjà rendu tant de services à la Langue. De là ces onomatopées que j'ai risquées : brisser, caccaquer, coquoquer, coucouaner, cornicailler, crricrier, crriqueter, froufrouter, graiguer, goyonner, gogueter, grigueter, grivoter, guigueter, guiguiter, guirricer, hinhanquer, hocquer, houetter, kiqueter, léon-

quer, plieuter, piouter, poupouter, priter, scrépiter, sidiriter, triacacaner, tictaquer, titiguer, tiôter, tiriter, toutouter, tuituiter, tuituitier, zizister.

De deux adjectifs assez connus, j'ai tiré les verbes truer et truculer qui pourraient plaire aux romantiques les plus rutilants. Le substantif Mirliton et le substantif Tinrelintintin m'ont suggéré l'idée de composer les verbes mirliter et tinrelintiner, qui correspondent à deux notes particulières à la gamme de tout Oisillon. Le verbe coasser m'ayant paru trop monotone ou absolu, je me suis avisé de forger coasseter et coacailler pour établir les différences du coassement, qui embrasse une multitude de genres, et passe par le gosier de la Grenouille, du Bouvreuil et même du Chameau. Je me suis fait un plaisir d'exterminer la plus banale des périphrases de l'Histoire naturelle, en créant le verbe *ruter*, mot nécessaire, mot juste, et qui vaut mieux que les trois mots qu'il résume.

Enfin, je me suis contenté de franciser : béliter, cucurriter, fritinner, mitiler, mugiler, occiner, ricter, tocsiner, strépiter, qui sont aussi utiles que pupiller, blactérer et zinzibuler. Béliter surtout pourrait servir à rendre les premiers cris de l'Agnelet et d'une multitude de jeunes Vivipares.

Nos Dictionnaires tiennent compte à l'abbé de Marolles de certains verbes latins qu'il s'est contenté de franciser, et de quelques locutions qu'il a empruntées au superbe patois des provinces, et qu'il n'a, par conséquent, pas eu le mérite d'inventer, comme on le suppose.

J'ai pris dans la langue courante les termes qui commentent le mieux les verbes latins que nos Dictionnaires Latins-Français ne se donnent pas la peine de traduire, et dont ils ne soupçonnent même pas le sens. J'ai francisé

une dizaine de verbes latins; je ne me suis permis de créer qu'un verbe d'utilité publique. Pour remplir une lacune honteuse de la Fauconnerie, j'ai frappé cinquante fois sur l'enclume de l'onomatopée. Les écrivains me sauront-ils gré d'avoir réuni tous les verbes adoptés par le passé, et de m'être amusé à léguer à l'avenir la gaieté de contrôler l'opportunité et l'audace d'une soixantaine de néologismes?

Quoi qu'il en soit, l'Orchestre de La Fontaine est complet, puisque la variété des cris représentés par deux cent trente-cinq verbes différents, répond à celle des couleurs, des tailles, des caractères des Animaux. Mélodie, harmonie, concert, cacaphonie, tintamarre, charivari, tout s'y trouve. Il serait difficile d'imaginer une note des Animaux oubliés, qui ne se rapproche pas du ton des Animaux cités. Au point de vue de la voix, le fabuliste est universel, comme sous d'autres rapports.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Préface 1

CHAPITRE PREMIER

Splendeurs de la Scène. 1

CHAPITRE DEUXIÈME

Imperfections de Style. 15

CHAPITRE TROISIÈME

Splendeurs de Styles. 41

CHAPITRE QUATRIÈME

Splendeurs de la Comédie humaine. 69

CHAPITRE CINQUIÈME

Splendeurs des Reflets bibliques 153

APPENDICE

Du Langage des Animaux 255

Paris. — Imprimerie CHAIX (s.-o.). — 23948-4.

341

34 11

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY